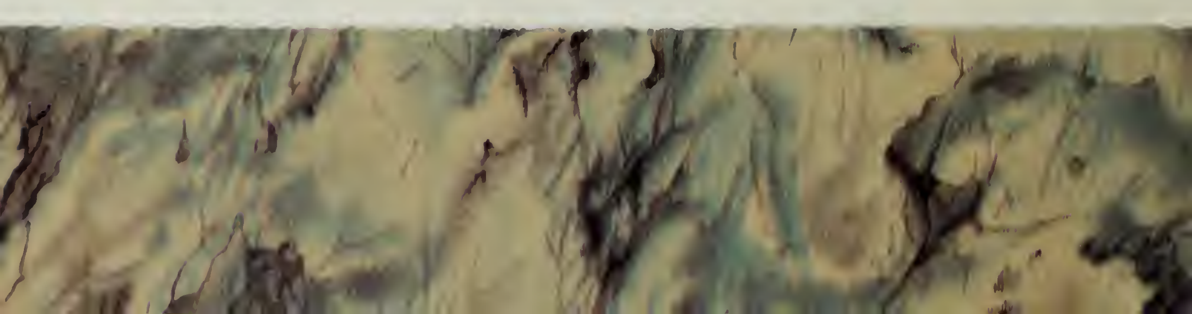
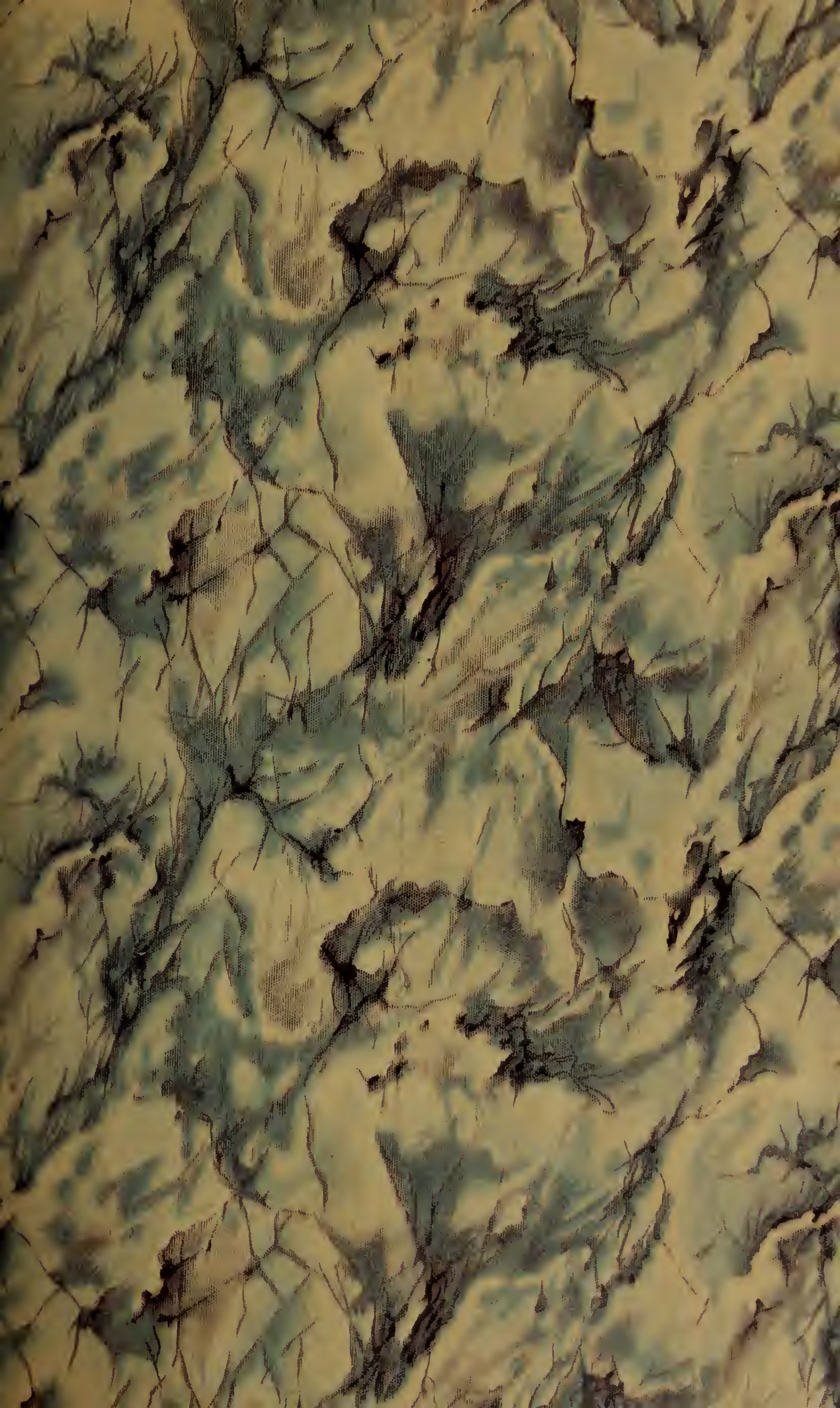


LIBER
VITÆ
AUXILIUM

Ex Libris
Joseph
Dumas

Henry-André
1922





HENRI
LE PRÉTENDANT.

HENRI

LE PRÉTENDANT.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
Rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 16.




Editeur
Paris 42 R

HENRI

LE PRÉTENDANT.

Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie!

VICTOR HUGO.

PARIS.

URBAIN CANEL,
RUE DU BAC, N° 104.

ADOLPHE GUYOT,
PLACE DU LOUVRE, N° 18.

1832

. . . .
. . . .

Et toi-même en montant au sommet de tes tours
Tu peux voir le plus grand des débris de nos jours,
De leur soleil natal deux plantes orphelines
Du palais d'Édimbourg couronner les ruines !...
Ah ! lorsque, s'échappant des fentes d'un tombeau,
Cette tige germait sous un rayon plus beau,
Quand la France, envoyant ses salves à l'Europe,
Annonçait son miracle aux flots de Parthénope,
Quand moi-même d'un vers pressé de le bénir,
Sur un fils du destin j'invoquais l'avenir,
Je ne me doutais pas qu'avec tant d'espérance,
Le vent de la fortune, hélas ! jouait d'avance,
Emportant tant de joie et tant de vœux dans l'air
Avec le bruit du bronze et son rapide éclair,
Et qu'avant que l'enfant put manier ses armes
Les bardes sur son sort n'auraient plus que des larmes !...

ALPH. DE LAMARTINE, *Épître à Walter-Scott.*



HENRI

LE

PRÉTENDANT.

CHAPITRE I.

Une Prison de la Vendée.

—

Dans une nuit du mois de mars 1832, à l'heure où tous les feux sont ordinairement éteints dans la petite commune d'Andrezé, une faible lueur se laissait encore aperce-

voir à travers l'huis mal joint d'une chaumière : c'était celle que Jacques Bonval, le tisserand de Beaupréau, habitait avec sa famille.

Élisabeth Bonval, la femme de Jacques, agenouillée contre une chaise, priait avec recueillement devant l'image du Christ, pour l'âme de feu Denis Constant, le compagnon, l'ami fidèle de son mari, tué la veille par six gendarmes de Chollet, qui avaient eu le hasard de le rencontrer seul.

Si le défunt eût été armé, les gendarmes de Chollet l'auraient salué, en se croisant avec lui, d'un *bonjour et bonne santé*, comme ils avaient coutume de le faire lorsqu'ils se trouvaient sur le passage de Denis Constant, ou bien quand lui-même allait fièrement à eux portant sur l'épaule sa longue canardière, et faisant résonner sur le caillou de la route le bon sabre de

cavalerie qu'il traînait attaché à son ceinturon de cuir.

Mais ce jour-là, disons-nous, le brave royaliste n'avait pas même un bâton pour se défendre. Il cheminait le long du rivage de l'Evre, se rendant de Saint-Macaire à Belle-Fontaine, après avoir convié chacun de ses parens et amis des villages environnans au mariage de Jeanne, sa fille, avec Charles-Henri Bonval, le fils de son vieux compagnon de gloire et de malheur, au temps des Stofflet et des Cathelineau.

La contenance de Denis Constant ne fut pourtant pas moins fière que d'habitude quand il se vit entouré par les gendarmes de Chollet; seulement un rayon de gaîté tempérait la mâle expression de ses regards : il y avait du bonheur et de la joie sur sa physionomie. C'est que son vœu le plus cher, après le triomphe de la

sainte cause de Henri, allait enfin être accompli. Allié par le cœur à Jacques Bonval, il devait l'être bientôt par le sang; et dans ces jours de combat où Dieu ne donne pas toujours la victoire aux fidèles, Denis Constant était sûr, en mourant, de laisser à Jeanne un bon père et une famille d'honnêtes gens.

Comment la patrouille de gendarmerie se défit-elle de celui qui ne trouvait que des ennemis pâles et tremblans, quand une lame pendait à son côté? Comment n'y eut-il pas respect pour le brave qui avait eu si souvent pitié des espions armés envoyés contre lui? Nous ne savons du combat que le rapport du brigadier, qui revint à Chollet avec cinq hommes seulement.

Si la mort de Denis Constant témoignait suffisamment de la victoire de ses adver-

saires, la perte du gendarme disparu avec lui sous les eaux de l'Evre disait assez que le vieux Vendéen n'était pas tombé sans combattre; la victime, mutilée, percée de coups, précipitée dans les flots, avait entraîné dans sa chute l'un de ses ennemis.

Seule dans sa chétive chaumière d'Andrezé, Elisabeth Bonval priait en attendant le retour de Jacques et de son fils, partis depuis le matin à la recherche du corps de Denis Constant que les bateliers de l'Evre n'avaient point encore pu retrouver.

Minuit avait sonné. La lampe de terre, posée sur la huche, ne jetait plus qu'une vacillante et faible lumière. Elisabeth commençait à craindre aussi pour son fils et pour son époux, quand le bruit d'une carabine qui heurtait la porte vint la tirer de ses pénibles méditations.

— « Femme, réveille-toi, cria Jacques Bonval. »

— « Mère, ouvrez vite, reprit Charles... ouvrez !... Jeanne a bien froid. »

Elisabeth s'empressa de soulever la traverse de bois qui fermait en dedans la porte de la chaumière, et les nouveaux venus entrèrent. Jeanne, la fille du défunt, tremblante de froid et peut-être aussi de crainte, alla s'asseoir devant l'âtre, que Jacques attisa avec le bout de son fusil. Bientôt les broussailles humides pétillèrent; une épaisse fumée monta jusqu'à la hauteur du large manteau de la cheminée, et la flamme, se dégageant peu à peu, vint éclairer les visages attristés de la chaumière de Jacques.

Il y eut un moment de silence, qu'Elisabeth n'osa pas d'abord interrompre; enfin, elle hasarda un soupir, jeta un

coup-d'œil sur son époux qui fronçait le sourcil; puis, interrogeant son fils du regard, elle dit : « Eh bien? »

Mais Charles n'entendait pas sa mère. Les coudes appuyés sur ses genoux, la tête penchée sur ses mains, il était absorbé dans les plus tristes réflexions. Jeanne, essuyant deux grosses larmes qui roulaient dans ses yeux, posa doucement sa main sur l'épaule de son fiancé, et lui dit : « Vous n'entendez pas, Charles? votre mère vous parle; dites-lui... dites-lui bien vite que mon pauvre père aura demain les prières de l'église, que nous saurons au moins où aller le pleurer. »

— « Son corps a donc été retrouvé? demonda Elisabeth. »

— « Oui, reprit Jacques, Dieu a voulu qu'il fût martyr; car il est tout couvert de blessures. Ce n'est qu'à ses habits que

nous avons pu le reconnaître ; son visage ne dit plus son nom, et l'on doute en le regardant que ses traits, horriblement défigurés, aient jamais pu appartenir à une créature humaine. »

— « Oh ! quel sacrilége ! » murmura la bonne Elisabeth. Elle fondit en larmes. Jeanne recommença aussi à pleurer ; car la mère de Charles s'était approchée de la jeune fille, et lui avait dit : « Pauvre enfant, vous avez perdu le meilleur des pères ! »

— « Assez, assez, femme ! interrompit Jacques Bonval ; les pleurs amollissent le courage, et j'ai besoin de tout le mien, maintenant qu'il me reste une double tâche à remplir. Denis Constant n'avait pas achevé sa mission de royaliste quand Dieu l'a rappelé à lui. C'est à moi de la terminer avec les braves amis qui nous

restent. Il ferait beau pleurer sur nos propres infortunes, quand nous avons devant les yeux l'image d'un Dieu et d'un Roi qui sont morts du supplice des criminels ; quand nous savons dans l'exil toute une famille royale, qui n'a recueilli que la misère et le malheur pour prix de ses vertus et de ses bienfaits. Honorons la mémoire du chrétien, de l'ami, du père qui n'est plus ; mais surtout conservons nos forces, afin que le sang du fidèle ne soit pas répandu inutilement ; afin que ce sang précieux fortifie la terre qui l'a reçu ! »

Après ces mots, dits par Jacques Bonval avec ce ton d'enthousiasme, ce regard de feu, cette chaleur de cœur qui l'animaient à chaque fois que le Vendéen tournait ses pensées vers Jésus crucifié ou les Bourbons proscrits ; après ces mots, sa voix

devint plus douce, son regard moins sévère. Il prit la main de Jeanne, celle de son fils, et ajouta : « Votre mariage, mes enfans, n'aura été retardé que d'un jour ; c'est devant le cercueil de mon vieux compagnon que nous appellerons sur vous les bénédictions du ciel. En d'autres temps, le terrible événement qui prive Jeanne d'un père aurait retardé votre union ; aujourd'hui les défenseurs de la même cause ont besoin de resserrer les liens qui les unissent, d'ôter à leurs ennemis le pouvoir de les séparer. Les royalistes ne doivent plus former qu'une famille, afin que l'orphelin ne reste pas sans parens, et que la veuve puisse trouver partout appui et protection. Ainsi, Jeanne, cette chaumière est la tienne ; voilà ta mère.... voilà ton époux. »

— « Eh quoi ! dans un pareil jour ! s'é-

cria la jeune fille..... Oh, non ! mon bonheur serait un outrage à sa mémoire.... Il ne peut pas y avoir de mariage pour moi... quand mon père n'a pas encore un tombeau. »

— « Oui, Jeanne, oui, ma bien-aimée, disait Charles; ce serait mal; Dieu nous punirait. Attendons... attendons... »

— « Demain, reprit d'une voix ferme Jacques Bonval, demain vous serez unis, et c'est peut-être trop attendre. Sachez, enfans, qu'en nos temps de calamité il n'y a de lendemain que pour la royauté que nous défendons; c'est tout au plus si aujourd'hui nous appartient. Mais la nuit s'avance; Jeanne a besoin de repos; elle couchera près d'Élisabeth. Pour nous, mon fils, nous allons employer le reste de la nuit à préparer nos armes. »

Les ordres de Jacques Bonval étaient

toujours ponctuellement exécutés dans la chaumière d'Andrezé. Après une courte prière récitée à voix haute par Elisabeth, les deux femmes se mirent au lit. Jacques et Charles passèrent la nuit en apprêts de défense, et le jour, éclairant le toit de leur demeure, les trouva prêts à se rendre au village de Saint-Macaire, où l'on devait célébrer le service funèbre de Denis Constant.

Ils marchèrent quelque temps seuls et en silence, sans rencontrer personne; mais peu à peu, des villages environnans, les amis, les parens du défunt, venus de tous côtés, se montrèrent aux embranchemens des routes, et vinrent se joindre aux deux braves d'Andrezé.

C'était un imposant spectacle que celui de ces intrépides vengeurs de la cause de Henri, se déployant en colonnes serrées,

sur une route échelonnée d'espace en espace par des piquets de gendarmerie, des détachemens de garde nationale envoyés pour les disperser, pour les chasser, et qui, vivement émus, présentaient involontairement les armes à ceux qu'ils s'étaient avec tant de témérité promis de vaincre sans combattre. Comme on approchait de Saint-Macaire, Jacques Bonval se rappela la prière d'un vieillard qui avait été son capitaine, lorsqu'il se battait sous les ordres de cet immortel d'Elbée, mort fusillé dans son fauteuil. Le père Frémont avait dit la veille à Jacques Bonval : « A mon âge, on a besoin d'un bras pour soutien, quand il y a un long chemin à faire ; ma maison est à un quart de lieue de la route, je partirai de bonne heure ; mais si tu ne me vois pas là quand tu passeras avec nos amis, viens à ma rencontre ;

car moi aussi je veux aller prier sur le cercueil de notre camarade.

Le vieillard ne se trouvait pas au passage du cortége : Jacques s'éloigna de ses camarades, prit le sentier qui conduisait à la maison du père Frémont ; mais à peine avait-il fait quelques pas dans ce chemin isolé, qu'il entendit le bruit de plusieurs cavaliers qui le suivaient au galop. Jacques se retourne, veut armer son fusil ; mais il n'a pas le temps de se mettre en défense ; la crosse des carabines le frappe à la tête ; il tombe sans connaissance, appelant en vain à son secours ses compagnons d'armes qui poursuivent leur marche funéraire.

Combien d'heures se passèrent pendant son évanouissement, c'est ce qu'il ne put savoir lorsqu'il revint à lui. L'obscurité la plus profonde régnait dans l'étroit es-

pace où ceux qui l'avaient pris le tenaient enfermé. Il promena sa main sur des murs humides ; il essaya de se lever ; sa tête touchait à un plafond voûté qui suintait une eau corrompue ; il se rejeta sur quelques brins de paille épars à terre, et sentit à côté de lui les solides ferrures d'une porte de chêne.

Jacques Bonval était prisonnier ! Il ne poussa pas un soupir, n'eut pas une larme pour sa propre infortune ; il pensa à la France, au Roi qu'il aurait voulu lui rendre : « Quand je le disais hier à mon fils, murmura-t-il, que nous n'avons pas à nous le jour qui commence ! Mais aussi l'Eternité est à notre cause. Que Dieu veuille... » Et le prisonnier s'endormit.

CHAPITRE II.

Le Lever du vieux Roi.

Sept heures venaient de sonner à l'horloge du vieux manoir. La nuit avait été froide et pluvieuse. Un vent glacial agitait la cime des arbres du parc, secouant, sans les sécher, les feuilles imbi-

bées d'une eau neigeuse ; et la solitude d'Holy-Rood, triste de tant d'affreux souvenirs, triste de son passé comme de son présent, de sa magnificence dégradée par le temps, comme des royales infortunes qu'elle renfermait, semblait emprunter quelque chose de plus sombre que toutes ces tristesses à l'atmosphère grise, pénible, au ciel de bronze et de deuil qui l'enveloppaient ce jour-là.

Le plus profond silence régnait autour du château : c'était à peine si quelques lointains sons de cornemuse, appelant les bestiaux au pâturage, ou les aboiemens plus rapprochés d'un chien, pouvaient apprendre au voyageur égaré qu'Holy-Rood et ses alentours avaient des habitans : seulement, à l'entrée principale de l'édifice, un soldat écossais, tranquillement appuyé sur son mousquet, sifflait tout bas un *pibroch*

de son clan, souriant à la joie bruyante de First, joli épagneul à robe brune, favori d'un des plus jeunes habitans du château.

— « Ah ! First, ton maître est donc debout? Tu n'aurais pas sans cela quitté le beau tapis sur lequel il pose ses pieds en se levant, fidèle First ! »

Et la bonne bête semblait comprendre ce que disait son ami. Assise, la queue étalée sur le sable, les oreilles dressées, l'œil en feu, elle piétinait joyeuse et sémillante, lorsqu'un bruit de pas d'homme qu'elle entendit derrière elle la fit se relever, et se tourner brusquement d'un air de colère, tandis que l'honnête enfant des Highlands, presque honteux d'avoir été surpris causant avec un chien, remontait vite son fusil à l'épaule, et reprenait de son mieux l'attitude qui convient à un factionnaire.

Un homme était là, à vingt pas de la

porte, promenant avec lenteur ses regards sur les murs sacrés d'Holy-Rood. Il entr'ouvrit le manteau qui le couvrait, et laissant voir un uniforme inconnu dans le pays, il porta respectueusement la main à son chapeau; puis, tête nue, à genoux, on le vit remuer les lèvres comme s'il priait. L'Écossais étonné suspendit sa promenade monotone, et resta immobile les yeux fixés sur le voyageur.

C'était un homme d'une soixantaine d'années. Son visage pâle, maigre et souffrant, portait cependant un caractère remarquable de force et de courage. L'âge n'avait rien diminué de sa haute stature, et ses membres musculeux semblaient démentir ce que disaient ses rides et ses cheveux blancs.

Il portait un costume proscrit dans le pays d'où il venait, costume à jamais il-

lustre pour avoir été celui des Charette, des Cathelineau, des Larochejacquelein. En le voyant ainsi vêtu, dans les montagnes d'Ecosse, avec la sublime résignation qui régnait dans ses traits, avec la fermeté de son regard et l'assurance de sa démarche, on eût dit : C'est un héros ! tandis qu'en France, dans son pays, huit jours auparavant, des Français comme lui, ses compatriotes, ses voisins, le poursuivaient avec des paroles d'échafaud, en criant derrière lui : C'est un brigand !

C'était aussi *brigands* que les soldats de la République appelaient Bonchamp, Lescure et tant d'autres. Cette épithète est commune dans les guerres civiles.

La prière du Vendéen fut courte. Quand il l'eut achevée, il se leva et marcha droit au factionnaire. First le suivait des yeux avec inquiétude. Il tira de son sein un pa-

quet scellé aux armes de France, trois fleurs de lis surmontées d'une couronne. A ce signe révéré par tout ce qui approchait Holy-Rood, le factionnaire s'inclina, fit un pas à gauche, et laissa passer l'étranger, qui disparut sous le vestibule du château.

Comme nous l'avons dit, sept heures venaient de sonner. Un vieux serviteur était assis, et lisait dans un petit salon modestement meublé. De temps en temps il se levait pour aller écouter à l'une des portes de cette pièce, qui toutes étaient exactement fermées. Plusieurs fois déjà il avait collé son oreille à la serrure, puis était revenu s'asseoir en se disant : Je n'entends rien, il repose ; et chaque fois il accompagnait ces mots d'un signe de satisfaction. Le brave homme était heureux de ce sommeil d'un autre; il paraissait craindre de le troubler, quoique l'heure d'en-

trer dans la chambre de son maître fût déjà passée.

Tout à coup le vent rapide et bruyant comme la foudre roula sur les fenêtres de cette chambre si soigneusement surveillée : il en ouvrit violemment les volets. Ce bruit fit tressaillir le vieux serviteur.... L'expression de la plus tendre sollicitude anima sa physionomie franche et pure : on eût dit le mécontentement d'une mère qui voit se réveiller son enfant chéri. Jetant sur un canapé le livre qu'il tenait, il s'avança sur la pointe du pied jusqu'à la porte, et l'ouvrant avec précaution, il s'apprêtait à refermer les volets, lorsqu'une voix bien connue lui dit avec douceur :

— « Vous venez bien tard.... »

— « Sire, il n'est que sept heures ... excusez-moi, j'avais peur de réveiller

Votre Majesté.... mais le bruit de ces volets.... »

— « Je ne dormais pas, interrompit Charles avec amertume.... Je ne dors plus, mon pauvre ami. »

Une larme coula sur la joue du bon vieillard. Il saisit le cordon d'une sonnette, et voulait appeler ses camarades; mais le roi l'arrêta du geste. — « Laissez, laissez-les dormir, dit-il, puisque pour eux il y a encore du sommeil. » — « Mais, sire, votre lever.... » — « Mon lever! répondit Charles! nous ne sommes plus au temps où des courtisans, jaloux d'une vaine prérogative, se disputaient l'honneur de servir le Roi de France; nous sommes pauvres, malheureux, proscrits.... Charles a toujours assez auprès de lui d'un serviteur tel que vous; et si l'âge et les chagrins ne

m'avaient rendu votre secours nécessaire, je n'abuserais pas ici de votre zèle et de votre amour pour moi. »

A ces mots prononcés d'une voix émue, Charles se souleva péniblement : il tendit les bras à son domestique, et parvint, ainsi appuyé, à gagner un grand fauteuil dans lequel il passait presque toutes ses journées : car depuis long-temps déjà tout exercice lui était interdit.

Alors celui qui fut roi dans le plus beau pays du monde, celui que naguère une cour si brillante, si fière et si dévouée, disait-elle, couvrait chaque matin de bénédictions et de vœux, se prit encore une fois tout seul à élever son âme vers sa demeure future, à demander au ciel la force de supporter des souffrances toujours nouvelles, plus cuisantes ce jour-là que la

veille, et voulut puiser dans une courte oraison de quoi soulager sa vie empoisonnée de chagrins et de larmes.

Une heure après, les valets de chambre se présentèrent. La toilette de Charles fut bientôt terminée. Le domestique favori rentra chargé de lettres et de journaux, qu'il déposa sur une table, devant laquelle le roi roula son fauteuil.

— « Mes filles tardent bien, dit-il en regardant toutes ces dépêches ; leur impatience doit pourtant égaler la mienne..... Des nouvelles de la France... de mon pays ! »

Et Charles soupira tristement.

La porte s'ouvrit de nouveau, et leurs altesses royales parurent. A leur aspect, un léger sourire glissa sur les lèvres décolorées du vieillard. — « Bonjour, mes enfans, bonjour.... Nous serons heureux

ce matin ; notre courrier est plus nombreux qu'hier... Comment se porte Henri? Comment se porte ma petite Louise? »

Quelques mots de douce intimité furent échangés. Les deux princesses inclinées devant leur père reçurent chacune un baiser sur le front. Les valets de chambre se retirèrent, obéissant à un signe de leur chef, et la lecture commença en présence de ce vieil ami pour qui l'auguste famille n'avait plus de secrets. La fidélité dans le malheur nivelle aussi les rangs.

C'était un spectacle bien touchant que celui des trois illustres exilés, cherchant ainsi dans une abnégation sublime ce que les papiers épars devant eux pourraient leur apprendre du destin de leur chère patrie. A les voir, le cou tendu, l'œil fixe, reproduire dans leurs regards, dans leurs sourires, dans leurs moindres émotions, le

contenu des précieuses dépêches, qui eût songé à deviner en eux Charles X, la fille de Louis XVI et la mère du duc de Bordeaux? Oh! que bien plutôt ils semblaient ne composer qu'une famille heureusement retirée de Paris en province, faisant des nouvelles de la capitale une douce occupation du matin!

Et pourtant c'était bien là Charles X, le roi de France, au front dépouillé de sa couronne, et déjà presque de ses cheveux, aux mains déjà tremblantes, usé par le malheur plus encore que par les années, n'ayant plus dans le cœur que regrets, amertume et désespoir; c'était bien là cette héroïque Marie-Thérèse, la vierge du Temple, cette femme si forte toujours, quoique si souvent et si rudement frappée, dont les yeux n'avaient plus de larmes, le cœur plus de soupirs pour de nouvelles

infortunes ; c'était bien enfin la jeune mère de Henri, la veuve désolée de Charles, qui jadis croyait avoir épuisé sur la tombe d'un époux de trente ans tout ce que la coupe de la vie renferme de poisons, et qui maintenant n'osait plus embrasser son fils sans effroi du présent, sans horreur de l'avenir. O malheur ! Qu'est devenue la femme brillante, joyeuse, animée, l'âme de nos plaisirs, la reine de nos fêtes, celle pour qui la riche industrie française n'avait pas assez de richesses, les arts assez de chefs-d'œuvre, les poëtes assez d'encens? Qu'a-t-elle fait de son bonheur, de son étourderie, de sa gracieuse insouciance, de son oubli de l'étiquette? Où est-elle, la bonne, la spirituelle, l'aimable duchesse de Berri? Rosny redemande la mère de ses pauvres, Dieppe la magicienne de ses bals, la Caroline de ses

bains; Paris, l'étrangère qui donnait des leçons de goût aux Parisiennes : où est celle qui était tout cela? La voilà, bannie, proscrite, insultée; elle est en Ecosse, à Holy-Rood, dans la chambre de Marie Stuart; toujours bonne, toujours spirituelle, mais grave et triste maintenant. Pour elle, plus de bals, plus de fêtes, plus de joie! Voyez! un nuage de profonde mélancolie enveloppe son âme.... Elle lit un journal qu'elle froisse convulsivement dans ses mains, et le mot *ingratitude* vient expirer sur ses lèvres serrées par la douleur.

Ingratitude! A ce mot, tous les souvenirs renaissent dans ces trois âmes torturées par l'exil. Plus de résignation... plus de courage.... plus d'espérance.... Les trois malheureux envient le sort d'un frère, d'un père, d'une mère, d'un époux!

Mieux valait pour eux la mort que l'exil. Révolution de juillet, ne t'applaudis point de ta clémence... Assez de dérision comme cela !

Charles et Marie-Thérèse s'interrompent, et cherchent dans les yeux de la duchesse le motif de sa douloureuse exclamation.

— « L'ingratitude! dit à demi-voix la fille de Louis XVI, n'y sommes-nous donc plus accoutumés, ma sœur? »

— « Depuis deux ans, ma fille, le mot est souvent prononcé par nous, ajouta le Roi : l'idée devrait avoir perdu de sa force ; elle est déjà vieille dans nos esprits. »

— « Trouver les Français ingrats, répondit la duchesse, c'est pour mon cœur une peine toujours nouvelle. Ce n'était pas assez d'avoir rejeté dédaigneusement

ma faible offrande aux pauvres malades du choléra ; savez-vous ce qu'ils font maintenant? Ils annulent la rente que j'ai fondée pour les indigens de Rosny, disant toujours que mes *perfides bienfaits* ont pour but caché d'acheter des partisans à la cause de mon fils... Etre si mal jugée, ô mon Dieu ! »

Alors la pauvre mère, étouffée par les sanglots, se couvrit le visage de ses deux mains ; et tous trois restèrent livrés à la rigueur de leurs pensées.

En ce moment, on entendit frapper à la porte, et deux enfans furent introduits. La duchesse essuya ses pleurs pour embrasser son fils et sa fille ; leurs caresses ramenèrent le sourire sur ses lèvres : elle reprit sa pénible lecture, et bientôt son attention, comme celle de Charles et de

Marie, se concentra sur des nouvelles de la plus haute importance, qu'un exprès venu du continent avait apportées le matin même.

Une demi-heure après, le vieux valet de chambre reçut la mission d'inviter le porteur de ces intéressantes nouvelles à déjeûner le matin même avec l'auguste famille; et quand, pour la remplir, il sortit de la chambre à coucher du Roi, les autres domestiques s'aperçurent qu'il avait la figure toute rayonnante, et qu'il passait plus vite qu'à l'ordinaire, comme pour éviter les questions.

CHAPITRE III.

Souvenirs du temps passé.

Le soleil avait enfin percé le voile de vapeurs qui le tenait caché. Les nuages, après avoir toute la nuit inondé la vallée, remontaient blancs et légers à la cime des montagnes; et la nature, brillante de fraî-

cheur, se réveillait joyeuse aux sons aigus de la cornemuse nationale.

Nous n'essayerons point de décrire la magie du paysage qui s'offrait alors à l'admiration du voyageur : l'illustre romancier écossais a rendu cette tâche désormais impossible ; et ce que nous croyons faire de mieux, c'est de renvoyer nos lecteurs aux magnifiques tableaux de *Wawerley* et de *Rob-Roy*.

A peu de distance d'Holy-Rood, au pied du mont Arthur, en vue des rochers sur lesquels est assise, comme une immense forteresse, la ville capitale de l'Écosse, une petite habitation attirait les regards autant par son aspect particulier que par sa complète séparation des autres. Ce n'était pas tout-à-fait une maison de campagne, et c'était mieux qu'une cabane de pauvres villageois. Récemment détruite

par un incendie qui avait achevé l'œuvre d'une inondation plus ancienne, elle se relevait de ses ruines, propre, neuve et gracieuse, comme une des gentilles maisonnettes de Meudon ou de Saint-Cloud. Il n'y avait en elle presque plus rien d'écossais.

Deux personnages, vêtus du tartan des montagnards, étaient assis sur un banc de pierre devant la petite maison; tandis qu'un peintre, venu exprès d'Édimbourg, finissait l'ornement extérieur de la porte et des fenêtres.

C'était le vieux Toby et son épouse Meggy, autrefois concierges du château d'Holy-Rood, emploi que l'âge et les infirmités les avaient forcés d'abandonner depuis environ dix ans.

Ces deux vieillards, chéris et respectés de tous ceux qui les connaissaient, sem-

blaient fiers et rajeunis des embellissemens que l'on avait faits à la maison de leur fils Williams, le pâtre le plus vigilant et le chasseur le plus adroit des montagnes. Ils tournaient souvent la tête pour regarder, et leurs yeux se rencontraient dans une admiration réciproque ; puis, de temps en temps une exclamation leur échappait : « Mais que c'est donc beau ! que c'est donc joli ! Comme Williams sera content quand il reviendra de Glascow ! »

Deux personnes vinrent les interrompre dans cette douce jouissance. Ketty, jolie enfant de quatorze ans, fille de Williams, amenait à ses grands parens un jeune homme qu'elle avait rencontré au bord du sentier qui va joindre la vieille Canongate.

Le costume et la figure du nouveau venu annonçaient qu'il venait de France.

Une redingote noire, serrée à la taille, boutonnée jusqu'en haut, une cravate noire, des moustaches et des cheveux plus noirs encore, donnaient à sa physionomie pâle et sérieuse une expression de gravité sévère, un peu tempérée par la douceur de ses yeux. Il salua les deux vieillards avec respect, prit place sur un escabeau que la petite alla chercher, et la conversation suivante ne tarda pas à s'établir entre les deux Écossais et l'étranger, qui parlait anglais avec beaucoup de facilité.

— «Du haut de ce rocher, dit-il en désignant du doigt celui autour duquel glissait le sentier qui conduisait à la Canongate, j'ai distingué votre habitation, et j'ai pensé que vous pourriez mieux que personne me fournir les renseignemens dont j'ai besoin. Votre aimable petite fille m'a

servi d'introducteur, et je l'en remercie mille fois ; car il m'eût été bien difficile de m'adresser à quelqu'un inspirant plus de respect et de confiance que vous. »

A ce compliment flatteur, Toby répondit en présentant sa main que l'étranger serra vivement, et la vieille Meggy se mit à sourire en regardant la petite.

— « Ketty, l'étranger est peut-être fatigué, dit-elle; un peu d'usquebaugh lui ferait du bien : va nous en chercher, et dis à ta mère de presser le déjeûner. »

— « Vous venez de France, monsieur? dit Toby. »

— « Oui. »

— « Êtes-vous depuis long-temps en Écosse? »

— « Depuis trois jours seulement. »

— « Pour affaires? »

— « Non.... pour voyager.... Je m'ennuyais en France. »

— « Vous logez à Édimbourg? »

L'étranger fit un signe affirmatif.

— « Et vous n'avez pas eu peur d'une promenade dans nos montagnes? »

— « Ces environs sont très-curieux à visiter, m'a-t-on dit. D'ailleurs, ils renferment de grands souvenirs historiques : donc, en voyageur qui cherche à s'instruire encore plus qu'à s'amuser, j'ai voulu commencer par le plus pénible du voyage. »

— « Je regrette que mon brave Williams soit absent; il vous eût accompagné, il eût été votre guide; car ici les chemins sont rares et difficiles; seul, vous vous perdriez à coup sûr. »

— « Oh! je n'ai pas l'intention de pous-

ser aujourd'hui mon excursion bien loin ; peut-être même ne dépasserai-je point ceci. »

Il montrait le château.

— « Ah ! vous avez l'intention de faire une visite à Holy-Rood? Je me chargerai volontiers de vous y conduire, dit le vieillard ; les jambes de Toby sont mauvaises, mais elles le porteront bien jusque-là. »

A ces mots, la figure de l'Ecossais s'anima ; le sentiment d'une vive émotion se peignit dans tous ses traits.

Ketty apportait l'usquebaugh, et venait dire que le déjeûner était prêt.

— « A votre santé, mon gentilhomme ! »

— « Merci, mon bon hôte ; je ne suis pas noble, interrompit l'étranger d'une voix sourde et l'œil baissé. »

— « Qu'importe la noblesse ! noble ou roturier, monsieur, le vieux Toby boira à

votre santé comme à celle d'un brave jeune homme, et croyez que ses yeux savent encore lire sur une figure humaine. Vous nous ferez l'honneur de déjeûner avec nous, et nous partirons après : cela vous convient-il? »

— « Je crains vraiment d'abuser..... »

— « Allons donc ! le montagnard doit faire les honneurs de ses montagnes, et le voyageur qui veut s'instruire ne refusera pas l'offre du montagnard. »

— « J'accepte, dit en souriant le jeune homme. »

Ils entrèrent dans la maison, et se mirent à table. Une femme de quarante ans, qui ne paraissait pas en avoir plus de trente, les attendait : elle fit une gracieuse révérence à l'étranger, et servit un repas simple, auquel tous les convives firent honneur.

La vieillesse est causeuse. Le Français eut bientôt appris toute l'histoire de l'honnête famille au milieu de laquelle il se trouvait.

Toby était fils d'un militaire qui, vers la fin de l'année 1740, avait pris parti pour la cause de l'infortuné prétendant Charles-Edouard. Ce fidèle serviteur des Stuarts fut tué cinq ans après à la désastreuse bataille de Culloden, en faisant au chevalier de Saint-George un rempart de son corps. La balle mortelle était destinée au prince, et ce fut le prince qui reçut mourant dans ses bras l'homme qui venait de lui sauver la vie. Les dernières paroles du brave, dignes de la noble cause qu'il avait embrassée, ont été religieusement conservées dans la famille, et Toby les répéta comme son pauvre père les avait dites.

« Mon prince, je meurs heureux d'avoir pu sauver vos jours, et mieux vaut pour moi mourir que vivre, puisque la bataille, notre dernier espoir, est perdue. J'ai une femme, mon prince, j'ai un enfant au berceau; ne les abandonnez pas; ils vous aimeront comme je vous ai aimé. Adieu.... Vive le roi Jacques! »

Après cette journée où l'héroïsme et le bon droit succombèrent écrasés par le nombre, affaiblis par la désertion, Charles-Edouard abandonné, poursuivi, sa tête mise à prix comme jadis celle de Robin-Hood ou de Rob-Roy, erra dans les montagnes. On vit alors le descendant des Stuarts, le fils de tant de rois, réduit à se cacher sous mille déguisemens, passer le jour dans les cavernes, la nuit dans les forêts, disputer le passage aux bêtes féroces,

et prendre sa nourriture aux herbes des champs, aux feuilles des arbres. Epouvantable destinée !

Un soir, la veuve du soldat de Culloden, son enfant dans les bras, entendit en retournant à sa chaumière un bruit étrange sortir d'un buisson auprès duquel elle passait. Un détachement de dragons envoyés à la poursuite du prince venait de prendre le galop à dix pas d'elle, guidé par le renseignement vrai ou faux d'un paysan. La veuve s'arrêta pour prêter l'oreille, et bientôt le bruit se fit entendre de nouveau d'une manière plus distincte. Les dragons avaient disparu, et le silence du soir descendait avec son calme trompeur sur le petit vallon au fond duquel la chaumière se trouvait bâtie. Un sentiment indéfinissable de crainte et de pitié fit palpiter le cœur de la veuve : elle, si malheureuse, devait

s'émouvoir à tous les malheurs, et le bruit qu'elle entendait n'avait plus besoin d'explication : il y avait dans ce buisson un homme, un proscrit, souffrant, blessé peut-être ! peut-être un ami de son Williams ! Elle s'approche hardiment, écarte les arbres du buisson, et voit un homme qui lui dit d'une voix mourante : « Qui que vous soyez, secours ! secours ! j'expire de besoin… »

A cet endroit de son récit, le vieillard s'arrêta. De grosses larmes sillonnaient ses joues, et les trois femmes attentives, muettes à cette histoire que pourtant elles savaient par cœur, partageaient son attendrissement. L'étranger, seul, était resté calme et impassible.

Toby remplit les verres ; il vida le sien et continua.

La veuve de Williams, au premier mot

de l'homme qui implorait son aide d'une façon si touchante, avait posé son enfant sur le gazon. Elle aida l'infortuné à se lever. Quand il fut debout, elle reprit son enfant sur un bras, passa l'autre autour du proscrit, et le conduisit ainsi appuyé dans sa chétive demeure. Elle le fit coucher sur son propre lit, mit à côté de lui l'enfant qui s'endormit bientôt : elle ferma soigneusement la porte et les volets; puis, roulant une petite table auprès du lit, elle arrangea devant le pauvre homme le peu de nourriture qui devait composer son souper, à elle.

Le prince Edouard, car c'était lui, dit avec orgueil Toby, le prince Edouard dévora les alimens qui lui étaient offerts; ensuite, s'adressant à la veuve qui l'examinait avec un intérêt toujours croissant : « Pauvre mère ! lui dit-il, si tu savais à quels af-

freux dangers t'expose ma présence !.... Si tu savais qui je suis !... Mais tu mérites de l'apprendre, car tu es bonne Écossaise, toi, n'est-ce pas ? »

— « Oui.... Dieu m'en est témoin, répondit la veuve ; car il y a huit jours j'avais un époux.... il est mort à la bataille de Culloden... en combattant pour celui qu'on appelle le Prétendant. »

— « Son nom, bonne femme, son nom ? dis... dis-moi le nom de ce brave ? »

— « Williams Mac-Grégor. »

— « Lui !... ah ! le ciel me prend en grâce, puisqu'il m'a fait rencontrer la veuve de mon pauvre Williams..... Cet enfant est donc le sien ?... »

Et le proscrit prit dans ses mains royales l'enfant du valeureux Mac-Grégor ; il le baisa au front et le bénit.

Ici Toby fit une nouvelle pause. Une

larme brilla dans l'œil de feu de l'étranger.

— « Ainsi, poursuivit le chevalier de Saint-George, veuve de mon intrépide Williams, tu viens de sauver, au moment où la faim allait le tuer, celui que ton époux a sauvé au moment où la couronne lui tombait de la tête... Car, tu le sais, les Écossais fidèles m'auraient fait leur roi, moi qui suis Charles-Édouard, moi qui suis le Prétendant ! »

« Et, continua Toby en se levant et ôtant sa toque, le proscrit s'assit sur le lit de ma mère, et d'un visage où la majesté royale éclatait à travers les ravages de la misère et de la faim, il regardait ma mère, et lui donnait ses mains qu'elle baisait à deux genoux, à demi-morte de saisissement et de joie.

« Et moi, pauvre enfant d'un an, que

l'héritier légitime de la couronne d'Angleterre venait de baiser et de bénir, je fus engagé par le serment solennel de ma mère à honorer, à chérir, à servir toute ma vie la cause vivante ou morte, victorieuse ou vaincue, des nobles Stuarts d'Écosse et d'Angleterre ! »

Le feu que mit Mac-Grégor à prononcer ces dernières paroles avait épuisé ses forces : il tomba lourdement assis dans son fauteuil, et ce fut à peine qu'il put dire : « Finis notre histoire, ma bonne Meggy, si notre hôte le permet. »

Meggy fit ce que désirait Mac-Grégor. Elle apprit à l'étranger que long-temps la veuve de Williams avait été persécutée, chassée de montagne en montagne, comme convaincue d'avoir donné asile au Prétendant. Elle mourut à la fin de 1760. Mac-Grégor avait à cette époque seize ans.

Il se fit soldat comme son père, et passa en Amérique, d'où il ne revint qu'après la guerre de l'Indépendance. Il se maria, perdit sa femme, et deux enfans qu'il avait eus d'elle. Resté veuf pendant cinq ans, il obtint pour prix de ses longs services dans l'armée la place de concierge d'Holy-Rood à la mort d'un de ses anciens amis dont il épousa la veuve. Williams, père de Ketty, était le seul fruit de cette seconde union.

Voilà ce que narra longuement et complaisamment la vieille Meggy, plus jeune de douze ans que son mari, quoiqu'elle en eût soixante-seize. L'étranger apprit ensuite qu'en 1822 les infirmités de Mac-Grégor l'avaient obligé à se démettre de son emploi. Les deux vieillards s'étaient alors retirés dans la montagne avec leur famille, composée de Williams, de sa

femme Lucy, de Ketty leur fille, et de Francis More, pauvre orphelin, leur neveu. Ils espéraient finir ainsi leurs jours dans le calme et le repos nécessaires, quand la faillite d'un banquier de Glascow les avait privés de leurs économies et les aurait réduits à la mendicité, si l'inépuisable activité de Williams n'était venue à bout de fournir aux besoins de tout le monde. En 1830, une inondation ayant menacé d'emporter la cabane de Mac-Grégor, Williams avait réparé le désastre de son mieux. Mais cette année un incendie était venu mettre le comble aux malheurs de l'intéressante famille, qui avait été sauvée de la misère et du désespoir par le plus bizarre incident. Un ange, et Meggy s'animait en disant cela, et elle regardait sa petite fille qui rougissait ; un ange était descendu tout exprès du ciel

pour changer les ruines de la vieille cabane en une belle maison toute neuve.

Meggy en était là de sa narration, quand un chien se précipita dans la maison en jappant de toutes ses forces. Le soldat écossais que nous avons vu factionnaire à la porte du château, le suivait. Il posa son fusil dans un coin, dit bonjour à la famille, voulut embrasser Ketty qui se fâcha tout rouge, et se mit à table, muni d'un vigoureux appétit.

CHAPITRE IV.

Le Lutin.

Mac-Grégor, après que le soldat fut un peu rassasié, grâce à deux énormes tranches de bœuf fumé, arrosées d'autant de pots d'ale, lui demanda ce que l'on disait de nouveau dans le château.

— « Ma foi, rien, père Toby, répondit Franck, la bouche pleine. »

— « Comment va le roi? »

— « Toujours mal. Il n'a pas encore pu sortir hier. »

— « Pauvre homme, dit Meggy, il a tant de chagrin! »

— « Savez-vous si papa reviendra aujourd'hui, monsieur Franck? demanda la petite Ketty, en essayant de s'arranger une mine bien grave. »

— « *Savez-vous!* — *Monsieur Franck!* — Par mon patron, je crois que ma jolie cousine me parle! Pour répondre à votre honorable question, miss, j'aurai l'honneur de vous apprendre que mon oncle ne peut revenir que demain. »

Le cousin faisait la moue en disant cela.

— « Allons, vas-tu bouder aussi! dit la mère. Je ne sais quelle mouche les pique

tous deux depuis un mois. A-t-on jamais vu se quereller déjà? comment seront-ils donc, une fois mariés? »

— « Mariés ! s'écria vivement la petite ; jamais je ne serai la femme de mon cousin. »

— « Quand je vous le disais, ma tante ! elle ne veut plus de moi. »

Et le pauvre Franck, pour cacher son dépit, se leva de table et se mit à regarder par la fenêtre.

Ketty, toute confuse de ce qu'elle venait de dire, se cachait dans le sein de sa mère. Franck marmottait entre ses dents les mots de lutin... de sort... de farfadet... et maudissait l'inconstance des femmes. Mac-Grégor allait se lever pour accompagner l'étranger jusqu'au château, ainsi qu'il en avait été question ; mais l'étranger le pria avec instance de ne pas se déran-

ger : « Dites-moi seulement le chemin, Mac-Grégor, je le trouverai... je serais au désespoir de vous voir faire cette course pour moi. »

— « Eh bien ! Franck, cria Mac-Grégor, voyons ; sors de tes réflexions misanthropiques ; tu vas retourner au château, sans doute ? »

— « Oui, mon père... tout à l'heure. »

— « Tu conduiras notre hôte : il t'apprendra comment on fait dans son pays pour se consoler quand une maîtresse trahit son serment. »

— « Riez ! dit le pauvre jeune homme, riez bien ! il y a de quoi ! si j'avais quelque chose à me reprocher encore ! mais non... Ah ! que maudit mille fois soit le jour où ce damné lutin.... »

— « Silence, dit avec énergie la grand'mère, silence, malheureux ! vas-tu encore

blasphémer ? ne crains-tu pas que ta détestable langue brûle ton gosier comme un fer rouge ? »

— « Toujours la même chose ! répondit Franck de mauvaise humeur ; voyez un peu le grand mal que je fais... »

— « Francis More, dit gravement Mac-Grégor, la cabane de tes parens était en cendres qui l'a rebâtie plus belle qu'avant ? La bourse de ton père était vide, qui l'a remplie ? Ses bœufs étaient allés au marché d'Édimbourg tous l'un après l'autre, qui les a fait revenir ? »

— « Je dirai comme vous, mon grand-père ; j'avais le cœur et l'amour de Ketty, qui me les a ôtés ? »

— « Mon cœur et mon amour ? dit la petite en relevant la tête ; ni l'un ni l'autre, s'il vous plait ! mon amitié, monsieur, à la bonne heure : et c'est tout ce que vous

avez eu de moi ; prenez garde de le perdre ! »

Tous les assistans se regardèrent à cette brusque déclaration de Ketty. Francis confondu, stupéfait, ne trouva pas une syllabe à répondre : il prit son fusil, et se mettait en devoir de sortir, quand Mac-Grégor le rappela, et le faisant approcher :

— « Ne te désole point, mon pauvre Franck, lui dit-il ; nous sommes dans une lune mauvaise pour les amoureux. Nous parlerons à Ketty ; sois tranquille, et reprends courage. Par les os de mon père ! je ne souffrirai pas qu'une petite fille fasse de la peine à notre bon Francis. »

— « Ah ça, dit en se levant le Français, c'est toute une histoire que ceci ; vous me la raconterez en chemin, monsieur Franck. Au revoir, Mac-Grégor ;

merci de votre accueil hospitalier. Au revoir. »

Et saluant la compagnie, il sortit avec Franck qui se mordait les lèvres jusqu'au sang.

Mac-Grégor, sa femme et sa bru les accompagnèrent jusqu'au bord du chemin. Ketty était restée en arrière, et quand les parens revinrent, elle avait disparu.

Les deux jeunes gens marchèrent pendant quelques minutes, sans se dire un seul mot. L'Écossais, sombre et soucieux, paraissait peu disposé à entamer une conversation que, par discrétion, le Français n'osait provoquer. Ils gravirent ainsi un rocher escarpé du haut duquel on découvrait le château d'Holy-Rood, une partie d'Édimbourg et les plus ravissans paysages. L'Écossais invita son compagnon à s'asseoir, et, lisant sa curiosité dans ses re-

gards, il commença le récit de ses amours avec la fille de Williams.

Élevés ensemble, ces deux enfans avaient contracté la douce habitude des mêmes plaisirs, des mêmes chagrins ; ils vivaient à deux de la même existence. Le petit Franck avait reçu Ketty dans ses bras : âgé de sept ans alors, il s'était juré dans sa naïveté d'enfant, de protéger la petite, de l'aimer, de n'aimer qu'elle, et d'en faire sa femme un jour. Tout allait bien, quand les malheurs dont nous avons parlé fondirent sur la famille de Mac-Grégor. Dans ces fâcheuses circonstances, Franck voulut faire sa part de bien, et vendit sa liberté à un recruteur pour donner du pain à ses parens. Cet acte sublime le rendit mille fois plus cher à la famille. On promit de marier Franck et Ketty, si la fortune devenait moins cruelle

un jour, et Franck, transporté de joie à cette promesse qui comblait ses vœux, prit, le pauvre garçon! la reconnaissance et l'amitié que lui portait Ketty pour de l'amour.

L'incendie qui, peu de temps après l'inondation, détruisit les dernières espérances des Mac-Grégor, devait anéantir du même coup celles de Franck. Son oncle avait pour toute ressource un petit emploi au château. Le produit de cet emploi suffisait à peine aux besoins de sa femme et de sa fille, et les deux vieillards ne possédaient plus rien. Leur position était affreuse. Le lendemain de l'incendie, Williams partit pour Édimbourg avec Franck, dans l'espoir de trouver quelque argent; tandis que, toutes deux désolées, Ketty et sa mère erraient dans les montagnes, implorant les secours de leurs

voisins, plus pauvres que riches en général.

La nuit approchait, et les deux femmes allaient regagner les débris de leur habitation, l'âme navrée, les mains vides et les yeux secs de désespoir, quand, devant elles, au milieu des ombres nuageuses du soir, vint tout à coup se poser la forme céleste d'un ange que le ciel envoyait pour les consoler.

Debout, et touchant à peine le sol de ses pieds, le visage beau comme on n'en rêve point, inondée des rouges lueurs du soleil couchant, cette forme fantastique répandait autour d'elle, dirent les femmes, une suave odeur de roses, un parfum qui donnait des vertiges.

Elles voulurent fuir, mais en vain; un charme invincible les tenait clouées à leur place; il leur semblait voir le ciel ouvert,

et que la voix de Dieu même allait leur parler.

Cette figure était grande comme Ketty; elle représentait un jeune garçon habillé à l'ancienne mode des Mac-Callum-More et des Mac-Donald. Un justaucorps blanc serrait avec souplesse sa taille gracieuse, et ses bras que l'on eût pris pour des ailes; un pantalon de tartan, à carreaux blancs et verts, mariait ses douces nuances au plaid plus foncé jeté sur ses épaules; des bottines chaussaient ses pieds délicats; une bourse en peau de bouquetin, garnie de duvet de cygne, une épée à fourreau d'or, à poignée brillante comme le soleil, une toque de velours ombragée de plumes blanches et vertes, complétaient la parure de cet être d'un autre monde, et rendaient son aspect le plus délicieux, le plus éblouissant de tous les aspects.

Par un mouvement spontané, Ketty et sa mère tombèrent à genoux en joignant les mains, et ce mot : « Ange ! » sortit à la fois des lèvres de toutes deux.

— « Je ne suis point un ange, dit la figure d'une voix harmonieuse et douce comme la plus douce des musiques ; je suis un être comme vous ; je sais les malheurs de votre famille ; je sais que, pauvres et désolées, vous avez eu recours à la Providence : la Providence exauce vos prières, et je vous apporte en son nom de quoi réparer une partie de vos maux. Dites à Mac-Grégor que dans quinze jours sa cabane sera rebâtie. »

A ces mots, l'ange ouvrit sa bourse ; il en tira une autre, à travers les réseaux de laquelle on voyait briller de l'or, et la laissant tomber aux pieds des suppliantes, il disparut comme un songe.

Francis More raconta cette anecdote à l'étranger d'un ton qui présentait un singulier mélange de foi et d'incrédulité. Quand il eut fini, il interrogea des yeux les yeux de son auditeur, et fut satisfait d'y trouver plutôt un sourire qu'une émotion.

Les deux femmes restèrent long-temps immobiles, agenouillées, croyant toujours voir reparaître la céleste figure. Revenues à elles, ce fut avec grande crainte qu'elles se décidèrent à ramasser la bourse que l'ange avait jetée à leurs pieds. Elles retournèrent auprès de Mac-Grégor, et lui racontèrent leur étrange aventure. La vieille Meggy se signa, et dit : « Oui, un ange seul pouvait nous secourir aussi généreusement..... C'était un ange ! » La bourse fut vidée : elle contenait deux cents guinées bien vraies et bien sonnantes ; au fond

était un petit papier, que Meggy déplia ; ce papier renfermait une bague, et ces mots : « *Ketty Mac-Gregor portera cette bague en souvenir de Petit-Plaid-Vert.* »

Le lendemain, des charpentiers, des maçons, des couvreurs arrivèrent d'Edimbourg avec tout ce qu'il fallait pour rebâtir la cabane : en quinze jours, ainsi que l'ange l'avait dit, ils métamorphosèrent d'horribles décombres en la jolie maison que vous avez vue, monsieur, dit Franck avec un soupir.

— « Et vous n'avez pu, demanda l'étranger, obtenir des ouvriers aucun renseignement? »

— « Non, monsieur; à toutes nos questions ils répondaient : « Nous exécutons « les ordres que nous avons reçus. »

— « C'est une singulière histoire. »

— « N'est-ce pas, monsieur? Et vraiment, quoi qu'on en dise chez nous, j'ai parfois envie de maudire le lutin; car depuis tout cela ma cousine ne me regarde plus : elle ne pense qu'à Petit-Plaid-Vert; elle en parle à chaque instant, et montre sa bague à tout le monde. Croyez-vous que cela soit bien gai pour moi? »

— «Je vous plains, mon pauvre Franck; et pourtant qu'avez-vous à craindre? Je ne crois pas plus aux lutins en Ecosse qu'en France; et du moment où votre cousine sera détrompée... »

— « Détrompée de quoi? pensez-vous donc que ce lutin... »

— « Je pense que ce lutin est un jeune homme. »

— « Est-il possible! »

Un doute traversa vivement la tête de Franck; il regarda fixement l'étranger qui

s'était levé pour se remettre en route; puis il réfléchit et reprit :

— « Non, ce n'est pas possible. Pensez-donc ! ce n'est pas seulement à Ketty, à sa mère que Petit-Plaid-Vert est apparu. Dans tout le pays on ne parle que de lui, des bienfaits qu'il répand. L'autre jour, l'enfant d'une de nos voisines jouait au bord du torrent : il tombe dans l'eau : il allait périr, Petit-Plaid-Vert se montre un instant au bord, plonge, retire l'enfant, le rend à sa mère et disparaît. Ses vêtemens n'étaient pas même mouillés. Vous voyez bien que ce n'est pas un homme ! Un taureau sauvage poursuivait une jeune fille : quatre des plus habiles chasseurs à l'arc avaient tiré sur la bête furieuse sans l'atteindre ; la jeune fille était perdue : un seul coup tiré hors de portée par Petit-

Plaid-Vert fait rouler le taureau sur la poussière. Vous voyez bien que ce n'est pas un homme ! On le voit souvent, au sommet des pics les plus inaccessibles, courir de roc en roc, sauter de branche en branche, tuer à coups de flèche des oiseaux à peine visibles dans les nuées ; faire enfin ce qu'un être de chair et d'os comme moi ne ferait jamais ; et je me crois adroit et leste, pourtant... C'est un lutin, allez, monsieur ! ce n'est pas un homme. J'aimerais bien mieux que ce fût un homme : j'irais le trouver, je lui dirais de me rendre le cœur de Ketty... ou bien je me battrais avec lui : tandis qu'avec un esprit... je ne puis que souffrir et me taire. »

L'étranger vit bien que tous ses efforts pour ébranler dans l'esprit de Franck cette demi-conviction ne serviraient qu'à la for-

tifier. Il changea de conversation et le pria de lui dire son opinion sur le compte des habitans du château.

C'était rendre la joie au cœur de Francis, c'était le mettre sur son terrain. Il n'eut pas plutôt entendu la demande du Français, que l'on put voir tous ses traits exprimer l'admiration, le dévouement et l'amour. Ses paroles, pleines d'une poésie sauvage, étaient chacune un éloge qui partait de l'âme, et ce fut avec l'accent de la plus profonde indignation qu'il s'écria en finissant : « Comment est-il possible qu'une famille royale si bonne, si bien faite pour être adorée, n'ait pas trouvé en France des millions de bras pour la défendre contre les séditieux qui l'ont chassée ! Ne pensez-vous pas comme moi, monsieur? »

—« Brave montagnard, répondit l'étran-

ger, votre âme est pure et candide comme l'azur qui couvre nos têtes: élevé que vous êtes dans une sorte de culte religieux pour le nom de roi, vous ne comprenez pas plus qu'un peuple ose détrôner un monarque, que vous ne comprendriez la folie d'un homme qui voudrait ravir le ciel à Dieu. Les rois sont des hommes comme vous et moi, Franck ; ils ont leurs faiblesses et leurs vices comme nous; ils ont de moins que nous le frein des lois, la crainte des châtimens, et quand ils se mêlent de crimes, ils ne font pas les choses à demi. On a égaré votre esprit sur le compte de cette famille, je le vois. Croyez ce que je vous dis: il y a plus de vertus dans la seule maison de votre aïeul que dans toutes les demeures royales. »

Ils étaient tout près du château ; un ravin seul les en séparait.

Francis ne savait que penser d'un discours semblable. Les paroles du voyageur bouleversaient toutes ses idées : il resta muet, et l'étranger continua, comme s'il eût été seul :

— « Voilà donc le séjour de cette famille incorrigible! le Roi qui fit mitrailler son peuple achève tranquillement sa vie au sein de l'opulence et des plaisirs ! ces braves gens le bénissent ! chaque matin ils prient Dieu pour lui :... il est heureux ! on l'aime ! on le vénère ! tandis que nous, insensés, nous voilà poursuivis, emprisonnés, signalés comme des malfaiteurs infâmes !... Qui donc a eu raison en juillet? Sur quelles têtes le sang versé doit-il donc retomber? »

Il dit cela avec une expression farouche. Francis en fut tout effrayé : ses regards s'attachèrent sur l'étranger avec inquié-

tude et soupçon. Celui-ci, s'apercevant de l'effet de ses paroles, prit un air riant, et saisissant la main du montagnard : « Merci, mon brave, dit-il, merci de votre obligeance ; nous nous reverrons. Adieu : maintenant je puis aller seul au château. »

— « Qu'allez-vous faire au château? s'écria Franck en le retenant. »

— « Que vous importe? vous a-t-on chargé de m'interroger? »

— « Non, pardieu! mais j'ai mes opinions, et quand on les heurte comme vous venez de le faire... »

— « On se rend suspect à vos yeux, n'est-ce pas? »

— « Oui, dit franchement le soldat. »

— « Tolérant comme un Provençal! » s'écria l'étranger en riant. Il reprit d'un ton gravement ironique :

— « Est-ce qu'il n'y a pas de garde à Holy-Rood? »

— « Si fait. »

— « Eh bien! je suis seul et sans armes. Cette garde a-t-elle si peu de force et si peu de cœur, qu'un homme seul et sans armes puisse en venir à bout? »

L'orgueil national de l'Écossais se révolta.

— « Je suis, dit-il fièrement, le plus faible et le plus peureux de ceux qui la composent. Jugez! »

— « Alors touchez là, mon brave, répondit le Français en tendant la main à son compagnon, et ne vous faites plus d'opinions à la hâte. C'est pour m'éclairer sur la qualité des miennes que je suis venu ici. Laissez-moi donc chercher la vérité ; n'est-ce pas une tâche d'honnête homme? »

— « C'est vrai, c'est vrai... Mais voyez-

vous! tout à l'heure je vous ai entendu dire des choses... »

— « Que je crois. Il dépend de ce que je vais voir que je les croie toujours, ou que je ne les croie plus.

— « A la bonne heure, dit Franck. Adieu donc. Tournez ce bouquet de bois à droite, et vous trouverez l'avenue du château. Moi, je vais chercher un camarade qui m'attend. »

Les deux jeunes gens allaient se séparer... Mais un incident survint qui les en empêcha : car il était écrit que l'étranger n'irait pas seul au château.

CHAPITRE IV.

Scène de Montagnes.

Notre connaissance First, cet épagneul que nous avons déjà rencontré deux fois depuis le commencement de cette histoire, avait suivi son ami Francis depuis le château jusqu'à la maison, et depuis la maison

jusqu'à l'endroit où nous avons laissé les jeunes gens à la fin du dernier chapitre.

Francis More, après avoir dit adieu à l'étranger, se mit à siffler First pour qu'il le suivît, et ne le voyant point venir, l'inquiétude le travaillait déjà, quand il apperçut le lutin des montagnes, Petit-Plaid-Vert, assis à vingt pas de lui sur une touffe de bruyère, et le chien qui l'accablait de caresses en se roulant et bondissant tout autour.

La surprise que lui causa cette apparition fit pousser à Francis un cri aigu. Ce cri fut entendu de l'étranger, qui se retourna et rebroussa chemin, aussi curieux que Franck était stupéfait.

Car c'était bien là l'esprit que Ketty et sa mère avaient vu ; c'était son pantalon et son plaid à carreaux blancs et verts ; c'était son justaucorps blanc, et sa toque élé-

gante, et sa bourse garnie de cygne, et son épée brillante comme le soleil! Franck se repentit d'avoir douté un instant, et voyant sur l'épaule du lutin une arbalète, il eut peur, et se dit : « Je suis perdu! »

L'étranger le tira légèrement par son plaid.

— « Qu'avez-vous donc, mon camarade? Vous voilà pâle comme un homme qui voit son propre fantôme..... Que vous est-il donc arrivé? »

Le pauvre Francis, tout tremblant, montra Petit-Plaid-Vert qui jouait avec First.

— « Ah! ah! c'est l'esprit..., et vous en avez peur? Il est vraiment gentil..... Eh bien! votre chien le connaît donc? »

— « Ce n'est pas mon chien, dit Francis avec un effroi mal déguisé : c'est un chien de la meute royale, c'est la bête favorite

du jeune prince... ou plutôt c'est quelque lutin encore. »

Petit-Plaid-Vert se leva. Une oie sauvage passait au-dessus de sa tête; il tendit son arbalète et allait tirer... quand ses yeux rencontrèrent ceux des jeunes gens.

— « Par mon saint patron d'Écosse, s'écria Francis, c'est le prince dont le maudit lutin aura pris les traits! Je ne m'étonne plus si First lui fait si grande fête, le pauvre animal! »

— « Par les os de mon frère mort aux barricades, dit l'étranger d'un air sombre, en saisissant le bras de Francis, c'est Henri, c'est le duc de Bordeaux! »

— « Croyez-vous? dit Franck en retombant dans ses doutes. »

Petit-Plaid-Vert n'eut pas plutôt aperçu le soldat écossais, qu'il vint à lui. En deux bonds il fut à ses côtés. L'étranger recula

de quelques pas, et, les bras croisés, se mit à considérer attentivement l'enfant que son éducation politique lui commandait de haïr.

— « Bonjour, Franck ; comment te portes-tu ? dit le jeune prince avec cette candeur qui lui faisait des amis de tous ceux qui le voyaient. »

— « Comment! mon prince... c'est vous ! vous..... vrai ? Vous n'êtes pas un esprit ? »

— « Un esprit! dit Henri en riant aux éclats ; qui t'a fait un conte pareil ? Veux-tu me donner une poignée de main ; tu verras si je suis un esprit. »

Franck, moitié peur, moitié respect, n'osait pas ; Henri lui prit la main vivement, et la serra de toutes ses forces.

— « Eh bien! dit-il, suis-je un homme, poltron ? Voyons, donne-moi des nouvel-

les de Mac-Grégor, de la bonne grand'-mère, de tout le monde. »

— « Tout le monde se porte bien, mon prince; tout le monde vous bénit, vous appelle son ange : et c'est bien vrai que vous êtes un ange! »

Des larmes roulaient dans les yeux du bon Franck. Petit-Plaid-Vert, en rougissant, lui dit : « Franck, il ne faut pas parler ainsi; ce que j'ai fait, tu l'aurais fait à ma place ; qu'il n'en soit plus question... Écoute, le temps est superbe; viens faire une partie de chasse avec moi : on déjeûne à midi au château, et il n'est que neuf heures. »

— « Neuf heures! s'écria le soldat; il faut que je retourne à mon poste. »

— « Bah ! je te donne congé pour ce matin, moi. »

— « Merci, mon colonel. Si c'est ainsi, me voilà prêt. »

— « Quelqu'un était avec toi tout à l'heure, remarqua le prince en cherchant du regard et désignant l'étranger ; c'est monsieur, n'est-ce pas ? »

— « Oui, mon prince ; c'est un Français qui vient voir le château. »

— « Un Français ! ! »

A ce mot, Henri se découvrit noblement, et fixa ses deux grands yeux pleins de charme sur l'étranger. Le rouge monta au visage de celui-ci ; il ôta son chapeau en s'inclinant.

— « Vous êtes Français, monsieur ! Ah ! soyez le bien-venu, vous dont le cœur a trouvé un souvenir pour les exilés d'Holy-Rood ! Soyez mille fois le bien-venu, et que Dieu vous rende le bonheur que vous

me faites éprouver ! Un Français ! Quelle bonne nouvelle à porter à ma mère ! comme elle sera contente ! »

— « Peut-être !... répondit sourdement le jeune homme, dont l'esprit flottait entre le désir de ne voir dans le fils de la duchesse que le plus aimable des enfans, et la haine des rois que lui imposaient ses idées républicaines. »

— « Oh ! n'en doutez pas. Sa joie égalera la mienne. Voulez-vous que je vous présente tout de suite à maman ? »

— « Non... non... pas à présent. Plus tard... plus tard... »

— « Plus tard ! dit l'enfant avec regret... Au moins, je lui annoncerai votre visite. Dites-moi votre nom ? »

— « Mon nom ? dit l'étranger avec amertume ; à quoi servirait que je vous dise mon nom ? Vous l'oublieriez. Un nom obs-

cur ! un nom qui n'est pas noble !.... »

— « Et vous croyez que ce soit une raison pour que je l'oublie? dit le prince. La noblesse est-elle donc toute dans le nom? Ce n'est point ce que l'on m'a appris, monsieur. On m'a dit qu'un homme peut faire du plus obscur des noms le nom le plus noble, si son âme est généreuse, si ses actions sont grandes; et qu'un roturier honnête homme vaut cent fois mieux qu'un noble déshonoré. Ce que l'on m'a dit, je le crois. A présent, vous pouvez me cacher votre nom; mais ne craignez plus que je l'oublie, si vous me le dites. »

Ces paroles si raisonnables, si au-dessus de l'âge de celui qui les prononçait, frappèrent l'étranger ; il sentit diminuer sa fâcheuse prévention, et ce fut avec un sourire qu'il dit au prince : « Je m'appelle Guimard. »

—« Ah ! monsieur Guimard, continua le jeune Henri, je vois avec douleur que vous aussi vous avez mal jugé le pauvre enfant d'Holy-Rood ; vous avez cru ce que l'on fait dire en France, que mon éducation est une éducation d'insolence et de mépris, que l'on m'apprend à compter les rois pour tout et les peuples pour rien, que je suis élevé pour la vengeance par des hommes qui détestent les Français, et ne regrettent de leur patrie que les honneurs et la fortune qu'ils y ont laissés. C'est ainsi que l'on cherche à me rendre odieux : c'est en me peignant comme un apprenti despote, comme un tyran en herbe, que l'on réussit à détourner de moi le peu d'intérêt que mon âge et mon malheur inspirent. C'est bien mal, n'est-ce pas, monsieur ? Car enfin, moi, je ne leur ai rien fait pour qu'ils me haïssent ! »

Il y avait une si profonde douleur, une énergie si vraie dans ce langage, que monsieur Guimard en fut ému. Il prit la main de Henri, et s'écria :

— « Aimable enfant! si vos parens vous ressemblaient! »

— « Vous viendrez au château, monsieur, dit le prince avec empressement; vous la verrez cette famille que l'on fait si méchante, et vous jugerez s'il n'y a pas plus de calomnies que de vérités dans ce que l'on répand sur son compte. Vous viendrez, n'est-ce pas?

— « Pourquoi? Que verrai-je? De la grandeur déchue, de la majesté pénitente. Ce que j'entendrai empêchera-t-il ce qui est? rachètera-t-il le sang qui a été versé? Car vous méritez, vous chez qui la raison a si fort devancé l'âge, vous méritez que je vous dise des vérités ignorées, sans

doute, au château d'Holy-Rood. Quoi que ceux qui règnent aujourd'hui là-bas puissent faire pour en éteindre le souvenir, les journées de juillet sont restées chaudes et sanglantes dans le cœur des Français; le deuil des veuves et des orphelins finit à peine au moment où je vous parle, et les boulets de la garde de votre aïeul ont fait aux murs de nos maisons des trous que le temps agrandit au lieu de les diminuer. Moi, Guimard, qui n'aime ni ne hais personne sans motif, je n'ai point pardonné à celui qui signa les ordonnances du 25 juillet, la mort de mon pauvre frère que j'ai vu tomber à côté de moi sous la balle d'un de vos *rouges*. Ce sentiment personnel est fortifié par la vieille honte que m'a toujours inspirée le gouvernement d'une famille venue chez nous avec les hordes étrangères. Eh bien!

nous sommes, en France, une multitude de jeunes gens qui pensons de même, et votre aïeul aurait à passer sur nos cadavres pour aller retrouver aux Tuileries la place qu'un autre occupe en ce moment. Vous n'êtes pour rien dans toutes ces haines, vous qui n'étiez point né en 1814, vous, innocent et pur comme je n'espérais pas vous trouver;..... mais on vous a appris l'Évangile, pauvre enfant, et vous y avez vu que *les enfans porteront la peine des fautes de leurs pères.* »

— « Je l'ai vu... mais je n'ai pas trouvé que cela fût juste. »

— « Juste ou non, cela est. C'est un malheur. Si dans certains jours les choses se fussent passées comme elles le devaient; si l'on n'eût pas mis à faire un roi nouveau la précipitation que l'on avait mise à détrôner l'ancien ; si le pays eût été autre-

ment consulté, vous aviez autant de chances que personne; le nom de Henri V ou de Henri Ier aurait pu être proclamé par le vœu national, tout aussi bien que celui de Louis-Philippe Ier l'a été par les chambres. Mais l'événement est consommé. On a changé de dynastie... On ne reviendra pas là-dessus. »

— « Est-on heureux enfin? »

— « Non. »

— « Ceux qui ont fait cette révolution se plaignent, m'a-t-on dit. »

— « Oui, ceux-là se plaignent, et comment ne se plaindraient-ils pas? Savez-vous que j'en connais qui sont mendians? Mais c'est assez parler de choses qui font mal à celui qui les dit comme à celui qui les entend. Ne pourrais-je à mon tour savoir comment vous vivez ici, et si vous êtes heureux? »

— « Si ce beau pays était la France, je n'aurais rien à demander à Dieu dans mes prières, répondit Henri, la voix tremblante d'émotion ; car je suis aimé dans les montagnes, n'est-ce pas, Franck ? »

— « Oh ! dit le montagnard avec enthousiasme, oui, vous êtes aimé ! »

— « Ces hommes sont si bons, si pleins de naïveté ! continua le prince ; il faut vivre avec eux pour les connaître ; et quand on les connaît, on les aime. On dit que les Écossais des villes ne ressemblent pas à ceux des montagnes. Que m'importe ? Je vis avec ceux-ci, et je ne cherche point à savoir comment sont les autres.

» Ma vie se partage entre l'étude et la promenade. On s'occupe beaucoup de moi au château, beaucoup trop peut-être, et les peines que l'on se donne pour m'apprendre à gouverner me contra-

rient quelquefois. Enfin, il faut bien faire ce qu'ils désirent; ils sont si malheureux! Ce matin encore, tenez, j'ai vu pleurer ma mère, pleurer à chaudes larmes, en lisant un journal de notre pays. En vérité, je voudrais qu'il ne vînt plus de journaux; car il est bien rare qu'une lecture s'achève sans qu'il y ait des larmes versées. Le Roi est malade de chagrin; mon oncle et ma tante le seront bientôt. Ah ! notre demeure est bien triste, monsieur; et si les Français savaient comme nous sommes, je suis sûr qu'ils nous plaindraient; car ils sont bons, je le sais; maman me le dit tous les jours : ils sont vifs, emportés, mais ils ont le cœur excellent; quoi que vous en disiez, je suis sûr qu'ils savent pardonner à qui se repent....., et vous verrez si mes parens ont le repentir sincère!... Oh ! je vous en prie, mon-

sieur Guimard, plaignez-les, ne les haïssez plus ! »

Le pauvre enfant se mit à pleurer.

Monsieur Guimard, attendri jusqu'aux larmes, car lui aussi avait le cœur excellent, fit tout ce qu'il put afin de consoler le jeune prince, et se reprocha d'avoir mis tant de tristesse dans cette âme innocente et candide. Voulant le distraire de pensées aussi pénibles, il changea de conversation, et lui demanda quelles étaient ses lectures favorites.

— « Il est un livre que je préfère à tous les autres, répondit vivement Henri : c'est celui des *Victoires et Conquêtes*. Je le saurai bientôt par cœur. »

— « Vraiment ! Cependant vous ne devez pas aimer Napoléon ? »

— « Napoléon ! C'est le plus grand homme des temps modernes. »

En ce moment, Francis s'écria : — « Tenez, mon colonel, vous qui êtes bien le plus adroit tireur que j'aie jamais vu, voilà une occasion de retrouver le coup que nous vous avons fait perdre tout à l'heure ! »

— « Vraiment, dit le prince ; où donc ? »

— « Vous voyez là-haut ? c'est un aigle... Vite ! vite ! Votre arbalète n'ira pas... prenez mon fusil... Imbécille, qu'est-ce que je dis.... mon fusil est trop lourd. Je vais essayer, moi. »

— « N'en fais rien, Franck ; si tu as de l'amitié pour moi, n'en fais rien ! s'écria le prince avec une vivacité extraordinaire ; et il arrêta le bras de Francis qui allait lâcher la détente. »

— « Pourquoi donc ça, mon colonel ? dit le soldat tout étonné. »

— « C'est un aigle, dis-tu ! Je veux qu'on

les respecte, les aigles ! Je les aime ! Ne sais-tu pas que c'est un aigle qui a présidé aux plus glorieuses destinées de la France? »

Monsieur Guimard ne pouvait en croire ses yeux. Tant de précocité, de grandeur, de noblesse, dans cet enfant qu'on lui avait fait si ordinaire, si inférieur même ! Il tomba dans une préoccupation profonde, dont il fut bientôt tiré par l'arrivée d'un nouveau personnage.

C'était un homme d'un âge mûr. Il portait l'uniforme d'officier de la garde royale. A son aspect, monsieur Guimard tressaillit; ses sourcils se froncèrent : il frémit et détourna les regards. La vue de cet uniforme lui faisait mal.

— « Ah! dit Henri, voilà monsieur de La Villatte qui va bien me gronder. Il m'aura cru perdu, ce pauvre ami ! j'en suis sûr. »

— « Je vous retrouve enfin, monseigneur ! dit monsieur de La Villatte, en ne dissimulant point son mécontentement ; est-il bien à vous de donner tant d'inquiétude à ceux qui vous aiment ? »

— « C'est vrai, mon bon ami, j'ai eu tort... je vous demande pardon... Je sais que s'il m'arrivait quelque chose... »

— « J'en mourrais, monseigneur ! Tout le monde sait que j'en mourrais.... Vous allez rentrer au palais, n'est-ce pas ? Le Roi vous a demandé plusieurs fois ce matin. »

— « Je vous suis... Mais ne soyez donc pas ému comme cela ! Est-ce qu'un brave comme vous doit savoir pleurer ? »

— « Ah ! c'est que jamais père n'aima son enfant comme je vous aime, voyez-vous ! »

En parlant ainsi, le vieux guerrier rou-

gissait et s'essuyait les yeux avec le revers de l amain. Les dernières paroles de Henri l'avaient rendu honteux, le digne homme! Il avait de l'humeur, et cherchait à s'en défaire aux dépens de quelqu'un..... il avisa Franck qui regardait en l'air...

— « Qu'est-ce que vous faites là, paresseux? s'écria-t-il; pourquoi n'êtes-vous pas à votre poste? »

Le soldat, tout interdit, balbutiait. Henri le prit par la main, et s'adressant à l'officier :

— « Je lui avais donné congé pour ce matin, capitaine, dit-il avec dignité; vous n'avez à gronder que moi. »

Le capitaine ne trouva plus un mot à dire.

Henri se mit en devoir de regagner Holy-Rood. Il chargea Francis d'aller à la Canongate lui acheter des flèches pour la

chasse au daim, et, tendant la main à monsieur Guimard qui se tenait à quelques pas, il l'invita de nouveau à l'accompagner.

— « C'est un ennemi, dit-il en riant à monsieur de La Villatte, un ennemi bien aimable que je tâche de convertir. »

Monsieur de La Villatte et l'étranger firent alors un échange de saluts fort polis, mais glacials, et qui semblaient se repousser mutuellement. C'était l'effet d'une première impression qui fut bientôt dissipée.

Henri, soupçonnant la cause de cette froideur réciproque, profita du peu de chemin qui restait à faire jusqu'au château pour provoquer une franche explication. » Il aurait tant de peine, disait-il, de voir deux Français rester ennemis! »

Ce touchant appel à leur bonne foi remua le cœur des deux hommes; il les

fit s'interroger et se répondre avec confiance.

Au bout de dix minutes de conversation, ils s'entendaient déjà ; ils se tenaient déjà les mains, surpris, confondus de trouver tant de ressemblance entre deux opinions qu'ils avaient toujours jugées incompatibles. C'est que, divisées par la forme, leurs opinions s'accordaient par le fond, et puis surtout, c'est qu'ils avaient le cœur honnête, les vues désintéressées ; c'est que le bonheur de la France faisait leur unique ambition. Tôt ou tard ils devaient s'entendre.

Henri s'applaudissait de son ouvrage, quand une porte secrète du palais se referma sur lui et ses deux compagnons.

CHAPITRE VI.

Holy-Rood.

—

L'HEURE du déjeûner approchait. Tout était en mouvement dans la demeure des exilés. Les domestiques allaient et venaient en témoignant un empressement inusité. On se parlait en courant; on se prenait les

mains, on se faisait des signes. La joie brillait dans quelques figures, tandis que d'autres laissaient voir plus de crainte que d'espérance. Il y avait des voix tremblantes de bonheur, et des voix étouffées par la défiance de l'avenir. Les mots *France*, *Vendée*, *Paris*, couraient de bouche en bouche, prononcés par les uns avec enthousiasme, par les autres avec effroi. Il était évident qu'une grande nouvelle venait d'arriver, et qu'elle avait été diversement accueillie au vieux manoir d'Holy-Rood.

Dans la galerie longue, étroite et basse, connue sous le nom de *Galerie des portraits*, aux murs de laquelle se voyaient encore un assez grand nombre de tableaux représentant les anciens rois d'Écosse, ou plutôt les ayant représentés, car le temps avait singulièrement détérioré ces anti-

ques et naïves peintures, deux hommes se promenaient en causant à demi-voix.

L'un d'eux était le Vendéen arrivé le matin ; l'autre était celui des valets de chambre du vieux Roi, avec lequel nous avons déjà fait connaissance. Ils ne se rencontraient pas là pour la première fois : la familiarité de leur conversation annonçait au contraire une ancienne et intime liaison.

Jacques Bonval et Pierre Mérinville avaient, à quelques mois près, le même âge. Nés à Beaupréau tous deux, ils avaient quitté leur famille à vingt ans : Bonval, pour se faire soldat dans l'armée royale, et Mérinville, pour entrer au service de monseigneur le comte d'Artois. Lorsque, par l'avènement de Napoléon à l'empire, l'espoir de rendre le trône de France à ses légitimes possesseurs eut été détruit,

Jacques Bonval émigra. Mérinville et lui ne se quittèrent plus alors qu'en 1814, époque à laquelle le fidèle Vendéen revint en France pour travailler au grand œuvre de la Restauration.

Lorsque, l'année suivante, Louis XVIII put enfin donner la paix à la France et à l'Europe, depuis si long-temps fatiguées, Jacques Bonval, couvert de blessures, mais heureux, revint à Beaupréau, où deux personnes bien aimées, sa femme et son fils, pleuraient sa mort qu'un messager mal instruit leur avait annoncée.

La tâche du Vendéen était accomplie. Il ne voulut rien pour l'avoir faite. Ce fut en vain que Mérinville les pressa d'écrire, ou de venir à Paris réclamer le prix de leurs services; Jacques Bonval et Denis Constant, son brave camarade, refusèrent tout. Ces dignes hommes auraient cru com-

mettre un outrage envers leur cause en se faisant payer pour l'avoir défendue. Ils aimèrent mieux rentrer dans leur noble obscurité. Bonval se fit tisserand, et Constant laboureur.

Mais quand, par la plus absurde des révolutions, le trône des Bourbons fut encore une fois renversé, les deux amis ressaisirent leurs vieilles armes, et firent à leurs compatriotes l'appel de l'honneur et de la fidélité. Cet appel ne fut pas entendu bien loin ; mais ceux qui l'entendirent se levèrent.

Et maintenant Bonval venait en Ecosse apporter à Charles X les propositions des Vendéens. Ce n'était pas lui qui devait venir, c'était Denis Constant ; mais les gendarmes de Chollet..... Pauvre Constant !

Pierre Mérinville et Jacques Bonval s'étant ainsi rappelé leurs mutuels souvenirs,

celui-ci ne crut point devoir cacher à son vieux camarade ce qu'il savait de la nature des dépêches qui étaient en ce moment sous les yeux du Roi. Chargé en outre d'instructions verbales, il avait besoin que quelqu'un le servît à cet égard, et lui donnât des indications propres à l'empêcher de se fourvoyer dans les démarches qu'il ferait, quoique, disait-il, au château d'Holy-Rood il n'y eût pas besoin, comme aux Tuileries, d'étudier les figures avant d'ouvrir la bouche. Mérinville l'eut bientôt détrompé, à son grand étonnement.

— « Je te le répète, Bonval, et tu peux me croire, tu ne trouveras ici ni homogénéité d'opinions, ni concert de désirs. Il y a ce que j'oserai appeler de la division. Deux heures d'entretien avec le Roi ne te l'apprendraient pas... Le déjeûner auquel tu es invité te l'apprendra..... ; car tu

verras à table tous les partis en présence. »

— « Est-il possible, dit le Vendéen, que même à Holy-Rood, au sein de la famille royale, les vœux ne soient point unanimes ? »

— « C'est comme cela, mon ami. Et c'était bien pis il y a deux mois. Aujourd'hui, on est à peu près d'accord sur ce point que Sa Majesté Charles X ne doit jamais prétendre à remettre le pied sur le sol de la France. Ce que je te dis là, Bonval, il ne faudrait pas que d'autres oreilles que les tiennes l'entendissent. Toutes les espérances raisonnables reposent maintenant sur le duc de Bordeaux... C'est lui qui sera roi ; mais quand et comment? Là-dessus tous les jours on élève d'interminables discussions ; chaque matin, dix projets sont mis sur le tapis, et le soir arrive rarement

sans que tous les dix aient été jugés impraticables. »

— « Ce que tu me dis là me confond, interrompit le Vendéen. »

— « Tu serais moins surpris, continua Mérinville, si tu avais vu comment les esprits étaient disposés dans le principe. La révolution de juillet avait frappé un coup si peu prévu et si rude en même temps, qu'aux yeux de mes nobles maîtres, c'était la France tout entière qui leur avait dit : Allez-vous-en ! Cette idée d'une opposition unanime, d'une sorte de réprobation nationale, les a poursuivis long-temps. Alors, comme tu penses bien, personne ne songeait au retour, car le retour paraissait impossible à tout le monde. »

— « Même avec les étrangers? »

— « Qui songeait aux étrangers? Deux ou trois têtes folles, gens de malheur et

de mauvais conseil... Dieu nous garde de les écouter, Bonval! Une restauration armée! encore! Les Bourbons n'en veulent plus. »

— « Ah! tant mieux! s'écria le Vendéen, Dieu soit loué! »

— « Après quelques mois écoulés, poursuivit Mérinville, les choses commencèrent à changer de face, et les idées se modifièrent à l'avenant. Des symptômes de malaise et de mécontentement éclatèrent par toute la France. Il y eut du désenchantement et des regrets. Des comparaisons fâcheuses pour le gouvernement furent établies. On fit des démarches auprès des exilés. Ces démarches, d'abord repoussées, revinrent bientôt plus nombreuses et plus fortes; on les accueillit. Et ce fut alors que commença une lutte intérieure, de l'existence de laquelle j'ai

dû t'avertir, sans entrer dans des détails qui me sont interdits.

» Mais, remarqua le valet de chambre, en regardant sa montre, il faut que je te laisse : mon devoir m'appelle. Adieu. Observe, écoute, et parle peu. Il y a une cour ici comme là-bas, et plus d'ambitieux que d'amis. Je te retrouverai dans la salle à manger. »

Mérinville s'esquiva sans bruit, laissant Bonval plongé dans ses réflexions, et péniblement affecté de ce que venait de lui dire son ancien camarade.

Car ce n'était pas une atmosphère de division et d'intrigues que le vieux soldat de l'armée royale était venu chercher, quand il fit, palpitant d'enthousiasme et de bonnes nouvelles, le voyage de Beaupréau à Holy-Rood. Son âme franche et pure croyait ne trouver dans le palais des

anciens Stuarts que résignation, abnégation et dévouement sans bornes à ses illustres hôtes. Il jugeait d'après lui, le brave homme, et se serait voulu mal de mort, si le moindre doute sur la loyauté ou le désintéressement des personnes qui entouraient la famille royale, se fût jamais offert à son imagination. Il ne savait pas qu'il est au monde une espèce d'hommes ayant pour destinée de naître au pied des trônes, et de s'y cramponner en grandissant, comme les mauvaises herbes grimpantes aux nobles chênes de la forêt ; et quand il l'aurait su, n'eût-il pas fallu lui apprendre que cette misérable espèce avait suivi le roi de France dans son exil par l'honorable raison qu'elle ne pouvait pas vivre tout entière aux dépens du roi des Français? Honnête et simple, religieux et brave, aimant les Bourbons par convic-

tion, et parce que son sang avait coulé pour eux, Bonval eût donné le reste de ce sang pour ne voir autour du Roi et de sa famille que des hommes de sa trempe, simples et braves comme lui... Ainsi les avertissemens de Mérinville avaient bouleversé toutes ses idées; et le pauvre Vendéen, pleurant sur ses illusions détruites, fut un moment tenté de s'en retourner comme il était venu.

Il reprit courage cependant: car sa mission était grande et haute, car jamais messager si humble n'avait eu si important message.... Il se dit: — « J'ai promis une réponse, et je ne retournerai qu'avec elle; mais je me conformerai scrupuleusement aux avis de Pierre, et j'aurai soin de ne placer mes paroles qu'en lieu sûr. Dieu m'aidera! »

Alors il releva sa noble tête, et quitta

d'un pas ferme la galerie des portraits, pour entrer dans une antichambre pleine de domestiques, où deux personnes attendaient déjà. Quand il se présenta revêtu du costume historique des Vendéens, tous les yeux se portèrent sur sa personne avec une curiosité admirative; on s'empressa autour de lui, on l'accabla de questions; il ne savait bientôt plus à qui répondre, lorsque le lourd battant de l'horloge du palais sonna douze coups. A ce signal, chacun se tut; le maître de l'hôtel agita sa sonnette, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et livra passage aux personnes invitées, qui étaient Jacques Bonval, monsieur Guimard et un officier général envoyé d'une cour du Nord.

Le déjeûner du roi était servi dans cette pièce, où jadis le chevalier de Saint-Georges avait reçu les sermens de la noblesse

écossaise. Plusieurs commensaux du palais étaient debout auprès d'une vaste cheminée : la famille royale n'avait point encore paru. Mérinville vint au devant de son ami, et l'ayant pris à part, il lui nomma toutes ces personnes, en faisant sur chacune d'elles les observations qu'il croyait nécessaires à l'éducation diplomatique du Vendéen. Grâce à lui, Bonval sut bientôt comment se diriger à travers cette petite cour, divisée dans le malheur comme dans la prospérité.

Il y avait là huit des Français qui accompagnèrent Charles X dans son exil. C'étaient messieurs de Damas, de Latil, de Polignac, de Bouillé, Capelle, de Barande, de La Villatte et d'Hardivilliers. Les trois derniers, sincèrement attachés au jeune prince et à sa mère, partageaient les idées monarchiques constitutionnelles dont l'a-

doption eût certainement sauvé le trône en 1830. Les cinq autres n'avaient rien perdu de leur raideur et de leur obstination ; le droit divin était toujours à leurs yeux le seul principe qu'il fût permis d'invoquer, et les ordonnances fatales du 25 juillet 1830 passaient encore dans leur esprit pour des chefs-d'œuvre de politique. A les entendre, il ne fallait attribuer les désastres de cette époque ni au ministère, ni à la royauté, mais bien à un vertige inexplicable qui avait saisi les esprits au premier bruit de l'insurrection populaire ; de telle façon, que la partie étant jugée perdue tout d'abord, on n'avait rien fait pour la défendre, tandis qu'il était évident qu'avec un peu de sang froid et de persistance, on eût tout sauvé sans la moindre concession.

Ce langage qui revenait tous les jours

dans la conversation la plus simple, comme dans les plus hautes discussions, commençait à ne plus être du goût de personne. Le vieux Roi lui-même avait plus d'une fois imposé silence à ces hommes aveugles et entêtés, pour applaudir aux raisonnemens de monsieur de Barande et de ses collègues. Peu à peu les idées nouvelles avaient détrôné les anciennes, et, sans égard au nombre de ses adversaires, la petite opposition d'Holy-Rood, d'accord avec la duchesse et son fils, régnait presque seule dans le conseil.

Maintenant monsieur le duc de Damas se voyait réduit à déplorer l'inutilité des leçons de royauté despotique qu'il donnait jadis à son élève. Ses conseils étaient écoutés avec froideur, ses objections repoussées avec vivacité par monsieur de Barande, dont les soins avaient réussi à

détruire dans le cœur de Henri les germes funestes que les enseignemens dangereux de monsieur de Damas y répandaient autrefois. C'était entre l'ancien et le nouveau gouverneur une guerre d'opinions qui profitait à l'élève beaucoup plus que monsieur de Damas n'aurait voulu. Quant aux sentimens du jeune prince à l'égard des deux opposans, c'était l'attachement le plus sincère, le respect le plus profond pour monsieur de Barande, et l'éloignement le plus invincible pour monsieur de Damas. Avec monsieur de Barande, Henri se montrait ouvert, joyeux, babillard même quelquefois ; le duc paraissait-il, l'enfant devenait taciturne, rêveur, et semblait ne pas entendre les questions qu'on lui faisait.

Le cardinal de Latil, confesseur du Roi, jouait à Holy-Rood un rôle à peu

près pareil à celui de monsieur le duc de Damas. Seulement, comme son ascendant sur l'esprit de son royal pénitent n'avait presque point perdu de sa force, les mesures proposées par la duchesse ou par ses conseillers couraient grand risque d'être rejetées par le Roi, si l'approbation de monsieur le cardinal ne leur servait point de passe-port. Aussi voyait-on toujours en monsieur de Latil le plus ardent provocateur des ordonnances de juillet, et n'avait-on pour lui que les égards rigoureusement dus à son caractère ecclésiastique. Entre lui et la duchesse, il n'existait aucune intimité, quoi que l'on ait pu dire; et plus d'une fois, dans ses momens de vivacité enfantine, le jeune duc fut surpris accusant monsieur de Latil d'avarice et de goût pour l'intrigue.

La position de monsieur le baron Ca-

pelle était plus fausse encore que celle des deux personnages que nous venons de citer. Ministre des travaux publics en 1830, signataire des ordonnances qui avaient été rédigées dans son salon, sur une grande table ronde que l'on fit long-temps voir aux curieux, monsieur Capelle ne pouvait inspirer aux malheureux exilés que des sentimens pénibles. On se trouvait involontairement porté à maudire la main qui avait, sans qu'elle y fût obligée, signé l'acte anti-constitutionnel que les événemens qui en naquirent métamorphosèrent si vite en un arrêt de bannissement et de mort pour ses auteurs. Cependant le malheur commun unissait le Roi et monsieur Capelle, et l'habileté de courtisan que montrait l'ex-ministre neutralisait de temps en temps le fâcheux effet des souvenirs.

Quant à messieurs de Polignac et de

Bouillé, on ne leur connaissait à l'hospitalité d'Holy-Rood d'autre titre que l'habitude anciennement prise de les voir à la cour de France; il fallait à ces deux messieurs la familiarité d'un monarque, quel qu'il fût et n'importe où. Il est vrai de dire que leurs opinions ne pesaient pas lourd dans la balance des délibérations : on demandait leur avis par politesse, et rarement il arrivait que cet avis dérangeât quelque chose, car en le demandant on avait eu l'intention de ne point le suivre.

Il n'en était pas de même pour messieurs de Barande, de La Villatte et d'Hardivilliers. Monsieur de Barande surtout s'était fait auprès de la duchesse une réputation méritée de sagesse et de bon conseil : la confiance qu'il inspirait n'avait point de bornes ; les plus secrètes pensées de son élève et de la mère de son élève

lui étaient connues, et à juste titre ; car c'était un ami sûr et fidèle que monsieur de Barande. Elevé dans les colléges de Paris, ainsi que monsieur le duc de Damas le lui avait cent fois reproché, compagnon de la plus belle jeunesse de France, entraîné par ses principes autant que par son éducation vers des idées largement populaires, monsieur de Barande voyait dans Henri, non pas un prince, mais un citoyen qui pouvait devenir roi ; et les études qu'il lui faisait faire étaient celles qu'il aurait faites lui-même s'il eût été appelé à gouverner son pays. C'était plaisir de voir comme Henri profitait de ces leçons données avec la franchise d'un père et l'abandon d'un camarade : aussi son âme grandissait plus vite que son corps. A douze ans, Henri, tout petit, tout enfant, était déjà un homme. La duchesse observait avec bon-

heur ces progrès si rapides, et sa reconnaissance pour monsieur de Barande ne pouvait s'exprimer.

Les goûts guerriers du jeune prince l'avaient intimement lié avec le capitaine de La Villatte, brave et digne homme, chargé de la partie physique de son éducation. Comme il le disait lui-même, jamais père n'aima son enfant plus que monsieur de La Villatte n'aimait Henri : il le suivait partout comme une ombre, et quand pour faire une de ces promenades qui lui avaient valu le nom et la réputation de lutin, Henri échappait à son guide, le pauvre homme se mettait à courir les montagnes avec désolation, regardant au fond de tous les précipices si le lutin n'y était point tombé.

La duchesse aimait beaucoup le capitaine : son langage brusque et franc lui

plaisait : elle souriait à le voir rougir et se confusionner quand elle le complimentait sur le bon résultat des exercices gymnastiques qu'il faisait faire à son fils.

Monsieur d'Hardivilliers, qui donnait au prince et à sa sœur des leçons de peinture, partageait avec ses deux collègues les bonnes grâces de la duchesse. Il avait de fréquentes disputes avec Henri, qui le traitait de mauvais Français, lorsque, dans son admiration d'artiste, monsieur d'Hardivilliers, amoureux des paysages d'Écosse, s'écriait : — « Trouvez-moi en France des sites comme ceux-là ! » C'était, au reste, un bon homme, plein de talent et de goût, et que chacun estimait.

Mérinville en était là de ses portraits, lorsque la porte des appartemens s'ouvrit, et le Roi parut, suivi de sa famille. Il s'appuyait sur l'épaule de Henri, qui avait

changé son costume de montagnard contre un habit élégant, fraîchement arrivé de Paris.

Le premier soin d'un courtisan est de composer son visage conformément à l'humeur du maître : joyeux, épanoui, quand le maître sourit; désespéré, terrifié, quand le maître est triste. Cette fois, monsieur de Polignac et ses amis avaient failli commettre la plus grave erreur. Croyant trouver chez la noble famille autant d'accablement et de chagrin qu'à l'ordinaire, ils s'étaient fait une mine bien sombre, bien mélancolique. Combien ils furent désappointés !

A travers les flétrissures de l'exil et les ravages de la maladie, on distinguait sur le front de Charles quelque chose de doux, comme un oubli du passé, comme une réconciliation avec le présent. La duchesse

d'Angoulême, toujours résignée, toujours calme, avait presque du bonheur dans la physionomie. Elle pressait doucement la main de sa sœur, qui regardait son fils avec l'espérance et la joie dans tous les traits.

Les courtisans changèrent bien vite de figure, ne sachant comment s'expliquer ce qu'ils voyaient.

Monsieur Guimard fut présenté au Roi par le jeune prince en personne, le Vendéen par Mérinville, et l'officier-général par monsieur le duc de Damas. Après cette formalité indispenable, chacun prit place, et lé déjeûner commença.

CHAPITRE VII.

Le Déjeuner.

La conversation roula d'abord sur des sujets assez indifférens. Il fut question de chasse, de chiens, de chevaux ; l'histoire du château d'Holy-Rood vint ensuite : puis les affaires d'Angleterre, le bill de réforme,

les intrigues des tories et des whigs, l'alliance de lord Grey avec M. Casimir Périer se partagèrent l'attention des convives jusqu'au moment où la duchesse d'Angoulême adressant la parole au Vendéen :

— « Bonval, dit Son Altesse Royale, que pense-t-on chez vous des affaires? Le nouveau gouvernement a-t-il beaucoup de partisans? Ne parlez point en homme de parti. »

— « Ce que l'on pense, Madame, répondit hardiment le Vendéen, dans ma province, comme partout, c'est que les promesses d'un roi sont les plus sacrées de toutes, et que celui qui viole les siennes une fois détruit le fondement le plus solide de son trône. »

— « C'est vrai, murmurèrent plusieurs personnes. »

— « Le duc d'Orléans, continua Bonval,

avait pris, quand il fut proclamé lieutenant-général du royaume, des engagemens qu'il paraît avoir oubliés aujourd'hui. Cette conduite lui a fait un tort immense : ses plus chauds partisans d'alors sont bien froids maintenant. »

— « Un roi, dit péniblement Charles X, ne fait pas toujours ce qu'il veut. Il a des ministres qui le trompent, ou qui se trompent, et qui empêchent la vérité d'arriver à lui.... Il devient parjure sans mauvaise intention..... Sa position est toujours si fausse ! son entourage toujours si dangereux !... Mon pauvre Bonval, il est bien plus difficile d'être bon roi que d'être honnête homme. »

Pendant ces paroles de Charles, tous les yeux s'étaient portés sur monsieur Capelle et sur le cardinal qui n'avaient point baissé les leurs.

— « Peut-être, observa malignement monsieur de Barande, parodie-t-on, pour expliquer la conduite de Philippe, le mot et la pensée de Louis XII; de cette façon, on dégagerait le Roi des Français des promesses du duc d'Orléans. »

— « A mesure, dit le duc de Damas, que les esprits se détachent de la dynastie nouvelle, vers quel but les voit-on se porter? »

— « Vers plusieurs, répondit Bonval. Les uns, c'est le petit nombre, pensent que le gouvernement monarchique n'est plus compatible avec nos mœurs : ils demandent la république. Les autres, en plus petit nombre encore, voudraient que l'ancien état de choses fût rétabli : c'est le vœu d'une partie de la population vendéenne..... »

— « Est-ce là tout? demanda la duchesse d'Angoulême. »

— « Non, madame, dit avec un peu d'embarras le Vendéen ; il existe un troisième parti plus puissant que les deux autres.... »

— « Et celui-là ? »

— « Celui-là demande Henri V. »

— « Êtes-vous sûr, mon ami, dit avec hauteur le cardinal, que ce parti soit effectivement le plus puissant ? »

— « Oui, monseigneur, répondit Bonval ; ceux qui vous disent le contraire mentent. »

— « Tout cela est fort beau, reprit monsieur de Latil ; mais il s'agirait de savoir lequel de vos trois partis aurait la majorité. »

— « La majorité, dit vivement monsieur Guimard, appartient de droit, en France, comme dans tous les pays, au parti qui triomphe. »

Ici le républicain s'arrêta, confus d'avoir pris la parole sans être interrogé.

— « Dites toute votre pensée, monsieur, s'écria la duchesse de Berri ; nous sommes ici pour parler avec franchise, et la vérité nous est précieuse à savoir. »

— « Puisque j'y suis encouragé, reprit le jeune homme, j'émettrai librement mon opinion. Je répète que la majorité appartiendra toujours au parti vainqueur. Ceux qui composent cette majorité ont été républicains sous la république, impériaux sous l'empire, et royalistes sous la restauration. Ils sont Philippistes aujourd'hui, parce que celui qui règne s'appelle Philippe. Ils crieront *vive le Roi* jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de rois : alors ce sera *vive l'empereur* ou *vive la république*. Ils ne se permettent l'opposition qu'au moment où leurs intérêts matériels sont froissé. Ils

pardonnent jusqu'aux blessures faites à leur amour-propre : il n'est pas bien sûr même qu'ils aient de l'amour-propre. Ils demandent la paix, parce que la prospérité de leurs affaires et la solidité de leurs rentes y sont attachées ; ils demanderaient la guerre, s'ils pensaient qu'elle pût grossir leur capital ou leur revenu. »

— « N'est-ce pas là ce que vous appelez le *juste-milieu?* dit le jeune prince. »

— « Oui, répondit monsieur Guimard en souriant. A la tête de cette masse est un corps armé, formidable en dépit de tous les ridicules qu'on lui jette. La garde nationale est le défenseur né du trône, parce qu'à ses yeux le trône est la constitution personnifiée. Tant qu'un homme, en France, aura pour lui la garde nationale, il régnera fort et paisible : s'il la met contre lui, rien ne pourra le sauver. Ce n'est pas le

ministère de monsieur de Polignac qui a fait le désastre de juillet; c'est celui de monsieur de Villèle, car c'est monsieur de Villèle qui a licencié la garde nationale de Paris. »

— « Comment! s'écria monsieur de Damas, pensez-vous donc que si la garde nationale de Paris eût existé au mois de juillet, elle eût fait passer les ordonnances? »

— « Je le crois, dit monsieur Guimard. Je suis sûr, dans tous les cas, qu'elle aurait maintenu l'ordre et empêché le combat. Le retrait des ordonnances aurait été obtenu, et le roi Charles serait encore Roi, non pas à Holy-Rood, mais à Paris. Voilà mon opinion. »

— « Ah! monsieur de Latil, que m'avez-vous conseillé! dit douloureusement le banni. »

Cette exclamation qui n'échappait point

à Charles pour la première fois, laissa dans tous les esprits une impression profonde. Monsieur de Latil se leva et sortit. Messieurs Capelle, de Polignac et de Bouillé le suivirent, en jetant à monsieur Guimard un coup-d'œil de ressentiment.

Après le départ de ces messieurs, la duchesse d'Angoulême reprit la conversation avec le Vendéen.

— « Ce qui m'étonne, dit Son Altesse Royale, après ce que je vous ai entendu dire, c'est que le nombre des déserteurs de notre cause aille en grossissant. Dernièrement encore le baron de*** a passé à l'ennemi. »

— « Ne comptez point par barons, madame, dit le Vendéen, comptez par hommes, cela vaut mieux. Pour un baron qui s'en va, vous avez cent paysans qui viennent. »

—« Le baron de***! interrompit le Roi, celui-là fut long-temps un de mes serviteurs favoris. J'ai noblement récompensé l'attachement qu'il paraissait me porter; mais depuis j'ai dû l'éloigner de ma personne et de mes conseils. »

— « Que de faveurs cet homme n'a-t-il pas obtenues pour lui et pour les siens! dit en soupirant la duchesse de Berri. »

— « Oui, continua Charles, je me blessai un jour de ce qu'il me demandait sans cesse la censure et le rétablissement des cours prévôtales, et je ne voulus pas le revoir. Il parut désolé. Son zèle, me fit-il dire, l'avait seul desservi auprès de moi; mais il pensait qu'un véritable ami ne devait rien cacher de ses opinions....., et mille choses semblables. Je crus à ses protestations, et je lui continuai mes bienfaits. »

— « En revanche, il vous a trahi! dit Bonval. »

— « A peu près. Dans un repas que lui a donné la garde nationale dont il est capitaine, je crois, il a voulu faire parade d'une valeur chevaleresque, dont il est bien loin de nous avoir donné des preuves, et tirant son épée, il a juré de défendre jusqu'à la mort le drapeau tricolore arboré sur les tourelles de son château. »

— « Il est bon que les lâches se démasquent. Le baron de*** ressemble à beaucoup de seigneurs qui sont toujours pour celui qui paye. Je le connais, ce baron, et je sais comment il a tenu ce fameux serment. »

— « Comment donc? dirent à la fois les deux princesses. »

— « Le lendemain du banquet, poursuivit le Vendéen, le preux chevalier se

rendait à sa commune par le petit bois qui entoure son domaine, quand il fut rencontré par un de mes amis, un homme qui vous aime comme moi, un brave et fidèle qui déteste l'ingratitude, et qui pense qu'à défaut de dévouement, on doit au moins respect au malheur.

« Monsieur le baron, dit mon ami, je sais que vous avez fait un serment hier. C'est sans doute l'ivresse qui vous l'a inspiré ? »

— « Monsieur, ne m'insultez pas ! répondit le baron avec fierté, la main sur la garde de son épée. »

— « Je vous dis que vous étiez ivre quand vous avez juré. Je vous connais, moi ! vous le savez bien. »

— « Ivre ou non, j'ai juré.... et mon serment fut sincère, reprit un peu moins haut monsieur de***. »

— « Sincère comme ceux faits à Charles X. »

— « Comme tous les miens, monsieur. »

— « Ah bien! En ce cas il aura le même sort que les autres, vous le violerez. »

— « Jamais! »

— « Vous le violerez, vous dis-je ! »

— « Non. »

— « Demain à midi. Ou bien.... »

— « C'est impossible. Songez que c'est devant cent personnes que j'ai juré. »

— « N'aviez-vous pas juré devant la France entière d'être fidèle à Charles X?... Au surplus, je ne vous engage point à rétracter votre serment. Vous laisserez le drapeau tricolore sur vos tours, j'y consens. Mais faisons un arrangement. »

— « Lequel? »

— « Écoutez. Vous enleverez demain matin la bande rouge du drapeau. Prenez-

vous-y de bonne heure, pour qu'on ne vous voie pas. »

— « Et puis? »

— « Après-demain vous ferez de même pour la bande bleue. »

— « Et la blanche? »

— « Elle restera. Je ne vous en demande pas davantage. Adieu, monsieur le baron. Demain à midi je passerai devant votre château. »

— « Je ne sais, dit en finissant Bonval, si ce fut par remords ou par crainte, mais le lendemain la partie blanche du drapeau tricolore flottait seule sur les tourelles de monsieur le baron***. Il n'avait pas même usé de toute la latitude accordée. »

Après cette anecdote, qui fit rire tout le monde, la conversation prit un caractère plus général. N'étant plus gêné par la présence de monsieur de Latil, et voyant

monsieur de Damas absorbé par l'attention qu'il prêtait aux paroles de l'envoyé d'une cour du Nord, le jeune Henri se mit de la partie, et fit le plus grand honneur à son éducation.

Bonval et monsieur Guimard avaient répondu aux questions de la famille par la peinture désolante des malheurs de la France. Ils avaient montré l'anarchie installée partout : la dénonciation, la trahison, l'assassinat mis à l'ordre du jour; l'arbitraire substitué au droit, et le bon plaisir d'un sergent-de-ville érigé en loi, en loi armée, en loi qui juge, condamne et tue. Ils avaient dit la honte de cette France, jadis si haute et si fière, aujourd'hui soumise, obéissante, et la très-humble vassale de l'Europe, sacrifiant les Polonais à la Russie et les Italiens à l'Autriche; soutenant l'absolutisme de ses trésors

et de ses armes ; prêtant ses généraux au Pape ; faisant tout, en un mot, pour conserver une paix qui ne profitait ni à son commerce, ni à son industrie, ni à son agriculture.

Le Roi écoutait en frémissant.

Cet effrayant tableau fini, personne n'osait prendre la parole : chacun réfléchissait douloureusement.

— « C'était bien la peine de faire une révolution ! dit enfin le Roi. Encore si Philippe eût compris sa position ! Si, du fond de ce triste séjour, nous apprenions que le bonheur du peuple était dans notre fuite. »

— « Ah ! mon père, s'écria Henri, j'oublierais que je suis né l'héritier de la couronne, et je dirais : — « Philippe acquitte ma dette. »

— « Hélas ! il n'en est pas ainsi, mon

enfant, et plus que jamais je déplore le jour fatal... »

— « Aussi, interrompit le jeune prince, pourquoi ne m'avoir pas laissé faire avec maman ! Nous voulions aller à Paris. Je serais monté sur une de ces barricades qu'on nous disait si terribles..... J'aurais dit : — « Me voilà ! Si vous ne m'aimez plus, tuez-moi !... » Ils ne m'auraient peut-être pas tué, n'est-ce pas, monsieur Guimard? »

— « Non, sans doute... Tuer un enfant ! »

— « Quand même ! continua l'enfant avec impétuosité. Il valait mieux mourir que de venir ici. »

— « Taisez-vous, mon fils, dit la duchesse de Berri ; vous affligez le Roi. »

— « Pardon ! pardon !... ; mais c'est que l'idée d'être haï par les Français fait mon supplice. »

— « Calmez-vous, Henri ; les Fran-

çais ne connaissent pas la haine, dit la duchesse d'Angoulême. Ils oublient, ils pardonnent. Moi, qu'ils ont tant fait souffrir, je les ai suivis au milieu des tempêtes révolutionnaires, et je sais qu'ils ont lavé par d'abondantes larmes le sang qu'on leur a fait verser. »

— « Mais quel est donc ce gouvernement, dit le Roi, qu'ils ont voulu, qu'ils ont choisi, qu'ils ont fait eux-mêmes, et qui chaque jour les pousse davantage à la misère et à l'abaissement? Quand j'avais le bonheur d'être leur Roi, mon administration n'était pas exempte de fautes; je le sais... Mais enfin les grandes charges de l'État appartenaient aux plus habiles... ; la magistrature faisait de l'opposition sans contrainte... ; la presse était libre, le commerce florissant. Je n'ai jamais mendié la paix, moi! Mes ambassadeurs savaient faire

respecter les droits et l'honneur de la France. On se plaignait, mais que ces plaintes étaient loin des cris de désespoir que j'entends pousser ! Si je les eusse entendus alors, je serais mort de honte sur mon trône... »

— « Cependant, dit monsieur Guimard, les ordonnances du 25 juillet... »

— « Encore ce fatal souvenir ! s'écria Charles. Croyez-vous donc, monsieur, qu'un roi puisse tout voir et tout savoir ? J'ai été trompé par de faux rapports..., séduit par des discours mensongers... Si tu deviens roi un jour, Henri, prends garde à tes ministres...; car ils feront le mal, et c'est toi qui seras accusé. J'aime la France, monsieur; je l'ai toujours aimée... J'avais confiance en ces hommes; ils m'ont dit que les ordonnances étaient ce qu'il fallait pour sauver le pays... Je l'ai cru, et j'ai signé.

Après cela, j'ai été circonvenu..., éloigné... Je n'ai pas su le massacre..., croyez-le bien au moins! Ah! si je l'avais su!.... Mais on m'avait dit qu'il y aurait une résistance légère..., qu'un peu de force serait nécessaire... Et on l'a vu... : je n'avais ordonné que des précautions misérables, insuffisantes pour une révolution, suffisantes pour une émeute. Qui s'attendait à une révolution?... Après, monsieur, après... quand le sang français inondait les rues, j'ai demandé ce qui se passait; on ne me l'a pas dit... ; et l'on m'a laissé gagner l'épouvantable surnom de *roi mitrailleur!* Moi! grand Dieu! J'ai été faible, irrésolu...., confiant..., oui; mais sanguinaire! mais cruel! Ceux qui l'ont dit, le croyaient-ils vraiment? »

Ici la voix du banni devint sourde et mourante... ; il laissa tomber sa tête sur sa

poitrine, et des larmes se firent jour à travers ses doigts. Monsieur de Damas et l'étranger étaient sortis; monsieur Guimard se reprocha de ne pas les avoir suivis, et d'avoir provoqué chez le vieillard cette explosion terrible.

— « Que ne peuvent-ils vous voir ainsi! disait Henri avec douleur ; ils vous rappelleraient peut-être... »

— « Non, reprit Charles avec solennité ; non. Pour moi, tout est fini. Plus de couronne pour mes cheveux blancs. Charles X, le Dauphin et la Dauphine ne sont plus de ce temps... La vieille dynastie est morte, entendez-vous! Aucun de ses membres ne remettra le pied sur le sol français... Je n'ai pas attendu la loi du colonel Briqueville pour me bannir. Je dois mourir ici... Je m'y résigne... Je m'y condamne.... Mais du moins qu'ils soient heu-

reux ! Ils ont retrempé le trône de France, ils lui ont fait des bases nouvelles... Pourquoi donc si peu de gloire et de bonheur ? Pourquoi sans cesse des fautes plus graves que toutes les miennes ? Pourquoi des ministres si jeunes et si inexpérimentés, ou si vieux et si incapables ? Pourquoi ces prisons toujours pleines ? Pourquoi ces émeutes de tous les jours, ce commerce agonisant, cette peur, cette inquiétude générale, cette collision entre les citoyens, qui amènera des coups de fusil et de canon, vous le verrez ? Pourquoi tout cela ? Pourquoi les arts sont-ils sans encouragement, les malheureux sans secours, les lois sans vigueur, la nouvelle Charte sans corollaires ? Enfin, pourquoi la France est-elle honteusement traînée à la remorque des autres puissances ? »

Chacun se taisait.

— « C'est, continua le Roi, parce que les institutions sont trop faibles, et les hommes aussi ; parce qu'on ne gouverne pas avec franchise, mais avec crainte et arrière-pensée ; parce qu'on ne va pas droit au but. Au lieu d'attaquer les obstacles en face, avec éclat, on les tourne, on les mine, on tourmente tout ce qui les entoure... On gouverne..., mais on gouverne mal, et le pays souffre, et le pays s'irrite... il s'inquiète... il s'effraye...»

Charles n'eut pas la force d'aller plus loin.

Henri, profondément ému de tout ce qu'il venait d'entendre, avait pris un journal, qu'il parcourait machinalement. Bientôt les chiffres effrayans du choléra attirèrent son attention... Des noms chers à sa famille figuraient dans la liste des morts..... C'était donc un fléau de plus sur cette

malheureuse France ! Le cœur du prince était gros de larmes qu'il étouffait à peine. Sa mère, pendant ce temps, fixait avec monsieur Guimard et le Vendéen l'heure à laquelle aurait lieu l'entrevue politique, but de leur voyage à tous deux. Ils allaient prendre congé, lorsque Henri, jetant tout à coup le journal qu'il lisait, se mit à pleurer abondamment.

— « Qu'avez-vous, Henri, s'écria la duchesse alarmée ; qu'avez-vous à pleurer ainsi ? »

— « Ah ! ma mère, vous l'avez vu... dit le pauvre enfant, quelle honte ! ils vont rendre Alger ! »

— « Oui, dit monsieur Guimard, ils parlent d'abandonner cette conquête glorieuse, conquête qui jeta tant d'éclat sur le drapeau blanc... On dirait, à voir leur

indifférence, que ce n'est pas la France qui a pris Alger ! »

— « Oh ! que c'était bien la France ! reprit avec enthousiasme le fils de la duchesse ; là, comme à Austerlitz, comme à Marengo, comme aux Pyramides, comme partout. Mon Dieu ! que n'étais-je donc soldat au temps de ces victoires immortelles !... Quelle armée que la grande armée ! Quel homme que Napoléon ! »

— « Mon fils, dit Charles, le malheur et l'exil ont aussi leur gloire. »

— « Oui..., et ce fut la dernière du héros, dit l'enfant. Vous avez raison, mon père... A moi le malheur et l'exil ; toujours !... Plus de France... Plus de patrie... Prisonnier en Écosse, je ne dois songer qu'à devenir montagnard..., qu'à faire oublier qu'il existe un enfant qui fut jadis

l'espoir de sa famille..., un enfant qui n'a plus aujourd'hui le droit de pleurer sur le tombeau de son père..., un enfant qui est mort pour la France, et la France morte pour lui. Si l'on me demande mon nom et mon pays..., je me tairai..., car je n'ai plus de nom..., plus de pays... Oh! malheur à moi, ma mère; malheur à moi! et pourquoi suis-je né! »

Il y avait un profond désespoir dans ces paroles : elles retentirent douloureusement au cœur de la duchesse. Monsieur Guimard et Jacques Bonval, vivement émus, se regardèrent... Puis, s'approchant du prince, ils le firent asseoir entr'eux deux, et lui parlèrent... comme à un homme. Ils lui racontèrent leurs projets, leurs espérances, leurs craintes... Ils le ranimèrent au feu de leur patriotique enthousiasme...

Quel dommage de ne pouvoir point ici redire ces sublimes consolations !

Une heure après, le pauvre Henri courait dans le parc, habillé en montagnard. Il avait encore une fois perdu le capitaine de La Villatte.

CHAPITRE VIII.

Henri-Quatre et Florette.

—

Depuis l'apparition de Petit-Plaid-Vert, Ketty Mac-Grégor avait complétement oublié ses engagemens avec le cousin Francis. Il est vrai que la nature n'en était point telle qu'une rupture dût être consi-

dérée comme un crime de lèse-amour ou de lèse-fiançailles. Comme nous l'avons déjà dit, Ketty n'aimait Francis que d'une façon toute tranquille, comme un honnête garçon et bon parent qu'il était. Elle l'eût épousé sans peine, mais sans plaisir; par devoir autant que par curiosité; pour avoir un mari enfin, comme les autres. Mais de l'amour!... La pauvre enfant ne savait ce que c'était. Personne dans les montagnes ne lui en avait dit un mot, parce que tout le monde connaissait les intentions de sa famille, et que dans les mœurs naïves des montagnards, il est défendu d'aller sur les brisées de quelqu'un.

Ketty vivait calme et paisible donc avec ses joies et ses chagrins d'enfant; jamais encore les battemens de son cœur ne l'avaient effrayée; ses rêves ne lui parlaient que de fêtes et de robes neuves; elle était

heureuse de toute l'insouciance de son âge, quand la figure enchanteresse du lutin vint la séduire sur la montagne. De ce moment, la pauvre Ketty fut toute changée : son cœur battit à lui briser la poitrine ; ses rêves lui montrèrent incessamment Petit-Plaid-Vert à ses côtés, Petit-Plaid-Vert à ses genoux, Petit-Plaid-Vert lui disant des mots charmans, inconnus, qu'elle répétait avec lui. Elle s'aperçut bien qu'il y avait en elle quelque chose de plus qu'avant cette rencontre divine ; elle se rappela, inquiète et pensive, des paroles mystérieuses que sa mère et ses compagnes avaient dites à propos d'amour et de mariage : elle se mit à baiser la bague que le lutin lui avait donnée..., et puis, après l'avoir baisée mille fois, elle se dit : — « C'est cela ! Il m'aime et je l'aime ! »

Cette découverte fut-elle un bonheur

pour la jeune Écossaise? Oui. Car elle ne voulut point réfléchir; car elle eut peur de détruire le charme en l'expliquant.... Elle adora Petit-Plaid-Vert comme un dieu, sans penser que ce dieu pouvait n'être qu'un homme; elle l'aima comme un homme, sans penser que cet homme était peut-être un dieu... Elle n'osa confier son amour à personne, parce qu'on se serait moqué d'elle, et que sa mère l'aurait grondée. Elle garda tout en elle-même, comme font la plupart des jeunes filles.

Ce qui la tourmentait, c'était de savoir comment elle reverrait le lutin; car enfin, puisqu'il lui donnait une bague, c'est qu'il devait revenir.... Mais quand? Pendant deux jours la jeune fille courut la montagne; pendant deux nuits elle pria Dieu, sa patrone et tous les Saints, de lui montrer encore une fois l'ange, et de la prendre

ensuite... Elle pleurait, la pauvre enfant; elle devenait malade, et le lutin n'avait point de pitié...; il aimait mieux jouer et danser en l'air avec les sylphides que de revenir à la pauvre fille désolée, qui croyait aux sylphides comme aux lutins. Sa grand'-mère lui avait montré à lire dans les vieilles légendes du pays.

Le soir du troisième jour, comme elle retournait toute triste au logis, sans avoir trouvé le lutin, l'idée lui vint d'aller faire sa prière à l'endroit même où Petit-Plaid-Vert lui était apparu. — « Peut-être, se dit-elle, l'ange m'entendra-t-il mieux là. » Ce n'était pas loin; elle y fut bientôt, et, s'agenouillant tremblante d'espérance et de crainte, elle appela : — « Petit-Plaid-Vert, où es-tu? viens, que je te voie encore! »

A peine avait-elle fini cette évocation si tendre que le lutin se montra. Dirons-

nous combien d'émotions saisirent à la fois le cœur de la jeune fille? Elle eut peur..., elle cria..., elle voulut s'enfuir. L'ange la retint avec des paroles qui la rassurèrent.... Il la fit revenir à lui... auprès de lui, docile, confiante, écoutant et croyant tout ce qu'il lui disait. Il n'y eut qu'un point sur lequel il ne put la convaincre : Ketty voulait un lutin, il fallut que Petit-Plaid-Vert restât lutin malgré lui.

Le lutin donc s'informa de la famille de Ketty, et reçut en rougissant les témoignages naïfs de reconnaissance dont la jeune fille le combla pour elle et pour ses parens; elle lui dit que la grand'mère avait ajouté aux prières du soir une oraison en mémoire du bienfait inespéré dont il avait été le porteur. Henri exprima le désir que la prière ajoutée fût *pour les exilés d'Holy-Rood.* Ketty répondit que son

désir était un ordre; et le soir même, après qu'elle eut raconté à ses parens inquiets la nouvelle rencontre du lutin, ils prièrent tous avec ferveur *pour les exilés d'Holy-Rood.*

Ces amours enfantins duraient depuis un mois, au grand bonheur de Ketty, au grand désespoir de Francis, quand arrivèrent les incidens et les visites que nous venons de rapporter.

Après le déjeûner, sujet du précédent chapitre, le jeune prince, un peu tranquillisé par les révélations du Vendéen et de monsieur Guimard, alla demander à monsieur de Barande un congé qui lui fut accordé. Il reprit les habits de Petit-Plaid-Vert, et courut trouver Ketty au lieu ordinaire de leurs rendez-vous. Ce fut en vain que monsieur de La Villatte le chercha. Henri avait trop besoin de liberté ce jour-là

pour ne pas s'arranger de manière à ce que l'on perdît ses traces.

Car le pauvre Henri n'aimait pas le château; il y mourait de contrainte et d'ennui le plus souvent. Ce cardinal, ce duc lui déplaisaient au-delà de toute expression. Dans leurs conversations politiques, il les entendait discuter froidement des principes qui le faisaient frémir, calculer avec tranquillité ce que les souffrances du peuple français pouvaient rapporter par jour à la cause d'Holy-Rood, et bâtir l'édifice de leur fortune à renaître avec les orages qui s'amoncelaient sur leur malheureuse patrie.

Tout cela lui navrait le cœur. Il quittait ces hommes durs avec désespoir, pour aller pleurer et se plaindre dans le sein de sa mère; mais souvent encore il se reprochait d'ajouter ses douleurs à celles de

l'infortunée duchesse ; c'était alors qu'il lui fallait de l'air, de la course, de la fatigue, de la liberté, et surtout une âme naïve, pure, ignorante, comme celle de Ketty, pour fondre dans ses épanchemens candides le chagrin qui tourmentait la sienne.

Ce fut donc avec tristesse qu'il aborda la jeune Ecossaise. Elle venait joyeuse au-devant de lui et s'arrêta, frappée de la pâleur et des traces de larmes qui défiguraient le visage de son bien-aimé. Il comprit son émotion et jugea que le moment était venu de la désabuser, car elle persistait encore à voir en lui un être de nature toute céleste. Une occasion plus favorable ne pouvait se présenter.

— « Ah, mon Dieu ! s'écria-t-elle, il a pleuré ! Je ne savais pas que les anges pleuraient. »

— « Pauvre Ketty, les anges ne pleurent pas. Ils ne connaissent pas le chagrin, les anges ! C'est pour nous les larmes, pour nous le chagrin. Dieu l'a voulu ainsi. Encore une fois, Ketty, je ne suis qu'un enfant, un enfant comme toi ; je te le jure, ma bonne Ketty ; crois-moi, et ne garde plus une erreur qui me fait de la peine. »

— « Je vous crois, mon an...., mon bon ami ; mais, si vous êtes un enfant comme moi, vous avez un père ? »

— « J'en avais un... Il est mort ! »

— « Et votre mère ? »

— « Elle existe. »

— « Vous aime-t-elle bien ? »

— « Oh ! oui. »

— « Alors, quand vous lui demandez quelque chose, elle vous l'accorde ? »

— « Oui.... quand c'est quelque chose de raisonnable. »

— « Que je suis contente! nous pourrons nous marier ensemble. »

— « C'est impossible, Ketty. »

— « Impossible! dit la jeune fille avec étonnement. Pourquoi donc? ne m'avez-vous pas dit encore hier : Ketty, je t'aime de tout mon cœur... je suis heureux avec toi... je voudrais toujours te voir?... »

— « C'est vrai... Je t'aime beaucoup, et j'ai du bonheur à te voir...; mais... »

— « Quoi? »

— « Je ne peux pas me marier avec toi... »

— « Pourquoi donc? répéta Ketty impatientée. »

— « D'abord.... je suis trop jeune... Tu ne voudrais pas d'un mari qui n'a pas encore treize ans. »

— « Qu'est-ce que cela fait? j'attendrai bien que vous soyez plus grand, moi. »

— « Et puis, ma mère ne voudrait pas de toi pour ma femme... parce que, vois-tu, Ketty.... je n'épouserai jamais qu'une femme de mon pays. »

— Ah !... De quel pays êtes-vous donc? demanda l'Écossaise, les larmes aux yeux.»

— « Je suis Français... Ne pleure pas, Ketty... je suis déjà bien triste, vois-tu... il ne faut pas m'attrister davantage. Écoute, je te dirai tout. Ma mère et mes autres parens demeurent tout près d'ici, au château d'Holy-Rood, tu sais bien? On t'a parlé d'un vieux roi de France qui est là... celui que Francis, ton cousin, accompagnait quelquefois à la chasse l'an dernier? »

— « Oui... le roi Charles X, répondit Ketty. »

— « Eh bien! c'est mon grand-père. »

— « Voilà que vous vous moquez en-

core de moi, dit la pauvre fille en pleurant à chaudes larmes; ce n'est pas vrai cela! Si vous étiez le prince Henri, est-ce que vous perdriez votre temps à causer pendant des heures entières avec une petite fille des montagnes?... Il vaut bien mieux me dire que vous ne m'aimez plus et vous en aller, sans me faire un mensonge comme celui-là... Savez-vous que c'est bien mal de mentir? »

— « Je ne mens jamais, dit Henri avec vivacité. Tenez, mademoiselle Ketty, puisque vous ne me croyez pas... regardez. »

Le prince avait tiré de son sein une petite peinture, au bas de laquelle était écrit : *Henry, the duke of Bordeaux*. Il y était représenté en uniforme de colonel de cuirassiers.

Ketty regarda ce portrait dont la ressemblance était frappante. Son cœur se

serra... Elle promena quelque temps en silence ses regards désespérés de la peinture à l'original et de l'original à la peinture... Puis, tremblante et pâle, elle poussa un profond soupir, laissa tomber le portrait et s'évanouit, brisée d'amour et de douleur.

Le prince, effrayé de la voir ainsi, se jeta sur elle... appelant à voix basse : Ketty ! Ketty !... Il lui prenait les mains, il les baisait, il les frottait dans les siennes... La pauvre fille restait immobile, les joues décolorées, les yeux fermés, comme une morte. Henri eut peur de l'avoir tuée... Il se mit à crier... il se tordit les bras... Il parlait à Ketty tout haut, en lui demandant pardon, en s'accusant de sa mort... Ketty ne répondait pas; et ses mains étaient froides, en dépit des larmes brûlantes dont Henri les baignait. Désolé, hors de lui, le

jeune prince se précipite hors du bocage, résolu d'implorer les secours de la première personne qu'il rencontrera.

Ses cris avaient attiré deux hommes qui tout à l'heure étaient sortis du château pour le chercher. Le capitaine de La Villatte et Francis More accouraient, lorsqu'ils rencontrèrent le prince égaré, défait, les yeux hagards. Il les reconnut à peine : « Venez ! venez ! s'écria-t-il... Pour l'amour de Dieu, venez avec moi... ou je suis perdu ! »

Le capitaine et son compagnon suivirent avec anxiété le prince au pied de l'arbre où la jeune fille était toujours, privée de sentiment.

— « Va chercher de l'eau ! dit le capitaine à Francis, qui partit confondu. »

— « Vous commencez de bonne heure, mon prince! dit-il ensuite, ne pouvant

contenir sa mauvaise humeur. » Et il se mit à desserrer les vêtemens de Ketty. Henri l'aidait comme il pouvait. — « Ce diable de Franck, murmurait le capitaine, comme il a été bien inspiré de venir avec moi !... la jolie surprise pour un amoureux ! — Allons, ce ne sera rien... le cœur bat... Un peu d'eau à la figure, et tout sera fini... »

Ces paroles d'espérance calmèrent le pauvre Henri. Franck revenait avec de l'eau. Ils en arrosèrent le visage de Ketty... Henri jeta un cri de joie en voyant la jeune fille rouvrir les yeux.

— « Elle n'est pas morte, mon bon La Villatte ! je ne l'ai pas tuée ! s'écria-t-il en sautant au cou du capitaine. »

— « Non ; mais vous me tuerez, moi, si vous continuez, cruel enfant que vous êtes ! répondit le capitaine, riant et grondant tout à la fois. Voyons, il faut recon-

duire cette pauvre fille chez elle à présent... Franck s'en chargera.... n'est-ce pas, mon garçon ? »

Le pauvre cousin ne répondit pas. Il restait là, désolé, stupide, les bras tombans.

Ketty avait repris connaissance. Henri était à genoux auprès d'elle. Son premier regard fut pour lui... Le second rencontra la mine triste et fâchée de Francis More. A cette vue, Ketty frissonna ; ce qui venait de se passer lui revint à l'esprit, et ses larmes recommencèrent à couler abondamment... — « Jamais ! jamais ! dit-elle avec désespoir. Henri ! Ange ou prince..., je suis à toi ! emmène-moi ! je te suivrai où tu iras ! emmène-moi ! »

— « Elle a perdu la tête, dit le capitaine. Henri, je m'en rapporte à votre parole : promettez-moi de rentrer au château à

l'instant même... ; partez..., et laissez-nous avec Ketty. »

Henri fit un signe d'obéissance..., et, bien à regret, il reprit le chemin du château, en tournant la tête à tout moment ; tandis que le bon capitaine épuisait avec le pauvre Franck tout ce que la logique pouvait leur fournir de consolateur pour Ketty, qu'ils réussirent enfin à ramener chez elle, après l'avoir un peu calmée.

Le prince était rentré au château par la porte secrète. Il gagna vite sa chambre, et, le cœur gros de soupirs, il quitta son costume de montagnard, décidé à ne jamais le reprendre. Ses habits d'étude étaient sur un meuble; il les mit, et tâchant de faire bonne contenance, il entra dans le salon de travail, où personne ne se trouvait heureusement. Monsieur de Barande était en ce moment auprès de la duchesse,

en conférence avec le Vendéen et monsieur Guimard.

Henri, se voyant seul, se jeta dans un fauteuil, et rappelant les circonstances de sa liaison avec Ketty, il s'accabla de reproches. Et cependant n'avait-il pas fait d'abord tout son possible pour détruire l'erreur de la jeune Écossaise? Ne lui avait-il pas répété cent fois : — « Tu te trompes, je ne suis pas un lutin? » Mais c'était en vain qu'il voulait jeter une excuse sur le mal; sa conscience naïve lui disait que l'idée de passer pour un être de nature céleste avait caressé son amour-propre, et que, doucement entraîné par le charme mystérieux de ses entretiens avec Ketty, il avait craint d'insister sérieusement sur la nécessité de rompre une illusion dont le résultat était si doux pour lui. Car enfin, le jour qu'il trouva Ketty à genoux sur le

rocher, il pouvait lui dire : — « Je suis le duc de Bordeaux. » La petite fille aurait eu du chagrin sans doute ; mais elle ne l'aimait pas tant alors, et son chagrin eût été peu de chose en comparaison du désespoir dont il venait d'être la cause et le témoin.

Voulant faire trève à ce désolant examen, le prince ramassa sur la table un livre, le premier venu : c'était l'*Histoire de Henri IV*.

Ce grand homme, dont il portait le nom, et dont la destinée avait eu tant de rapports avec la sienne, était le héros de son cœur et de son imagination.

Ainsi que son illustre aïeul, Henri était élevé par sa mère ; comme lui, il voyait l'injustice et la persécution s'attacher à ses jeunes années ; comme le fils de Jeanne d'Albret dans les montagnes du Béarn,

Henri apprenait en Écosse la vie rude et simple des villageois.

Comme Henri IV aussi... Mais ce qui va suivre, notre Henri ne le savait pas, car monsieur de Barande lui faisait toujours passer certain endroit du livre, quand ils étudiaient ensemble la vie du héros. C'était, on le devine, le touchant épisode des amours du prince de Navarre avec Florette.

Henri ouvrit au hasard ce livre, qu'on avait laissé là par mégarde. Ses regards tombèrent sur le passage fatal. Que cette lecture fut attachante pour lui ! Il y avait tant de ressemblance entre Florette et Ketty ! Toutes deux jeunes, simples, belles et aimantes ! A mesure qu'il avançait, il trouvait une foule de raisons pour justifier sa conduite à l'égard de la petite Ecossaise. Il allait finir par mettre tout le tort

sur le compte de l'obstinée Ketty, lorsque, la page tournée, il lut en frémissant les détails de l'horrible catastrophe qui dénoua ce drame si doux et si triste.

Les cheveux du prince se dressèrent... une sueur froide lui couvrit le front... il se leva tout tremblant, et retomba dans le fauteuil, accablé, anéanti par cette foudroyante analogie.

— « Pauvre Ketty ! dit-il en soupirant ; elle serait morte comme Florette : morte pour avoir aimé, quel malheur !...Oh ! je ne veux pas ! Je ne la verrai plus.... Non.... Elle épousera Franck... C'est son cousin, lui ! Il peut se marier avec elle... Et puis, il l'aime... Mais elle ne l'aime pas, elle ! C'est moi qu'elle aime... C'est par moi, pour moi qu'elle va souffrir à présent. Pauvre Ketty !... »

Et sa tête obsédée par tant d'émotions se

courba sous leur poids. La fatigue de son esprit vainquit ou trompa les douleurs de son âme ; ses idées perdirent leur liaison... il s'endormit, et rêva de la France. Il jouait avec Ketty dans les bosquets de Saint-Cloud.

CHAPITRE IX.

Tout par la France.

—

L'OFFICIER-GÉNÉRAL, envoyé d'une cour du Nord, avait eu, à l'issue du déjeûner, une longue et grave conversation avec le duc de Damas. L'entretien de ces deux hommes pourrait, s'il était rendu public,

jeter un grand jour sur la politique suivie par les Grandes Puissances à l'égard de la France, depuis l'entrée en possession du trône par la branche cadette des Bourbons. Des événemens sans cause connue jusqu'à présent s'y rattacheraient à merveille... Mais de semblables révélations ne sont pas du domaine d'un ouvrage aussi futile que celui-ci.

Il y avait à peu près une heure que le jeune prince dormait, quand monsieur de Barande sortit du cabinet de la duchesse, accompagné des deux voyageurs venus de France. Cette pièce communiquait avec le salon d'étude. Croyant son élève absent, le gouverneur allait s'y installer, quand il aperçut Henri pelotonné dans le fauteuil, et l'histoire du Béarnais ouverte à ses pieds. Un autre jour, le prince eût été réveillé et grondé; la présence de ses deux nou-

veaux amis le sauva. Monsieur de Barande sourit, et faisant signe à ses compagnons de prendre garde, il les conduisit chez lui, où bientôt un travail important les occupa tous trois.

A peine étaient-ils sortis du cabinet de la duchesse, que monsieur le duc de Damas y entra par la porte opposée, tenant la main à l'envoyé de la Sainte-Alliance. Le moment était mal choisi. Le noble duc, qui ne le savait pas, exposa brièvement à Son Altesse Royale le but et les motifs de l'entrevue qu'il la priait d'avoir avec le général, et se retira, sûr, dit-il, que les propositions de son honorable ami seraient acceptées.

Resté seul avec la duchesse, le diplomate du Nord attendit respectueusement, pour entrer en matière, que Son Altesse Royale eût fini l'examen de papiers qu'il

voyait épars devant elle. Ce fut l'affaire de quelques minutes, qu'il employa à regarder le lieu dans lequel il se trouvait.

Cette chambre avait été celle de Marie-Stuart! Là étaient son lit, ses fauteuils, ses canapés avec le chiffre de son premier mari, brodé de sa jolie main. Tout était là, comme de son temps, à la place où elle voulait que cela fût, et le métier à tapisserie, et la boîte de toilette, et les tableaux, et les tapis, et le reste : tout cela conservé avec exactitude, avec religion, comme on ne conserve rien en France. Il y avait dans cette chambre des lambeaux de draperie derrière lesquels la pauvre reine d'Écosse avait dormi, et que l'on eût dit apportés de la veille, tant ils étaient propres, soignés, cultivés!

Le portrait de Marie-Stuart était deux fois dans cette chambre : une fois en fian-

cée de notre jeune roi François II; l'autre fois en fiancée du brillant et malheureux comte de Bothwell. Que Marie était belle dans ces deux portraits! Française dans l'un, écossaise dans l'autre; insouciante, rieuse, jeune fille ici; là, mélancolique, pensive, reine!

Tout cela fit rêver le général. Il consulta des notes qu'il avait sur lui, et vit en frémissant que, pour venir où il était, il avait passé par le vestibule où jadis le terrible Darnley attendit Rizzio, et le poignarda. Il y a sur le pavé de ce vestibule des taches de sang que les hommes ni le temps n'ont pu et ne pourront effacer.

— « Je suis prête à vous entendre, monsieur, dit enfin la duchesse. »

L'entrevue fut longue et pénible. Elle avait pour but, et le lecteur l'a déjà deviné, de décider la famille royale à confier

aux Puissances étrangères le soin de son rétablissement sur le trône. C'était une troisième restauration qu'il s'agissait d'organiser, mais plus réactionnaire, plus vindicative, plus honteuse pour nous que les deux autres.

Nous ne dirons qu'une seule des conditions de ce marché qui en avait beaucoup: c'était *la mise hors la loi de toutes les personnes ayant participé, directement ou indirectement, par actes ou paroles, à la révolution du mois de juillet* 1830; condition horrible, mais naturelle. Car les Puissances continentales n'ont point pardonné et ne pardonneront jamais à cette révolution d'avoir fait trembler sur leurs vieilles bases tous les trônes de l'Europe. Ce n'est pas le malheur d'une famille royale qui les tient au cœur; il ne faut pas s'y tromper! les gouvernemens sont égoïstes, plus égoïs-

tes que les hommes; et si la révolution n'eût compromis que des personnes, l'hommage de ces fiers potentats aurait salué son triomphe. Mais le principe de la légitimité avait failli périr; il fallait le venger par le sang, par le feu, par tous les moyens imaginables; il fallait étouffer en France cette manie de propagande, qui menaçait d'envahir l'Europe entière... Et puis, disons tout: la France est si belle à ravager! On lui prit beaucoup d'or jadis, à cette nation insolente qui ose n'être jalouse d'aucune de ses rivales; il fallait lui en aller prendre encore. Quelle joie de brûler en passant ses riches moissons, de faire manger par les chevaux les arbres de ses vergers, de les faire courir et dormir dans les fleurs de ses jardins, d'asseoir à ses tables des cosaques et des hulans, et de les jeter ensuite, tout bottés, ivres de sang et

de vin, dans le lit des belles Françaises! O bonne et joyeuse France, que ton soleil est doux! que tes vins sont parfumés! que tes filles sont divines! comme elles pleurent quand on les viole, et comme elles sont belles quand elles pleurent!

Et quand on a, depuis la frontière, saccagé, brûlé, dévoré, volé, violé, on arrive à Paris. Paris, la reine des capitales, la ville toute d'or et de festins! Comme on nous aime à Paris! Comme on ouvre les portes larges et hautes quand nous arrivons! Comme on se met aux fenêtres pour nous voir passer, et comme il y a de belles et grandes dames à toutes ces fenêtres, qui nous jettent des bouquets et des baisers, en battant des mains, en riant et criant: *Vivent les bons ennemis! vivent les braves alliés!* C'est à devenir fou, vraiment! Après, la table! la table qui se brise

tant elle est chargée!—Du vin! du vin!—Toujours! — Du Champagne! — A genoux, canaille, et verse à boire au vainqueur!... Après, le théâtre où l'on nous chante, où l'on nous fête, où l'on nous applaudit... où les belles dames se dérangent pour nous faire place, se tiennent debout pour nous faire asseoir! — Ah! c'est le paradis qu'une invasion en France... Quand irons-nous en France?

Voilà ce qu'il y avait au fond de la pensée du général, lorsque, d'une voix mystérieusement baissée, il déroulait à la duchesse le plan et la marche d'une vaste expédition qui devait en moins de deux mois, affirmait-il, mettre la couronne sur la tête de son fils, et la hache sur celle des révoltés de 1830. Caroline l'écouta longtemps sans lui rien répondre; mais quand, après avoir tout dit, il voulut fortifier son

discours de l'approbation donnée à cet affreux projet par le duc et le cardinal, la duchesse ne put contenir son indignation.

— « Monsieur le comte, dit-elle, comment avez-vous pu demander à ceux qui ont chassé les Bourbons de France leur avis sur le moyen de les y faire rentrer? Cela n'est pas croyable! »

— « L'opinion de Votre Altesse me paraît un peu exagérée, répondit le général, très-déconcerté : messieurs de Latil et de Damas peuvent avoir poussé quelquefois un peu loin leur zèle pour les prérogatives de la couronne; ils peuvent n'avoir point assez compris les idées du siècle..., mais voilà tout, selon moi, et je trouve que de ces faibles torts à l'accusation que Votre Altesse vient de porter, il y a une distance infranchissable. »

— « Vous trouvez !... dit la duchesse avec ironie ; parce que vous pensez comme eux, sans doute. Oui, ils ont poussé leur zèle un peu loin ; car ils ont dit au Roi que ses prérogatives allaient jusqu'à l'arbitraire et au bon plaisir... Oui, ils n'ont pas compris les idées du siècle ; car à les entendre, il fallait un temps fort court pour rétablir l'ancien régime avec tous ses avantages... le commencement seul devait coûter quelque chose. Il a coûté le trône, monsieur le comte ; et malheur à votre maître s'il a de pareils conseillers..... je le plains de tout mon cœur. »

— « Ainsi, Votre Altesse ne juge pas convenable d'accepter les propositions que j'ai eu l'honneur de lui faire au nom de mon illustre souverain ? dit le général en se levant. »

— « Non, monsieur le comte..., je ne

les accepte point, répondit la duchesse avec une énergie qui faisait retentir ses paroles ; non ! je ne veux pas que mon fils ait la honte de se voir porter en France sur des bras étrangers, sur des bras qui se sont baignés dans le sang français ; non ! le sol qui l'a vu naître ne sera pas souillé par une troisième restauration. »

La porte qui donnait du cabinet de la duchesse dans le salon d'étude était restée entr'ouverte. Le bruit que faisait sa mère en parlant réveilla le jeune prince. Il crut qu'elle l'appelait; il allait se lever et répondre, quand il entendit la voix de l'étranger avec qui monsieur de Damas avait tant causé à table. La curiosité le rendit immobile.

— « Votre Altesse oublie, reprit le général, que c'est une restauration qui a fait roi Louis XVIII. La couronne que les

souverains alliés donnèrent, en 1814, à votre oncle, était solidement posée sur cette tête capable et forte... Louis XVIII est mort sur le trône avec le respect et l'estime de toutes les Puissances. Charles X n'a pas su continuer l'œuvre de son frère: il est tombé; la faute lui appartient tout entière. Qu'une autre restauration s'accomplisse donc, et votre fils verra ce qu'il doit imiter de la sagesse de Louis XVIII, ou de la folie de Charles X. »

— « Monsieur, répliqua la duchesse, en dépit des ordonnances et des combats de juillet, le Roi que vous osez taxer de folie aurait encore sa couronne, si cette couronne eût été donnée à son frère par des Français, et non par les souverains alliés. Croyez-vous que ceux qui ont élevé les barricades de Paris avaient le cœur vide des souvenirs de la double invasion? Non,

monsieur, non... ; ces souvenirs étaient vivans encore; et plus que jamais la honte du joug imposé en 1814 révoltait leur patriotisme... On les a entendus dire en se battant : « — Nous chasserons le Roi de la Sainte-Alliance ! » Eh bien ! si Charles X eût été l'élu du peuple, le peuple serait venu à lui avec confiance. Il aurait dit au Roi : — « Nous vous avions fait ce que vous êtes : vous aviez juré de nous rendre heureux et de respecter nos libertés ; nous sommes malheureux, et bientôt esclaves... Roi parjure, déposez un sceptre que vous n'êtes plus digne de porter !... » Et le Roi voyant que ses ministres l'avaient trompé, aurait renvoyé ses ministres et déchiré les ordonnances, et le peuple aurait dit : — « On avait égaré le Roi ; mais il est bon, il nous aime : vive le Roi ! » Et Charles X eût été porté en triomphe dans les rues... Tan-

dis que ce peuple a dit en juillet : — « L'étranger nous l'a donné, que l'étranger le reprenne ! »

— « Madame, dit avec amertume l'envoyé, monsieur le duc de Damas ne m'avait point préparé à ce langage de votre part. Si mon illustre souverain eût supposé que de tels principes étaient les vôtres, il est probable que je ne serais pas ici. »

— « Croyez bien, monsieur le comte, repartit la mère du duc de Bordeaux, que si la nature des propositions que je viens d'entendre m'eût été connue d'avance, je vous aurais évité la peine de me les apporter. »

Le comte prit son chapeau ; il allait sortir...

— « Je conjure Votre Altesse, dit-il, de ne point me congédier sans avoir mûrement réfléchi. Quelle serait la douleur de

Votre Altesse, si le duc de Bordeaux venait à vous reprocher un jour d'avoir repoussé la plus belle, et sans doute l'unique occasion qui vous sera offerte de rentrer en souverains dans le pays que vous regrettez? »

— « Jamais, monsieur ! s'écria le prince en ouvrant toute grande la porte du salon; jamais ma noble mère n'aura de reproche à craindre de moi pour l'engagement qu'elle prend de n'accepter aucun secours, aucun appui de l'étranger. Son âme comprend la mienne, monsieur, et nos cœurs sont d'accord... Moi aussi, je jure de repousser toujours ces honteux moyens, et je tiendrai ma parole. »

Cette brusque intervention du fils de la duchesse surprit au dernier point le général; il ne sut d'abord que répondre, et se mit à marcher par la chambre.

— « Tu nous écoutais donc, mon Henri ? dit Caroline, heureuse et fière de son fils... Viens dans mes bras ! viens sur mon cœur ! »

Elle l'embrassa tendrement.

L'étranger, quoique vieux courtisan, avait des sentimens d'homme. Il n'eut pas la pensée que les paroles de l'enfant pouvaient avoir été dictées par la mère. Non : car ses yeux avaient dit les mêmes choses que sa bouche, et la rougeur de son front n'annonçait pas une indignation de commande. Le vieux courtisan fut ému. Il se rassit dans le fauteuil qu'il venait de quitter ; il attira l'enfant à lui, prit ses deux mains, et le regarda comme il regardait ses soldats quand il voulait les faire trembler. Henri ne baissa point les yeux. Le général sourit et le baisa sur le front.

— « Brave enfant, lui dit-il avec atten-

drissement, vous voulez donc vivre et mourir loin de la France? »

— « Il le faudra bien, répondit le prince en soupirant, si les Français ne veulent pas de moi. »

— « Pensez-vous donc qu'ils vous rappellent jamais? »

— « L'idée que ce jour peut venir me donne le courage de tout supporter maintenant... Ne secouez pas la tête ainsi ; ne m'ôtez pas mon espérance, ma seule, je vous en prie ! »

— « Dites à votre mère d'accepter les propositions que j'ai eu l'honneur de lui soumettre, et je vous réponds que vous reverrez Paris avant trois mois. »

— « Encore ! monsieur, répondit Henri avec mécontentement ; n'ai-je pas engagé tout à l'heure ma parole de prince? »

— « Parole d'enfant ! »

— « Parole de prince ! répéta Henri piqué. L'enfance grandit vite dans l'exil, monsieur le comte. »

— « L'éducation que vous recevez vous égare, dit le comte avec impatience ; et toutes ces belles sentences philosophiques ne vous rendront pas votre place aux Tuileries. »

— « Écoutez, monsieur, dit le jeune prince avec fermeté, je ne vous connais pas, je ne sais au nom de qui vous venez, et je ne vous le demande pas... ; vous n'êtes pas Français, cela me suffit. Dites à celui qui vous envoie, que Henri, tout petit, tout enfant qu'il est, sent aussi vivement qu'un homme ce qu'il doit à sa patrie, qu'il partage sans examen les sympathies et les antipathies nationales de ses compatriotes, et qu'il sait par cœur, n'oubliez pas cela, qu'il sait par cœur l'histoire des

deux invasions de 1814 et de 1815. Dites-lui que j'ai compté les millions que les alliés ont emportés de France, et les sueurs et les larmes que ces millions ont coûté; dites-lui que moi Français, j'ai rougi des outrages que mon pays a soufferts à ces fatales époques, et que j'ai maudit l'insolence de vos soldats faisant la loi et se promenant en maîtres chez le peuple qui les avait tant de fois vaincus... »

Le général eut un mouvement de colère. Il se tourna du côté de la duchesse en l'interrogeant du regard; mais elle fit signe à son fils de continuer, et se tut.

— « Dites enfin à celui qui vous envoie, monsieur, continua fièrement le prince, que je ne veux pas du secours déshonorant qu'il nous offre; que je rentrerai en France appelé par le vœu de mes concitoyens, ou que je mourrai ici. Ignorez-vous

donc, monsieur le comte, que l'homme qui introduit l'étranger dans son pays commet le crime de haute-trahison ? »

L'envoyé ne dit pas un mot ; il prit son chapeau, et sortit, après avoir salué respectueusement.

La duchesse serra de nouveau son fils dans ses bras ; elle pleurait d'admiration et d'amour. Monsieur de Barande parut : — « Monsieur, lui dit-elle, l'élève est digne du maître.... Ah ! s'il pouvait régner un jour, ajouta-t-elle, combien la France serait heureuse ! »

— « Il régnera, madame, répondit le gouverneur. »

CHAPITRE X.

Extrait d'un Journal de Paris.

« . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

L'exécution devait avoir lieu à six heures du matin : tout le monde le savait, tout le monde le disait, quoique le *Moniteur* et les

autres journaux ministériels eussent gardé le silence à ce sujet.

» Dès le lundi soir, des groupes nombreux et serrés remplissaient le long faubourg Saint-Antoine, depuis la place de la Bastille jusqu'à la barrière du Trône. Là, toute circulation était interrompue : la garde municipale à cheval et deux régimens de dragons garnissaient les boulevards extérieurs, depuis la barrière de Charenton jusqu'à celle de Charonne; quatre pièces de canon étaient en batterie au rond-point de la place du Trône, la bouche ouverte sur le faubourg, les canonniers à leur poste, et la mèche allumée.

» Ces précautions formidables n'empêchèrent point une cinquantaine de jeunes gens d'essayer par petites bandes de sept ou huit de se frayer un passage jusqu'à Vincennes, à travers la quadruple

ligne armée qui leur barrait le chemin ; mais ce fut en vain. Hommes et chevaux restèrent immobiles, et pas un de ces imprudens ne passa. On en arrêta vingt-cinq ou trente qui furent enfermés dans les postes que l'on avait établis à chacune des barrières investies. Nous devons dire, à la louange de la troupe, que ces arrestations n'ont point été accompagnées des insultes et des voies de fait ordinaires.

» La garde municipale et les dragons gardèrent leur position toute la nuit. Vers minuit, la foule se retira peu à peu, aux cris de *vive la liberté ! à bas les ministres !* Ces cris grossissaient à mesure qu'ils étaient répétés.

» Tandis que ce rassemblement immense peuplait la rue du Faubourg-Saint-Antoine, d'autres, non moins imposans, se formaient aux environs des Tuileries,

sur la place Vendôme, aux portes Saint-Denis et Saint-Martin, sur la place de Grève, au Panthéon et sur le quai de la Rapée. Partout les mêmes cris, *vive la liberté! à bas les ministres!* se faisaient entendre ; partout des charges au sabre et à la baïonnette rompaient les groupes, qui se reformaient dix pas plus loin.

» Le rappel avait inutilement été battu depuis le matin dans tous les quartiers. Cent hommes à peine de chaque légion y avaient répondu, et ces quelques uniformes bourgeois paraissaient moins nombreux encore, perdus qu'ils étaient dans les masses de cavalerie et d'infanterie de ligne.

» Les commissaires de police en écharpe, à cheval en tête des régimens, avaient presque tous l'air abattu, la pâleur sur le visage, et l'indécision dans le regard. A part

les cris dont il vient d'être fait mention, il n'y avait absolument rien d'hostile dans l'ensemble ou la tenue des groupes; on ne voyait ni chefs, ni armes, ni signes de ralliement. Néanmoins, des sergens de ville, trop confians en cette apparente inertie, ayant, l'épée à la main, attaqué quelques citoyens isolés, avaient été aussitôt désarmés et terrassés par la foule.

» La ville présentait le plus sinistre aspect. Toutes les boutiques étaient fermées depuis midi; deux ou trois figures se montraient çà et là aux croisées, et disparaissaient presque aussitôt. Pas une voiture ne faisait retentir le pavé sec et blanc des rues, pas un nuage ne troublait l'azur du ciel, pas une bouffée de vent ne tempérait l'ardeur du plus brûlant soleil de l'année; et ces boutiques fermées, ce pavé, ce ciel, ce soleil rappelaient involontairement aux

citoyens effrayés les trois terribles jours de 1830.

» Vers la brune, les groupes diminuèrent. Quelques mots circulant à voix basse avaient, à ce qu'il paraît, changé les intentions de la plupart des personnes rassemblées. Le bruit courut vaguement, dit-on, que grâce venait d'être faite aux quatorze condamnés. A neuf heures, les commissaires de police des Tuileries, de la place Vendôme et de la Grève, se mirent en devoir de disperser le reste de foule qui encombrait ces quartiers. A la Grève et à la place Vendôme, leurs sommations suffirent; mais autour des Tuileries, il n'en fut pas de même. Là, régnait une violente agitation. Là, des cris de toute espèce étaient proférés : *Grâce! Justice! le Roi! Nous voulons voir le Roi!* Là, c'était une masse compacte comme dans le faubourg Saint-

Antoine, mais aussi bruyante, aussi exaspérée que celle du faubourg était silencieuse et grave. On ne voyait dans le faubourg que des ouvriers : autour du palais, l'œil eût vainement cherché une veste ou des bras nus. C'étaient les jeunes gens des Ecoles de Droit et de Médecine qui formaient ce rassemblement plus tenace que les autres. Ils n'entendirent pas les sommations des commissaires; ils n'entendirent pas le commandement de *chargez vos armes!* Leurs cris de détresse couvraient tout autre bruit.

» Lorsqu'ils se turent, une horrible décharge venait d'avoir lieu. On avait tiré par tous les guichets du Carrousel : plus de cent d'entre eux étaient morts ou blessés. A la vue du sang qui rougissait encore une fois les dalles de la rue de Rivoli, ils frémirent tous, et se souvinrent !!...

» Les soldats avaient rechargé leurs fusils : les officiers allaient dire : *en joue!* lorsque de cette multitude désarmée un cri s'éleva, unanime, effrayant, puissant comme la voix du tonnerre. Ce n'était plus *Grâce* ni *Justice*... c'était *Vengeance!*

» On répondit en commandant *feu!*

» Rien ne pourrait décrire ce qui se passa dans nos âmes, quand nous entendîmes ces décharges funestes.

» C'était donc là désormais leur seul moyen de gouverner! Les coups de fusil! Toujours! La loi martiale à tout bout de champ! Ils ne trouvent donc pas, disions-nous, que ce soit assez de quatorze têtes que le bourreau va prendre demain matin?

» Cependant les habitans du faubourg Saint-Antoine n'étaient point restés inactifs. Sous leur feinte soumission aux in-

jonctions des commissaires de police, ils cachaient un projet qu'ils exécutèrent. La ligne des boulevards extérieurs n'était gardée que depuis la barrière de Charonne jusqu'à celle de Charenton, et le reste se trouvait libre. Pendant la nuit, beaucoup de personnes sortirent de la ville par la Courtille et par Bercy ; d'autres remontèrent la Seine en bateau jusqu'à Charenton : enfin, les choses se passèrent de façon qu'avant cinq heures du matin, le bois de Vincennes était tout plein de monde. Les ouvriers du faubourg avaient fait de nombreuses recrues dans les villages qu'ils venaient de traverser. On s'était levé en masse à leur appel : car le sort du malheureux Guimard et de ses compagnons avait ému toutes les âmes ; car dans ces villages, comme à Paris, chacun gardait un profond et douloureux souve-

nir de ce terrible procès, où les accusés furent si fiers et les juges si tremblans ; chacun redisait les sublimes réponses de Guimard ; chacun avait chez soi imprimé le plaidoyer de Guimard, admirable manifeste d'homme et de citoyen, qui fit pleurer tous ceux qui l'entendirent, qui faisait encore pleurer tous ceux qui le lisaient. Et puisqu'il s'agissait alors de soustraire les infortunés à une mort affreuse, ces braves gens ne voulurent point que leur admiration fût stérile..... ils voulurent que leur conduite ne restât point en arrière de leurs sentimens ; ils se dirent : Allons !

» Dans la nuit, une supplique, signée de vingt-quatre députés et de soixante-un journalistes, avait dû être mise sous les yeux du Roi par l'aide-de-camp de service. Une adresse, dans laquelle plus de

cent capitaines de la garde nationale, parlant au nom de leurs compagnies, demandaient la grâce des condamnés, avait été présentée la veille par quatre colonels. On attendait avec anxiété le résultat de ces démarches, lorsque, vers cinq heures du matin, des exprès vinrent du faubourg Saint-Antoine dire partout qu'on se battait à Vincennes.

» Cette nouvelle parcourut la ville avec la vitesse de l'éclair. Elle émut les plus indifférens. Pendant deux heures on ne vit de tous côtés que gardes nationaux et citoyens en armes et sans armes, courant vers la barrière du Trône pour y conquérir le chemin de Vincennes sur la cavalerie qui le gardait. Après une résistance plus longue que vive, la garde municipale et les dragons livrèrent passage au peuple, qui fut bientôt à Vincennes... Mais il était

trop tard ! . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

» Nous allons maintenant laisser parler un témoin oculaire des événemens ; c'est sous sa dictée que nous avons écrit ce qui suit :

« Nous entrâmes dans le bois par la porte de Saint-Maur : il était trois heures du matin. Nous allâmes jusqu'en vue du Polygone, à couvert sous les arbres, et marchant dans le plus profond silence, de manière à n'être entendus par personne du château. A la Pyramide, nous avions détaché quelques hommes pour aller reconnaître la grande route ; ils revinrent nous dire qu'elle était toute couverte de monde, et que ceux de Vincennes commençaient à se mettre sous les armes.

Enhardis par ces bonnes nouvelles, nous essayâmes un mouvement pour nous porter derrière le Polygone, afin de garnir la partie du bois qui nous faisait face; mais elle était déjà occupée par ceux de Saint-Mandé, de Charonne et de Montreuil. Il n'y avait plus qu'à se montrer sur l'esplanade et tenter la fortune : c'est ce que nous fîmes au nombre de quatre à cinq cents. Les autres restèrent pour garder les avenues.

» En nous voyant paraître si subitement sur l'esplanade, les sentinelles se frottèrent les yeux, et témoignèrent une surprise dont nous profitâmes pour avancer. Enfin, elles donnèrent l'alerte, et tout fut bientôt en l'air dans le château. La trompette sonna, et le tambour battit depuis le pont-levis jusqu'aux combles du donjon. Arrivés au milieu de l'esplanade nous nous arrêtâmes.

Un officier de la garde nationale de Paris, monsieur P***, et quatre gardes nationaux de Charenton, en uniforme, s'approchèrent du premier poste, et dirent à l'officier qu'ils voulaient parler au gouverneur. L'officier leur répondit qu'à moins d'être porteur d'un ordre du gouvernement, personne n'entrerait dans le château.

— « Eh bien! dit monsieur P***, qu'il vienne alors! car il est absolument nécessaire que nous lui parlions. Au nom de Dieu, monsieur, faites qu'il nous voie! »

— « Le gouverneur ne se dérangera pas, dit avec hauteur le chef du poste, pour parler à des factieux. — Retirez-vous! Et vite! si vous tenez à ne pas être mitraillés. »

— « Capitaine, répondit d'une voix ferme monsieur P***, je désirais voir le gouverneur; parce que je le connais, et

que j'ai confiance en lui; parce que ses paroles auraient calmé peut-être la douleur et l'irritation des braves gens qui sont derrière moi. Au lieu de céder à mes instances, vous les repoussez avec des injures et des menaces! Vous en avez sans doute le droit; mais que les conséquences de votre refus retombent sur votre tête!»

» Et monsieur P*** se retira.

— « Mes amis, dit-il en revenant à nous, on refuse de nous faire parler au gouverneur; on nous traite de factieux; on nous menace de la mitraille: voyez ce que vous voulez faire. »

— « Au château! entrons dans le château! crièrent toutes les voix. »

— « Et les fossés, dit monsieur P***? »

» J'avais fait le tour de la forteresse trois ou quatre jours auparavant, et je savais que des réparations extérieures avaient

nécessité l'établissement d'échafaudages dans l'un des fossés. Je fis part de cela à monsieur P***. Il réfléchit un instant, et prenant vite son parti :

— « Mes amis, s'écria-t-il d'une voix émue, voulez-vous de moi pour chef? »

— « Oui! oui! »

— « Vous jurez de m'obéir? »

— « Nous le jurons! »

— « Et moi, je jure de mourir avec vous.... Maintenant, avançons, et quand nous serons au pied du rempart, appelons tous le gouverneur. Il faudra bien qu'il nous entende! »

» On obéit à monsieur P***.

» Il avait raison. A peine avions-nous fait ce formidable appel, que la trompette sonna trois fois. Aussitôt le gouverneur parut. Ce furent alors des acclamations qui montèrent jusqu'au ciel.

» Le général attendit le silence, et demanda ce que nous voulions.

— « Les prisonniers! nous voulons les prisonniers! Rendez-nous Guimard et ses camarades! »

— « C'est impossible, dit le gouverneur, avec un geste qui fit comprendre sa réponse à tout le monde. »

— « Au moins, s'écria monsieur P***, retardez l'exécution d'une heure! Leur grâce peut arriver pendant ce temps. Une heure.... nous vous en supplions! »

» Un nouveau geste du gouverneur nous apprit qu'il n'y avait rien à espérer de lui. Nous le vîmes ensuite se concerter avec les officiers qui l'accompagnaient, et rentrer lentement dans la forteresse.

» Alors la trompette sonna de nouveau, des roulemens de tambour se firent entendre, et le rempart se couvrit de troupes.

» Nous fûmes sommés de nous retirer.

— « Obéissons, mes amis, nous dit avec désespoir monsieur P***; nous ne sommes pas les plus forts ici : ils ont du canon et des murailles ! »

» Nous faisions retraite, bien à contre-cœur, je vous jure, quand nous entendîmes derrière nous une horrible décharge. Chacun s'arrêta court.

» C'étaient ceux que nous avions laissés pour garder les avenues, qui, au lieu de se retirer sur eux-mêmes, avaient voulu traverser l'esplanade pour nous rejoindre, et venaient d'essuyer le feu de la troupe qui nous chassait.

» Alors, comme on le pense bien, il ne fut plus question de retraite. Attaqués, assassinés ainsi, il fallait se défendre et attaquer à son tour. Nous fîmes volte-

face. Cinq heures sonnaient; il restait une heure jusqu'à l'exécution.

» Je m'approchai de monsieur P***, au milieu des balles qui sifflaient de toutes parts. Je lui montrai les morts et les mourans qui jonchaient déjà l'esplanade, l'herbe déjà glissante de sang, et je lui demandai si nous laisserions tout cela sans vengeance.

— « Oh! non, répondit-il d'une voix que la colère éteignait, vengeons-nous! vengeons-les! »

— « Savez-vous, lui-dis-je, dans quelle partie du château sont placés les condamnés? »

» Il me montra l'endroit. C'était précisément là que j'avais remarqué une ouverture. Pour y arriver, il fallut disputer le terrain pied à pied. Que de mal! que de coups donnés et reçus!

» Enfin nous atteignîmes un enclos de planches qui garnissait le fossé en réparations. Cette misérable palissade fut bientôt renversée, et quelques minutes après nous pûmes voir une espèce de pont formé par les échafaudages construits dans le fossé. C'était quelque chose de bien frêle que ce pont pour la multitude qui voulait s'en servir ! Mais on avait la rage dans le cœur, et l'on ne pensait pas au danger.

» Monsieur P*** se mit en devoir de passer le premier. Je le suivis avec une vingtaine des nôtres. Nous ne voyions pas encore le fond du fossé, quand une vigoureuse décharge nous salua, et nous fit tomber quatre hommes. Plus animés qu'auparavant, nous avançâmes, nous franchîmes le pont. Le nombre de ceux qui nous suivaient grossissait à chaque pas que nous fai-

sions. De toutes les fenêtres, de toutes les meurtrières, par-devant, par-derrière, on tirait sur nous; les nôtres ripostaient sans retard, mais avec bien du désavantage; ils étaient en vue à pouvoir être visés un à un! Enfin, monsieur P***, et moi, et trente autres, en dépit du feu, nous touchâmes une brèche faite dans le mur par les maçons. Il y avait pour passer un homme à la fois; et comment l'agrandir? C'était une folie bien grande que nous faisions là; mais encore un coup, nous avions la rage dans le cœur.

» Pourtant, nous allions passer. Deux maçons de Saint-Maur, qui étaient des nôtres, travaillaient comme ils pouvaient à agrandir le trou; et, malgré la difficulté de leur position, ils allaient plus vite encore que les soldats qui essayaient de le boucher par-derrière, quand un bruit horrible,

suivi de cris et d'imprécations, nous fit tourner la tête.... L'échafaudage s'était brisé..., et deux cents personnes peut-être venaient de tomber dans le fossé, écrasées sous ses débris!

» Et nous, suspendus pour ainsi dire en l'air sur quelques poutres à moitié détachées, fusillés de tous côtés, entendant gronder sur nos têtes le canon qui mitraillait nos malheureux camarades, nous travaillions toujours! nous n'avions qu'une pensée..... : c'était que l'heure approchait!

» Et cependant que nous importait l'heure? Personne ne pouvait plus nous suivre, le pont étant brisé.... Que voulions-nous donc faire dans le château? Embrasser nos amis et mourir avec eux, puisque les sauver n'était plus possible.

» Nous passâmes. Nous n'étions plus

que neuf, et monsieur P*** avait une balle dans l'épaule.

» A peine avions-nous fait trois pas, que nous étions enveloppés et pris. On nous coucha dans le coin d'une cour, les mains liées. Du reste, on ne nous fit aucun mal.

» Un piquet de voltigeurs nous gardait, commandé par un sergent que j'avais connu jadis. Je lui parlai des condamnés.

— « Ah! me dit-il à voix basse, vous avez fait une belle équipée en venant ici! On devait les transférer à Paris ce matin... il y avait de l'espoir. Tandis qu'on a su que vous vouliez les enlever, et je crois qu'on va les fusiller dans le château. »

— « Dans le château! m'écriai-je; où? à quelle heure? »

— « Là... Tout à l'heure... Silence! »

» Je frémis. Monsieur P*** n'avait rien entendu; il s'était évanoui. Les tambours roulèrent. Je regardai à ma gauche, et je vis entrer dans la cour, par une porte basse, une longue file de soldats, avec Guimard et les autres au milieu d'eux. Ils allaient passer là, devant nous... sans nous voir, peut-être! Oh! comme le cœur me battait!.....

» Ils approchaient près... tout près de nous... Le piquet de voltigeurs fut obligé de se ranger et de nous démasquer un peu. Guimard aperçut monsieur P***!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

» Après ce peu de paroles, ils s'embrassèrent. Je pleurais, moi ! Guimard se baissa pour me prendre la main. Monsieur P*** était retombé mourant à côté de moi. Pourtant il regardait toujours son ami. Que de résignation, que de courage

il y avait écrit sur cette figure si pâle, mais si belle ! Comme tous les autres semblaient forts de leur chef, fiers de partager son sort, heureux de mourir avec lui !

» Ils passèrent..... nous regardions toujours.

» L'heure sonna. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . !!! »

CHAPITRE XI.

Dieppe.

Dieppe est une jolie petite ville. Ceux qui n'ont vu que le Havre ne vous diront pas cela, parce que les Havrais mentent quand ils parlent de Dieppe. Située au fond d'un gentil vallon que la mer a coupé par

la moitié, Dieppe a de délicieux environs. Ses rues sont droites et propres comme des rues flamandes. Ses maisons en brique rouge, qui n'auront jamais de fin, ne sont point d'un aspect disgracieux. La rade de Dieppe est la plus belle rade de France : elle est admirée des Anglais, fort difficiles en fait de rades. Son port et son bassin n'ont rien de trop désagréable. L'entrée du port est peut-être un peu étroite, un peu encombrée de cailloux, partant, quelquefois dangereuse. Mais on y prend garde. Au surplus, la faute en est à l'administration supérieure, qui a toujours sacrifié Dieppe au Havre.

Dieppe se recommande donc par plus d'un genre de mérite au Parisien, ou à tout autre habitant des terres, qu'un médecin, à bout de ses remèdes, envoie res-

pirer l'air marin et se baigner dans l'eau salée. L'existence des baigneurs est douce, tranquille, et peu coûteuse à Dieppe. Elle était somptueuse et brillante avant la révolution de juillet, au temps heureux où celle qu'on appelait *la bonne duchesse* venait chaque été avec sa cour gracieuse et son cortége de grands seigneurs répandre sur la pauvre ville assez d'or pour la faire vivre toute l'année, assez de charme et de gaîté pour la rendre charmante et joyeuse jusqu'à l'été suivant. Car la bonne duchesse était vraiment une providence pour cette ville qui n'a plus de commerce, plus d'industrie, qui serait morte de faim peut-être sans la bienfaisante protection de la mère du duc de Bordeaux. Abandonnée par les élémens qui faisaient jadis sa richesse; voyant son port désert et ses chantiers oisifs;

presque rayée du catalogue des villes maritimes de France, Dieppe était perdue, lorsqu'elle fonda, sous les auspices de la duchesse, le magnifique établissement de bains qu'elle possède aujourd'hui.

Alors la ville qui donna le jour au grand Du Quesne, la ville des corsaires et des pêcheurs de harengs, se fit propre et gentille. Les taches et l'odeur du goudron disparurent de ses quais. Elle habilla ses boutiques à la parisienne, et mit des persiennes à ses fenêtres. Le bonnet de coton à mêche cessa d'être la coiffure favorite de ses femmes, et les souliers à semelle de cuir remplacèrent les souliers à semelle de bois. La jeunesse dieppoise, de grossière et de rocailleuse qu'elle était, devint polie, affable et presque spirituelle ; le billard fut déserté pour la salle de bal, et

la tabagie pour le théâtre. Enfin, Dieppe prit une éclatante revanche de l'ingratitude du poisson et de la mer, en renonçant à la pêche et aux armemens.

Alors celui qui serait allé de la place du Puits-Salé aux Arcades de la Bourse, aurait vu répétées plus de cent fois des deux côtés de la Grande-Rue les armoiries de S. A. R. MADAME, DUCHESSE DE BERRI; car tous ceux qui avaient une boutique, une industrie, quelque chose à vendre, voulaient un brevet de la bonne duchesse. Madame de Reggio en avait pour deux heures chaque jour à recevoir et examiner leurs demandes : — « Cela nous portera bonheur, disaient-ils; la bénédiction du Seigneur est avec tout ce que fait notre bonne Caroline. » Que répondre? On donnait le talisman désiré. On en donna

tant qu'il y eut bientôt le constructeur de navires, le voilier, le cordier et l'épicier de MADAME.

Alors il n'y avait plus de pauvres dans la ville. Tout le monde avait de la nourriture, des vêtemens et un lit. Les orphelins avaient une mère. Si la tempête noyait un malheureux pêcheur, la veuve de Charles allait voir la veuve du marin, elle lui portait des consolations et des secours; elle la sauvait du désespoir et de la misère. Venait-on raconter à la duchesse quelque tendre histoire de deux jeunes amans que leur pauvreté mutuelle empêchait de s'unir, la bonne Caroline donnait à la maîtresse une dot et une barque à l'amoureux. Un navire battu par l'orage était-il signalé aux hommes du port, la duchesse voulait en être la première instruite: on la voyait s'arracher de son lit à demi-éveillée, cou-

rir à peine vêtue sur les jetées, braver le vent, la pluie, les vagues furieuses qui faisaient claquer sa robe et dégoutter ses cheveux; parce qu'elle voulait encourager de sa présence et récompenser de sa bourse les efforts que l'on tenterait pour sauver l'équipage en danger.

Mais aussi que de respect et d'amour en échange de tant de bienfaits! La duchesse de Berri était un culte pour les Dieppois. Pour elle, ils oubliaient la Vierge et Saint Pierre-ès-Liens. Ils l'appelaient *Notre-Dame-de-Bon-Secours*; ils avaient des cantiques pour elle et faisaient dire des messes pour elle. Ce n'était point pour eux que le matin et le soir leurs enfans agenouillés priaient d'abord le bon Dieu, c'était pour elle. Si vous leur parliez d'elle, ils n'avaient point dans leur langage de paroles pour vous répondre; ils ne pouvaient que

regarder le ciel et soupirer ; mais toute la naïve éloquence de leur cœur était dans ce regard.

— « Quel bonheur d'être aimée ainsi ! disait souvent la duchesse à madame de Reggio. » Et ses yeux se mouillaient de larmes bien douces, à la pensée que le bonheur de toute une ville était son ouvrage, et son amour sa récompense.

La révolution de juillet, en exilant la duchesse de Berri, frappa la pauvre ville au cœur. Elle se vit malheureuse, abandonnée, oubliée plus que jamais. Son ange était parti pour ne plus revenir.

Aussi les opinions qui avaient fait les trois journées de Paris trouvèrent peu d'échos dans la bonne cité normande. Quelques jeunes gens sortis à peine du collége, nourris des fantastiques histoires de la Grèce et de Rome, tourmentés par une

turbulence inquiète, par un besoin inexplicable de changement, voulurent bien faire du patriotisme et de la révolution à l'instar de la capitale; ils élevèrent bien, comme à Paris, deux ou trois barricades en face du bataillon qui servait de garnison à leur ville, et qui les regardait travailler l'arme au bras; ils crièrent et chantèrent bien de toutes leurs forces, comme à Paris : *à bas Charles X!* et *la Marseillaise*... Mais ils furent seuls à cette besogne de destruction; on ne les aida point, on ne leur répondit point, on ne fit point chorus avec eux....; car on avait la mort dans l'âme.

Ce fut en silence et dans l'inertie du désespoir, qu'on les suivit de l'œil, courant, brisant et déchirant sur leur passage tout ce qui témoignait du respect de la ville pour cette dynastie si brutalement desti-

tuée. Pourtant, un cri de colère et de réprobation s'éleva quand la main sacrilége des réformateurs imberbes voulut toucher à l'inscription des Bains. Les modernes iconoclastes s'effrayèrent eux-mêmes et rougirent de tant d'ingratitude; le marteau leur échappa et les lettres saintes furent respectées, si bien que Louis-Philippe, roi, quand il visita la ville, put lire sur le fronton du superbe bâtiment: *Bains Caroline,* comme avait lu jadis Louis-Philippe, duc.

Plusieurs années s'étaient déjà ouvertes et fermées sur ces désastreux événemens; et Dieppe, toujours délaissée, redemandait en vain sa bonne patronne, quand tout à coup. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

C'était par une magnifique matinée.

Quoique la saison fût déjà bien avancée, il faisait chaud. Le ciel était éblouissant. La mer, rayée de vert et de bleu, plane comme une glace, laissait tranquillement courir et sauter à sa surface tous ces petits poissons qui aiment à jouer au soleil quand il n'y a pas de vagues. Une douzaine de barques, éparses à de grandes distances, semblaient avoir oublié l'heure de la marée ; car on ne les voyait point faire de dispositions pour rentrer au port. Immobiles toutes et tournées vers un même point, on eût dit au contraire qu'elles attendaient un signal pour se rejeter en pleine mer.

Ces barques étaient seules à peupler la belle rade de Dieppe. Au moins l'œil ne découvrait rien de plus, qu'un tout petit point noir à l'horizon. Et c'était dommage vraiment que, par une telle matinée, quel-

que superbe navire ne fût pas là prêt à s'élancer entre les deux jetées du port! Car c'est une admirable chose à voir, quand il fait soleil et que la mer mêle son azur à l'azur du ciel.

Il se faisait un grand mouvement dans la ville. Les quais, les places, le Cours, presque déserts la veille, se couvraient d'habitans. Ce n'était ni fête, ni dimanche; et cependant, à voir la propreté coquette de chacun, à voir les rues semées de verdure et sablées, les maisons tendues de blanches tapisseries sur lesquelles couraient des guirlandes de fleurs, on se serait cru au beau jour de la Fête-Dieu, au temps où les processions avaient droit de bénir les villes rue par rue, maison par maison.

La garde nationale était sous les armes; les autorités civiles et militaires avaient

leur uniforme, et chose étrange! on ne voyait point de drapeau, ni de cocardes, ni d'écharpes. Pourquoi? . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

A neuf heures vingt-deux minutes, un coup de canon fut tiré de la citadelle. A ce bruit, tout le monde courut aux remparts. C'était un tumulte, une hâte, des cris! — « Les voilà! les voilà! — Quel bonheur! — Enfin! — Ce sont eux! — Vite! vite! » Et gardes nationaux, matelots, femmes, enfans, soldats, autorités civiles et militaires, se tenant, se tirant, se renversant pêle-mêle, laissant les portes ouvertes derrière eux et les boutiques sans gardiens, formèrent en un clin-d'œil sur la verte enceinte de leur ville une enceinte vivante, profonde, immense, aux mille

couleurs, qui dansait, qui battait des mains, et s'embrassait, et pleurait, et riait de bonheur et de joie !

Depuis une heure environ, le vent avait un peu fraîchi, et le tout petit point noir à l'horizon était devenu un beau brick courant à pleines voiles. C'était plaisir de le voir glisser, luisant et scintillant au soleil. Que d'élégance dans sa marche ! Que de grâce dans sa tournure ! De temps en temps, il inclinait ses deux flèches majestueuses, comme pour saluer cette terre de France, comme pour remercier cette population délirante, amoureuse, dévouée, qui le suivait de l'œil, comme une mère son enfant !

Il portait la fortune de la France, le beau navire ! Il en était fier et joyeux. Il allait vite ; il accourait rapide, ferme, sûr de lui. On avait confiance à le voir ; car

il eût certainement défié les tempêtes ; car tout était neuf, robuste et souple en lui.

Il arrivait donc, appelé, applaudi, admiré de la bonne ville. Tout à l'heure on allait pouvoir reconnaître sa figure et lire son nom… un nom anglais sans doute ; car jusqu'alors le pavillon britannique décorait seul ses agrès. La citadelle lui avait fait vingt-un saluts ; il en avait déjà rendu vingt… Le dernier tardait un peu. Ceux qui comptaient, car il y a toujours quelqu'un pour compter les coups de canon, commençaient à s'étonner, quand l'explosion se fit entendre. En même temps, l'enseigne étrangère glissa le long des mâts jusqu'au pont, et l'on vit voler à sa place deux superbes pavillons croisés : l'un tricolore ; l'autre blanc avec un aigle rouge, les ailes déployées. Sur ces deux pavillons, on li-

sait écrit en lettres d'or : *Vous choisirez.*

N'essayons point de peindre l'enthousiasme des spectateurs. Ce brick était Français. Il s'appelait *Patrie.* Il portait le duc de Bordeaux et sa mère ; sa mère, *la bonne duchesse!!*

Caroline et son fils n'attendirent point l'entrée du navire. Le cœur leur battait trop fort; il y avait trop de larmes dans leurs yeux, trop de bonheur, trop d'émotions dans tout leur être. Une chaloupe fut lancée à l'eau, et les deux royaux passagers y descendirent, au grand regret du capitaine, au grand désappointement des arrangeurs de cérémonies qui les attendaient au bout du quai avec un dais, un pavillon, une voiture et des tapis. Un lieutenant et quatre matelots désignés par le sort guidèrent la chaloupe jusqu'à la

grève, à peine rassurés par la sérénité du ciel, et par leur habileté à manier la rame et le gouvernail.

La chaloupe aborda au pied des Bains. Il y avait des hommes qui s'étaient jetés à la nage, insoucians de leurs beaux habits de fête. Il y avait des femmes dans l'eau jusqu'aux genoux. On voulait enlever la duchesse et son fils ; on voulait les porter ; on les eût portés avec leur barque. Le lieutenant se fâchait ; il criait, il jurait... On ne l'écoutait point ; il fallut que Caroline suppliât... Alors ils s'éloignèrent tous ; alors les deux exilés touchèrent le sol de France, et tombèrent agenouillés pour remercier Dieu ; alors il n'y eut plus un être debout sur le rivage, et toutes les voix se confondirent dans un cantique de sublimes actions de grâces.

La duchesse et le jeune prince voulu-

rent gravir ensuite l'espace qui les séparait des remparts; mais leurs pieds chancelaient sur ces cailloux arrondis qui roulaient et se dérobaient sous eux : on vit cela et dans l'instant ce chemin mouvant fut couvert de vêtemens de marins, tapis improvisé sur lequel les bien-aimés marchèrent suivis du Vendéen et de monsieur de Barande qui avaient aussi quitté le navire.

Dans le trajet des Bains à l'Hôtel-de-Ville, des cris nombreux de *vive Henri V! vive le Roi!* retentirent presque sans interruption. Le jeune prince en parut contrarié. Arrivé au-delà de la Porte d'Ouest, il s'arrêta un moment. Les cris continuaient plus fort. Alors Henri prit le bras du maire, et vivement ému : « Monsieur le maire, dit-il, priez mes bons amis de ne point crier ainsi; je ne suis point Henri V,

je ne suis point le Roi ; je suis un pauvre exilé qui revoit sa patrie adorée. Les États-Généraux sont assemblés à Paris ; à eux seuls appartient le droit de faire un roi et de continuer ou de recommencer une dynastie. » Ces belles paroles furent répétées : on n'entendit plus dans le cortége populaire que *vive la bonne duchesse! vive le duc de Bordeaux!*

Comme elle était heureuse, la bonne duchesse ! Comme elle versait de douces larmes en revoyant sa ville de Dieppe, ses marins si francs, si brusques, si fidèles ; leurs femmes, leurs *matelotes*, si fraîches, si rondes, ayant des *carolines* sur la tête et des *carolines* aux oreilles * ; et leurs pe-

* On appelle *carolines* ou *calorines*, à Dieppe, des bonnets en étoffe de coton piqués. Les boucles d'oreilles longues en or que portent la plupart des femmes de marins, s'appellent aussi des *carolines*.

tites filles baptisées toutes *Caroline!* C'était un souvenir attendrissant à chaque pas; c'étaient partout des visages connus, qui avaient souffert de l'absence et qui s'épanouissaient du retour. Elle leur montrait son fils, à ces braves gens, qui s'essuyaient les yeux et disaient : « Il est superbe ! » Elle donnait sa joue à Paul Belhomme, le vieux Paul Belhomme, son baigneur, qui avait pris la main de Henri, et lui demandait, en serrant cette main mignonne de sa poigne de fer : « Où est donc la petite sœur, monsieur Henri ? »

Des familles qui lui devaient leur existence s'agenouillaient sur son passage et lui auraient baisé les pieds. Une pluie de fleurs tombait de toutes les croisées et lui rendait plus doux encore l'air si doux de la France.

Elle vit, au carrefour de la Barre, un

charmant cortége de jeunes filles vêtues de blanc, qui l'attendaient avec des corbeilles pleines d'ouvrages en ivoire, gentille industrie qui, grâce à elle, n'avait point péri avec les autres. Elles chantèrent en la voyant arriver, ces jeunes filles! Elles chantèrent des chansons dieppoises que la duchesse aimait, que la duchesse savait; et ces chansons si gaies, si drôles, elles pleuraient en les chantant.

Oh! comme le passé s'effaçait vite! Holy-Rood et ses longues années d'amertume disparaissaient de son âme, sans y laisser d'autre effet qu'un sentiment plus vif du bonheur actuel. Quelle touchante réception! quel peuple! que d'amour! que d'ivresse! Pourtant il y avait une crainte parmi toutes ces joies de mère, de femme et de princesse, une crainte qui revenait toujours: c'était Paris. Ici, se disait-

elle, j'étais sûre d'être aimée ; ici tous les cœurs comprennent le mien : mais Paris ! ce grand, ce terrible Paris ! — Et la duchesse avait peur, et elle serrait plus fort l'épaule de son Henri.

Quant à lui, qui pourrait dire ce qu'il éprouvait ?

Ils traversèrent ainsi la moitié de la ville, et descendirent au quai par la rue d'Écosse, ingénieusement choisie à cet effet. Le navire entrait dans le port ; Mademoiselle et le petit nombre de personnes que le brick avait amenées se joignirent au cortége, et la réception officielle, avec discours, hommages, honneurs militaires et civils, commença, aussi ennuyeuse, aussi lourde que l'autre avait été enivrante. Passons.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Il y eut des fêtes tout le jour : dîner, concert, bal, souper. A minuit, la duchesse et son fils se retirèrent dans leur appartement.

CHAPITRE XII.

Les Etats-Généraux.

. . . .
. . . .
. . . .

Pendant huit jours, la pièce suivante avait été affichée dans tout Paris, et distri-

buée aux citoyens, au nombre de plus de cent mille exemplaires :

« Les représentans du peuple français constitués en assemblée nationale, considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de l'homme sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernemens, ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'homme, afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs; afin que les actes du pouvoir législatif et ceux du pouvoir exécutif, pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés; afin que les réclamations des citoyens, fondées

désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la Constitution et au bonheur de tous.

» En conséquence, l'Assemblée Nationale reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être-Suprême, les droits suivans de l'homme et du citoyen.

» Article 1er. Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

» Article 2. Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression.

» Article 3. Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation. Nul corps, nul individu ne peut

exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

» Article 4. La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui : ainsi l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.

» Article 5. La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.

» Article 6. La loi est l'expression de la volonté générale. Tous les citoyens ont droit de concourir personnellement, ou par leurs représentans, à sa formation. Elle

doit être la même pour tous, soit qu'elle protége, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens étant égaux à ses yeux, sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talens.

» Article 7. Nul homme ne peut être accusé, arrêté ni détenu, que dans les cas déterminés par la loi, et selon les formes qu'elle a prescrites. Ceux qui sollicitent, expédient, exécutent, ou font exécuter des ordres arbitraires, doivent être punis; mais tout citoyen appelé ou saisi en vertu de la loi, doit obéir à l'instant; il se rend coupable par la résistance.

» Article 8. La loi ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires, et nul ne peut être puni qu'en vertu d'une loi établie et promulguée an-

térieurement au délit, et légalement appliquée.

» Article 9. Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il est jugé indispensable de l'arrêter, toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de sa personne doit être sévèrement réprimée par la loi.

» Article 10. Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.

» Article 11. La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme : tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi.

» ARTICLE 12. La garantie des droits de l'homme et du citoyen nécessite une force publique : cette force est donc instituée pour l'avantage de tous, et non pour l'utilité particulière de ceux auxquels elle est confiée.

» ARTICLE 13. Pour l'entretien de la force publique et pour les dépenses d'administration, une contribution commune est indispensable ; elle doit être également répartie entre tous les citoyens, en raison de leurs facultés.

» ARTICLE 14. Tous les citoyens ont le droit de constater par eux-mêmes, ou par leurs représentans, la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi, et d'en déterminer la quotité, l'assiette, le mouvement et la durée.

» ARTICLE 15. La société a le droit de

demander compte à tout agent public de son administration.

» ARTICLE 16. Toute société dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de constitution.

» ARTICLE 17. La propriété étant un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la nécessité publique, légalement constatée, l'exige évidemment, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité. »

Cette déclaration, qui promettait aux Français une Constitution grande, large, digne d'un peuple libre, avait produit le même enthousiasme, la même admiration qu'à sa première apparition, en 1789. Les États-Généraux s'étaient immédiatement formés en Assemblée-Nationale-Consti-

tuante. Ils avaient siégé sans désemparer, et les représentans du peuple, travaillant jour et nuit, venaient d'achever le grand œuvre de la Constitution française : œuvre immortel, supérieur peut-être à son modèle, la constitution de 1791.

La forme du gouvernement ne pouvant être que monarchique en France, l'Assemblée, malgré les idées républicaines de quelques-uns de ses membres, avait institué une monarchie héréditaire. La personne du Roi, déclarée inviolable comme la nation elle-même, des ministres rigoureusement responsables, deux chambres, l'une élective, l'autre à vie, un conseil-d'état inamovible, composaient le gouvernement.

L'administration gratuite; le jugement par jury pour toutes les matières judiciaires; le vote public et patent; l'abolition

du serment en matière d'élections ; l'appel aux assemblées primaires de tous Français ou naturalisés français âgés de vingt-cinq ans, domiciliés et payant un impôt direct quelconque ; l'inutilité du cens pour la députation ; la répartition libre de l'impôt par les assemblées départementales et communales ; la destruction de la centralisation, des priviléges et des monopoles ; l'abolition des droits-réunis ; le changement complet du mode de recrutement de l'armée ; la libre nomination par la garde nationale de tous ses officiers indistinctement ; la réduction des cadres de l'armée de terre, et la garde du territoire principalement confiée à la garde nationale : toutes ces institutions, et beaucoup d'autres encore, avaient été proclamées à une immense majorité.

La liberté individuelle et d'association,

la liberté illimitée de la presse et des cultes, l'abolition du cautionnement et des droits de timbre pour les journaux, répressibles seulement pour le fait de diffamation et pour l'excitation à la révolte suivie d'effet, n'avaient presque point rencontré d'opposition.

La Constitution existait donc dans toute la noblesse, toute la majesté possibles, écrite en termes clairs, concis, sans équivoque et sans arrière-pensée. Elle devait être gratuitement distribuée tous les ans aux huit millions de Français électeurs. Il était ordonné de l'afficher dans tous les lieux publics, à la porte de chaque mairie, de chaque église; de la faire lire à haute voix dans toutes les communes à chaque anniversaire de sa promulgation. Elle devait aussi faire partie de l'enseignement, accompagnée d'un commentaire qui serait

composé à cet effet par une commission choisie dans le sein des États-Généraux.

Tandis que l'Assemblée Nationale accomplissait cette grande tâche, elle faisait recueillir sur toute l'étendue du territoire les opinions et les votes pour le choix d'un monarque. La commission chargée du dépouillement de ce scrutin immense avait fini son travail et nommé son rapporteur. C'était le célèbre M***, député de la Seine ; qui, la veille, au milieu de la séance, était venu annoncer la présentation de son rapport pour le lendemain.

On allait donc savoir qui serait le Roi!

La séance devait s'ouvrir à dix heures du matin. Avant huit heures, les avenues du palais des États-Généraux étaient assiégées par la foule. Tout autour, sur les places, sur les quais, à l'Esplanade des Invalides, aux Champs-Élysées, des tentes in-

nombrables abritaient des tables et des bancs que garnissaient déjà cinquante mille citoyens impatiens de connaître les conclusions du rapport de monsieur M***. Les députés, si tardifs autrefois, ne craignaient plus de devancer l'heure. On les voyait par deux, par trois, s'avancer lentement sur le pont des Grands-Hommes, arrêtés à chaque instant par les questions empressées de tout ce monde qui les regardait, qui les écoutait avec une curiosité toute particulière, croyant sans doute pouvoir saisir dans un regard, dans un mot, quelque révélation sur le résultat des votes nationaux.

Pourtant il faisait froid, et le vent dépouillait les arbres. La terre était de la boue, l'air était de l'eau. Mais on ne sentait pas cela : le grand intérêt du jour dominait toutes les intelligences, préoccu-

pait tous les esprits, absorbait toutes les sensations. Même on aimait à voir le ciel sombre et l'atmosphère brumeuse; on y trouvait de l'harmonie avec les pensées du moment; on y puisait de la gravité, du sérieux, et c'était bien, car tout ce qui allait se passer était grave et solennel.

Le jeune prince et sa mère étaient à Saint-Cloud. Ils avaient refusé avec raison l'invitation qui leur avait été faite d'assister à la séance. Leur présence, ils le sentaient, aurait pu gêner la délibération.

A neuf heures, les portes du palais s'ouvrirent pour le public. En un clin-d'œil, les deux galeries furent remplies, et pour consoler ceux qui n'avaient pu pénétrer dans la salle, les questeurs firent annoncer que de demi-heure en demi-heure on viendrait rendre compte des débats.

L'intérieur de la salle présentait un

magnifique aspect. Dans cette somptueuse enceinte de marbre, hérissée de drapeaux, peuplée de statues, sous un dôme de cristal éblouissant d'or et de peintures, six cents représentans du peuple français étaient assis. Leur costume sévère empruntait une sévérité plus grande au demi-jour qui tombait d'en haut, et répandait une teinte religieuse comme le jour des églises. Toutes ces figures attentives et pensantes, immobiles dans leur sublime méditation, rappelant le sénat de Rome aux grandes époques de la république, inspiraient la confiance et commandaient le respect. Qu'il y avait loin de cette tranquillité majestueuse au tapage des assemblées de jaseurs et de disputeurs qui jadis ébranlaient de leurs cris l'ignoble baraque de planches fastueusement appelée *Chambre des députés !*

En face de la tribune, délicieux morceau de sculpture représentant l'Éloquence et la Liberté réunies, s'élevait au sommet des gradins le buste du général Lafayette couronné de chêne. Au bas des gradins étaient plusieurs fauteuils pour les membres du gouvernement provisoire, et pour le rapporteur de la commission des votes nationaux. On voyait un peu plus loin trois autres siéges pour les représentans des candidats à la couronne.

A dix heures, un roulement de tambours annonça l'arrivée du président des États-Généraux et des membres du bureau. La séance fut immédiatement ouverte, et le canon des Invalides tonna pour l'annoncer à la population parisienne.

Avant de donner la parole au rapporteur, le président fit au public une allocution pleine de mesure et de dignité,

pour lui rappeler les termes du réglement qui défendent toute marque d'approbation ou d'improbation. Il dit que la principale force de l'assemblée était dans le respect de la nation, et que cette séance, plus que toutes les autres, avait droit au silence et aux égards des spectateurs. — « Ne rappelons pas, s'écria-t-il, ces temps de désastreuse mémoire, où des exclamations furibondes, où des menaces horribles venaient assaillir à la tribune l'orateur qui usait de son droit. Respect et silence, messieurs! songez que la France et l'Europe nous regardent. La parole est à monsieur M***, rapporteur de la commission chargée du dépouillement des votes nationaux. »

La lecture de ce rapport si désiré fut écoutée avec la plus religieuse attention. C'était un chef-d'œuvre d'art et d'élo-

quence. Un coup-d'œil rapide sur l'histoire de France depuis la révolution de 1789 jusqu'à la révolution de 1830 : un tableau énergique, mais vrai, terrible, mais consciencieux, des années qui avaient séparé cette dernière époque de l'époque actuelle, commençaient ce travail admirable. Dans la seconde partie, l'orateur, remontant au principe des États-Généraux, détaillait les immenses services que leur institution avait rendus au pays ; il faisait l'éloge des assemblées primaires, moyen unique de connaître les véritables désirs, les véritables besoins d'un peuple, moyen admirable de soustraire une grande mesure politique aux réclamations, aux examens critiques, aux accusations de légèreté, de précipitation, sources trop fécondes de dissensions et de guerres civiles. Enfin, l'orateur, après avoir exa-

miné les droits de chaque candidat, mettait sous les yeux de l'assemblée le résultat des votes nationaux, et déclarait sur son honneur et sa conscience que le prince Henri, duc de Bordeaux, avait réuni quatre millions trois cent dix-sept mille huit cent quatre-vingt-cinq suffrages, c'est-à-dire la majorité. La commission avait donc l'honneur de proposer à l'assemblée, par son organe, de proclamer le duc de Bordeaux roi, à la condition de prêter serment à la Constitution.

A cette dernière phrase, l'auditoire oublia complétement la recommandation formelle que lui avait faite le président. Il poussa des acclamations, et battit des mains pendant un quart d'heure, en criant : *Vive Henri V! vive le duc de Bordeaux! vive le Roi! vive l'Assemblée Na-*

tionale! Ces cris passèrent du dedans au dehors, et furent répétés par les masses qui entouraient le palais, avec un tel bruit, que le président se vit forcé de suspendre la séance.

Lorsque le calme fut un peu rétabli, le président consulta l'Assemblée pour savoir à quel jour elle voulait fixer la délibération sur le rapport de monsieur M***. *Séance tenante! séance tenante!* s'écrièrent une foule de voix; et la nomination de Henri eut lieu séance tenante.

Trente-huit membres seulement votèrent contre.

Aussitôt le vote connu, les acclamations recommencèrent avec une nouvelle force. Et quand l'Assemblée se sépara, le peuple voulut, par une ovation individuelle, témoigner sa reconnaissance à chaque mem-

bre en particulier, et chaque membre eut un cortége de peuple pour le ramener en triomphe à sa demeure.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Dans la journée suivante, Henri écrivit à l'Assemblée pour dire qu'il acceptait le trône, et qu'il jurait d'observer la Constitution.

Alors le gouvernement provisoire fut déclaré dissous. L'Assemblée décida qu'elle irait en masse chercher le roi à Saint-Cloud ; ce qu'elle fit le lendemain matin,

ayant autour d'elle cent mille hommes de garde nationale.

Les expressions manquent pour décrire l'entrée de l'élu du peuple dans sa ville natale, dans ce beau Paris qu'il rêvait si souvent sous les sombres plafonds d'Holy-Rood. Qu'il nous suffise de dire à tous ceux qui ont vu des entrées de rois, qu'ils n'en ont jamais vu comme celle-là.

Le cortége parcourut la ligne des boulevards et des quais; il s'arrêta au Champ-de-Mars. Là, une estrade était préparée. Henri descendit de cheval; il s'avança, ou plutôt il fut porté vers l'estrade, sur laquelle était assis le président des Etats-Généraux. Il prêta son serment de citoyen entre les mains du vieillard attendri; puis, Roi de France librement choisi par la nation française, il promena ses regards

pleins d'amour sur cette immensité de citoyens qui l'entouraient, et dit d'une voix forte :

« FRANÇAIS !

» Je viens consacrer solennellement ici
» l'acceptation que j'ai donnée à l'acte
» constitutionnel. En conséquence, je jure
» d'être fidèle à la nation et à la loi; je
» jure d'employer toujours tout mon pou-
» voir à maintenir et faire exécuter la
» Constitution et les lois. Puisse mon ser-
» ment devenir le gage du bonheur de la
» France ! »

Ce qui se fit ensuite dans le Champ-de-Mars rappela aux vieillards la magnifique scène du 14 juillet 1790.

CHAPITRE XIII.

La Fête de la Ville.

La ville de Paris voulut célébrer l'avènement de Henri par une fête digne de lui et d'elle. Le corps municipal, ayant à sa tête le préfet, était venu inviter le jeune Roi, qui avait accepté avec reconnaissance.

Le programme, rédigé par le préfet, avait été corrigé par monsieur de B***, qui jadis exerçait à la cour les fonctions de grand maître des cérémonies. La veille de la fête, monsieur de B*** vint soumettre son travail à l'approbation du Roi.

Henri et monsieur de B*** avaient ensemble de fréquentes discussions. Le Roi ne pouvait souffrir que l'on cherchât à ressusciter dans sa jeune cour les formes guindées, les usages ridicules de l'ancienne. Monsieur de B***, défenseur zélé de l'étiquette, homme de cérémonial des pieds à la tête, disait gravement *que c'étaient ces choses-là qui rendaient une monarchie respectable.* — « Je n'en veux pas! répondait Henri; c'est à cause de l'étiquette, c'est pour avoir fait attendre, pendant un quart-d'heure, un envoyé du duc de Raguse que mon grand-père a perdu sa couronne. »

Cette fois, l'ex-grand-maître des cérémonies avait fait aux goûts du Roi toutes les concessions possibles. — « Je ne crois pas, dit-il en entrant, que Votre Majesté trouve à redire à ce programme ; les termes en sont aussi simples que les formes peu cérémonieuses, j'allais dire peu convenables. »

— « Voyons, dit le Roi en souriant. »

Et il parcourut rapidement le papier.

— « *Sa Majesté entrera à l'Hôtel-de-Ville par un arc de triomphe. Elle sera reçue par le corps municipal, qui la suppliera de venir prendre place dans la salle du Trône.*

— « Monsieur le marquis, voilà une phrase inutile. Il faut effacer tout ce qui est après ces mots : *le corps municipal*. A quoi bon retenir à la porte celui qui vous

rend visite, et le *supplier* d'entrer quand il vient précisément pour cela ? »

Monsieur de B*** fit un soupir.

Henri continua sa lecture.

— « .... *Suivant les anciens usages, le corps municipal jouira de la prérogative de servir le Roi à table...* »

— « Et suivant les usages nouveaux, dit le prince, le corps municipal se mettra à table avec le Roi toutes les fois que l'occasion se présentera, pour ce dernier, de s'entretenir des besoins de la ville avec ceux qui sont à portée de les mieux connaître. Effacez cela, monsieur le marquis ; effacez encore cette autre phrase dans laquelle *on supplie le Roi de vouloir bien autoriser le premier feu d'artifice*. Il faut mettre la gravité royale à couvert ; et si au moment où l'on viendra me supplier de permettre au feu d'artifice de commencer, les bom-

bes de Ruggiéri s'avisaient de partir d'elles-mêmes, vous sentez que l'étiquette en serait cruellement blessée. »

— « Sire, répondit avec douleur monsieur de B***, nous n'avons dans l'histoire de France qu'un seul exemple de feu d'artifice tiré dans une fête royale, sans que le souverain ait été supplié de vouloir bien donner le signal... »

— « Eh bien ! ce sera le second exemple, interrompit Henri. » Et voyant que le pauvre marquis n'osait donner essor à la triste pensée que lui inspiraient de telles modifications en matière d'étiquette, il remit le programme à l'ex-grand-maître des cérémonies, en lui disant : — « Consolez-vous, monsieur de B***, je n'ai plus qu'une petite correction à faire. Pourquoi cette division des entrées par catégories ? Dans une fête de famille, on ne connaît point de rangs.

Ainsi toutes les personnes qui viendront à l'Hôtel-de-Ville entreront par la même porte, si monsieur le préfet veut bien le permettre. »

— « Par la même porte! s'écria monsieur de B***. »

— « Eh oui! répondit en riant le jeune Roi. Le peuple me pressera, n'est-ce pas? Tant mieux! Je pourrai dire comme mon aïeul: — « Il me presserait bien davantage dans un jour de bataille ! »

Monsieur de B*** se retira fort mécontent. Il alla se plaindre à la reine-mère, qui lui dit que le Roi avait raison.

Le lendemain, dès l'aurore, des salves d'artillerie annoncèrent aux Parisiens la visite de leur bien-aimé.

Toute la journée fut la fête du peuple. Journée délicieuse! Journée de bienfaits et de reconnaissance! Dans la cité popu-

leuse, un doigt éclairé désigne ceux qui ont droit à la bienfaisance nationale. Marqués d'une croix protectrice, le grenier du pauvre honteux, la mansarde de l'artisan sans ouvrage, s'ouvrent à l'abondance qui vient en chasser la misère. Le bonheur sourit à qui l'invoque au nom de Caroline et de Henri; il frappe à la boutique du malheureux marchand à la veille de fuir cette demeure, où mourut son père! il ouvre là ses mains pleines, et sèche les pleurs de cette famille qui, le lendemain, allait voir son comptoir de noyer, ses quelques chaises et sa table, modeste mobilier d'un ménage de marchand, vendus sur la place publique, à la voix sinistre d'un commissaire des exécutions commerciales. Il revoit le jour de la liberté, ce vieux père de famille qui a livré son corps en nantissement d'une dette égale à ce que

donne un agent de change pour retrouver son chien perdu. — *Au greffe! au greffe!* s'écrient cinquante compagnons de la même infortune, *la mère du Roi a payé notre dette, et nous sommes libres! — A l'église! à l'église!* s'écrient cinquante familles, *la mère du Roi paie la dot de nos enfans!*

Là-bas, il y a des danses, et des chants, et des jeux. L'enfant de Paris, type de la gaîté, de l'insouciance nationale, a vu les mâts de cocagne; il accourt, il s'élance agile et preste; il enlace de ses membres vigoureux le frêne couronné de feuillage, arbre d'une liberté qui ne promet que des fleurs; et soit qu'il grimpe ou qu'il glisse, soit qu'il manque ou qu'il atteigne le but, toujours il rit, le joyeux enfant! Une table immense étend sa nappe de neige des Tuileries jusqu'à l'arc de l'Etoile; c'est le

grand couvert de l'ouvrier. Ils sont six mille assis qui boivent et qui mangent, et qui sont servis par des domestiques : chaque arrondissement en a fourni cinq cents. Venez, Roi de France! Venez, sa mère! Entendez comme on vous chante, comme on pleure en parlant de vous; voyez comme on boit à votre santé!... Ce sont de gais convives, n'est-ce pas? Et puis voici le cortége, le cortége innombrable, splendide, éblouissant. Autour du Roi grande foule, comme autour des autres, et toujours les mêmes personnes, matériel inamovible des cortéges royaux. Voyez comme ils se penchent et se courbent tous, ces hommes rayés d'or, et pavoisés comme un navire le jour de sa fête. Ils font du dévouement et de l'amour! Ils racontent les malheurs de leur fidélité. Henri hoche la tête et rit. Courtisans, il vous connaît, prenez garde!

Au coin de la rue Royale, un homme de trente ans, à l'apparence pauvre, aux traits fortement caractérisés, à la figure marquée d'une large cicatrice, qui suivait le cortége depuis quelques minutes, s'élance frappé d'une résolution subite. Il fend la foule, il écarte les courtisans, et se jette à genoux sur le passage du Roi. Le digne homme nourrit du produit d'une petite place son vieux père infirme ; il craint une destitution dont il a été menacé; car il est décoré de juillet et combattant de 1830. A sa vue, le Roi s'arrête; il descend de cheval, il le relève, l'interroge, et lui dit à voix basse : — « *Nous devons nous pardonner réciproquement, et tâcher d'oublier que nous nous sommes tous trompés ;* » puis, de façon à être entendu de tous ceux qui l'entouraient : « soyez tranquille, monsieur; l'opinion ne fait pas les

capacités; et les capacités doivent toutes indifféremment être appelées aux emplois et travailler au salut de la patrie. Voilà comme je pense et comme je veux agir. »

Le jeune homme se retira bienheureux, et pour la première fois de sa vie il cria *vive le Roi!*

Plus tard, un autre incident vint rompre la symétrie qu'à grand'peine on cherchait à maintenir autour de Henri. Un cheval de cabriolet, effrayé par le bruit des tambours, s'était précipité à travers l'état-major de Sa Majesté, en passant même assez près du Roi pour le mettre en danger. Le conducteur du cabriolet, tout tremblant, voulait et ne pouvait s'excuser : son émotion le faisait balbutier à ne pas être intelligible. Le Roi, inaccessible à la frayeur, dit en souriant au comte de Lobau qui grondait avec sa

grosse voix : — « J'en ai bien vu d'autres en Écosse !... » et au pauvre cocher : « Je suis enchanté pour votre cheval qu'il ne me soit arrivé aucun accident ; car j'aurais agi autrement que le procureur-général Persil dans une affaire déjà un peu vieille : j'aurais envoyé le quadrupède régicide sur les bancs de la cour d'assises. »

Et la marche triomphale parcourut ainsi la grande ville. La Reine-mère et Mademoiselle pleuraient de bonheur. Monsieur de Barande, le capitaine, et Jacques Bonval croyaient rêver : ils se regardaient et se touchaient pour être sûrs. O providence ! quelle magnifique réparation ta justice éternelle gardait aux pauvres exilés !

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le corps municipal attendait le Roi. L'état-major de la garde nationale tout entier, les poi-

trines veuves du cordon rouge des émeutes, félicita Sa Majesté par l'organe de son honorable chef, le général ***. Henri répondit : — « Si nous ne comptions sur votre dévouement, Messieurs, que pour le maintien de l'ordre et la protection du repos des citoyens, nous regarderions l'institution de la garde nationale comme déchue de sa noble origine : croyez donc bien que si, au besoin, nous acceptons de vous des bras pour nous défendre, c'est à la condition que vous ne nous refuserez jamais des conseils pour nous éclairer. »

A six heures, la famille royale entra dans la salle du banquet. A son aspect, les voûtes retentirent de fanfares, de vivats, de cris d'allégresse et d'amour. Un mouvement de religieuse émotion interrompit ce tapage sublime, quand la voix ravissante d'Adolphe Nourrit, mariée aux chœurs

magiques de l'Opéra, fit entendre le vieux *Chant Français,* cette belle inspiration de Persuis. Le jeune prince se sentit ému jusqu'aux larmes. Il regarda sa mère. C'était le présage d'un bienfait. Sur un signe que fit Caroline, Adolphe Nourrit fut aussitôt présenté, conduit par le préfet.

— « Monsieur Nourrit, dit la Reine, votre voix a réveillé dans nos cœurs des souvenirs bien touchans. Le Roi mon fils rétablit la musique de la chapelle. Boïeldieu, Auber et vous, êtes chargés de sa réorganisation. Nous ferons en sorte que vos camarades de l'Opéra croient à la résurrection des arts. »

Et se penchant vers l'admirable artiste, la Reine lui mit au doigt une bague magnifique, et le chœur reprit : *Vive le Roi! Vive la France!*

Après le banquet, la famille royale

passa dans la salle de bal, où l'assemblée la plus brillante était réunie.

Douze quadrilles se formèrent.

Dans le premier et le second quadrilles, figuraient confondus les compagnons d'exil du jeune Roi, et les serviteurs fidèles qui, restés en France, s'étaient vus en butte aux persécutions d'un pouvoir ombrageux et méfiant. Messieurs Félix de Conny, Berryer fils, de Genoude, de Brian, de Bourmont fils; messieurs de Nugent, du Fougerais et de Berthier, s'y trouvaient avec le capitaine de La Villatte, avec messieurs d'Hardivilliers et de Barande..

Les troisième, quatrième et cinquième quadrilles se composaient de membres de l'ancienne opposition, et de jeunes gens qui avaient suivi la fortune des derniers ministères. Il y avait là monsieur Thiers et monsieur Laurencé; monsieur

Eugène d'Harcourt et monsieur Jollivet. Messieurs Duchâtel, Charles de Rémusat, Duvergier de Hauranne et Mignet, se croisaient avec messieurs Odilon-Barrot, Arago, Garnier-Pagès, Laboissière, et Coulmann. Monsieur Dupin aîné coudoyait monsieur Mérilhou, et serrait la main à monsieur Jolly.

Des officiers de tout grade et de toute arme, ceux qui avaient vu le drapeau tricolore humilié à Ancône, à Lisbonne et ailleurs, et ceux qui, la mort dans l'âme, accompagnèrent, en 1830, à Cherbourg, le vieux roi Charles X, formaient les sixième et septième quadrilles.

Tous les regards se portaient avec attendrissement sur un groupe d'étrangers de toutes les nations, qui composaient le huitième quadrille désigné sous le nom de *quadrille des réfugiés*. Une famille reve-

nant d'exil avait rappelé sur la belle terre de France ceux qu'une hospitalité cruellement dérisoire relégua jadis sous le brûlant soleil d'Afrique; et les héros de Varsovie, comme les patriotes proscrits de l'Italie et de l'Espagne, retrouvaient la France ce qu'elle fut toujours sous les Bourbons de la branche aînée, l'asile du malheur et la protectrice de toutes les gloires. Ces étrangers paraissaient à la fête comme une profession de foi de Henri V à tous les rois de l'Europe.

Les quatre autres quadrilles offraient la réunion des sommités de la finance, du commerce, de l'industrie, des arts, de la littérature et des fonctions publiques. On y voyait les Ternaux, les Delessert, les Rothschild, les Hagermann, les Odier, les Mallet, les Périer; les Daguerre, les Delacroix, les Robert, les Flatters, les Jo-

hannot, les Roqueplan; les Dumas, les Hugo, les Nodier, les Saintine, les Barthélemy, les Delavigne, les Scribe, et des juges, des directeurs, des préfets, en foule.

C'était un bien beau bal! Que de parures! Comme il y avait de jolies danseuses, et comme elles étaient émues, attendries, enthousiastes, ayant toutes de la bruyère d'Écosse dans les cheveux!

La Reine-mère et Mademoiselle parcoururent les quadrilles, répandant autour d'elles le bonheur, l'encouragement, la consolation. C'étaient deux anges qui passaient. Elles se trouvaient auprès de messieurs Châteaubriand, Hyde de Neuville et de Fitz-James, quand une guirlande, mal fixée à la voûte, se détacha, et, tombant sur les trois amis, les enferma dans un cercle de fleurs. La Reine sourit:

« Vous voilà donc encore dans les chaînes, mes amis, leur dit-elle; en vérité, vous êtes incorrigibles! »

Parmi les notabilités du département se trouvait dans un coin le général B....r, qui, voyant approcher la Reine, baissa la tête, et fit tout ce qu'il put pour esquiver la rencontre. Habitant de Saint-Mandé, et officier supérieur de la garde nationale de Saint-Maur, il avait, sous le régime passé, sollicité un nouveau baptême pour la commune dont il était le chef militaire; et suppliant plein de courtoisie, il avait fait que le canal Marie-Thérèse s'était changé en canal Joinville, et la commune de Saint-Maur-le-Pont, en commune de Joinville-le-Pont.

La Reine alla droit à lui. Le pauvre homme eut un frisson dans les épaules.

— « Colonel, lui dit la Reine, je n'ou-

blierai jamais que vous avez refusé de contribuer à la démarche qui fit ôter au canal de Saint-Maur le nom de la princesse ma sœur. J'ai appris avec reconnaissance que l'ancienne inscription avait été dernièrement rétablie par vos soins. J'irai bientôt vous en remercier dans votre commune. »

Le pauvre colonel, croyant la princesse mal informée, et ne voyant pas qu'elle riait en parlant, pensa s'évanouir de joie. Il se confondit en respects, la figure aussi rouge que le collet de son habit.

A neuf heures, une première explosion annonça le feu d'artifice. Les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville se hérissèrent de spectateurs. On tirait le feu sur la rivière.

Le génie de Ruggiéri n'était jamais allé aussi loin. Artificier de tous les règnes, il avait eu bien des fêtes, bien des époques à célébrer, et jamais, à ce qu'il disait

lui-même, il ne s'était senti inspiré aussi vivement.

Le fait est que de long-temps Paris n'avait vu et ne devait voir un aussi beau feu d'artifice. La bataille de Navarin et la prise d'Alger commencèrent cette série de merveilles pyrotechniques. Ensuite Ruggiéri, s'abandonnant à tout le fantastique de son imagination, mit dans les cieux la satire en action du règne qui venait de finir. Daignant à peine emprunter aux chefs-d'œuvre de Grandville et de Philipon, il inonda les airs de masses lumineuses, qui, s'étendant, se déroulant, se dévidant de mille manières, retraçaient des physionomies que chacun reconnaissait, gigantesques caricatures qui excitaient les rires prolongés du peuple, si prompt à saisir les allusions.

Après, c'était la fortune publique pas-

sant rapidement sur la tête du commerce, et fermant à ses prières une corne d'abondance qu'elle vidait plus loin entre les mains des sergens de ville et des gendarmes. Puis, c'était l'enterrement de la liberté, ensevelie sous un linceuil de dossiers étiquetés *complots*, *conspirations*, *réquisitoires*, *saisies*, *mandats d'amener*. Puis, une prison dans laquelle on empilait des hommes de tous les rangs, de tous les costumes; et cette inscription sur la porte : *Liberté de la presse*. Puis, au fond d'un soleil aux rayons blafards et livides, un transparent portant les mots : *Orgueil national*, montrait un coq honteux enchaîné près d'un léopard, assassiné de coups de bec par un aigle à deux têtes et un aigle noir. Près de lui un laurier aux feuilles vertes sur lesquelles on lisait *Arcole*, *Austerlitz*, *Marengo*, *Wagram*, *Alger*, et bien

d'autres noms, courbait sa belle tête, et jaunissait, et s'effeuillait, se courbait encore, et tombait. Enfin, mille feux variés, jeux de lumière et de couleurs, qui arrachaient aux spectateurs des cris de plaisir et d'admiration.... ; jusqu'au moment où le bouquet jaillissant et retombant en pluie d'oliviers, de palmes, de lis et de roses, unit aux symboles de la félicité future de la France les emblèmes de sa gloire passée.

Et le bal qui avait été suspendu recommença. Et jusqu'au jour ce fut encore la fête de la ville !

CHAPITRE XIV.

Le Fils du Vendéen.

—

Cette grande révolution était donc accomplie! Paris voyait enfin le calme et la sécurité succéder aux tempêtes, aux terreurs de l'anarchie. Les partis avaient mis bas les armes. On ne s'injuriait plus, on ne

se provoquait plus comme autrefois. Il n'y avait plus de duels, plus de dénonciations, plus de toutes les infamies que la guerre civile enfante. Réduit au silence, étonné, confondu, l'étranger n'imposait plus de conditions ; il craignait d'en subir à son tour, et recherchait, en frémissant, l'amitié d'un peuple que naguère il daignait à peine protéger.

Les provinces étaient, comme Paris, tranquilles et pleines d'espérance. Partout renaissaient la confiance et le crédit. Les affaires reprenaient leur cours, le commerce son activité, l'industrie ses hardies entreprises, la mode ses caprices et son empire. Chacun, libre et guéri du passé, heureux et fort du présent, s'élançait avec enthousiasme vers un avenir sans orages, et se félicitait du nouvel ordre de choses.

Quelques esprits cependant se refu-

saient à partager la satisfaction générale. Il y a toujours eu, il y aura toujours de ces hommes malheureusement organisés, qui trouvent détestable tout ce qui est, et désirable tout ce qui n'est pas; qui dédaignent aujourd'hui ce qu'ils admiraient hier; qui trouvent dans le respect et l'hommage du peuple pour un Roi, pour un système, des raisons suffisantes pour haïr ce Roi, pour dénigrer ce système. Hommes malades, qui voient tous les objets de la couleur de leurs yeux; hommes orgueilleux, qui prennent leur mauvaise humeur pour de la supériorité intellectuelle; hommes hargneux, qui crient, et se plaignent, et blâment, et médisent par tempérament, par surabondance de bile; hommes bien dangereux, parce qu'ils sont spirituels ordinairement, et parce qu'ils ont toujours des persécutions à raconter! après tout, les meilleures

gens du monde. Ce qui fait leur force à Paris, c'est leur nombre. Ils sont nombreux, parce que Paris est la ville où l'on trouve le plus de dissipateurs ruinés, le plus de vieillards qui ont gâché leur existence, le plus de jeunes gens à grande éducation et petite fortune, qui, à vingt-cinq ans, ont déjà livré aux usuriers toutes leurs espérances matérielles.

Donc, un mois ne s'était pas écoulé depuis l'avènement au trône du nouveau Roi, que déjà plusieurs journaux faisaient de l'opposition furieuse, et déclaraient le ministère incapable. Heureusement le vœu national, clairement et librement énoncé cette fois, défendait à leurs attaques de monter plus haut que les ministres.

Cependant les ennemis de Henri et de sa mère, en petit nombre, mais implaca-

bles, parce que chez la plupart la haine était née d'ambitions déçues qui ne pardonnent jamais, cherchaient à utiliser au profit de leurs ressentimens les imprudentes attaques de cette opposition. Des pamphlets infâmes, des libelles calomnieux couraient déjà la ville, écrits avec de la boue. Cachés sous le voile de l'anonyme, leurs lâches auteurs les colportaient secrètement eux-mêmes, ne trouvant point de libraires pour les acheter ni pour les vendre. Mais toutes ces brochures allaient et venaient avec le mépris public pour salaire. Les augustes personnages qu'elles calomniaient les laissaient passer, sans paraître en soupçonner l'existence, sachant bien que le bon sens et le patriotisme des citoyens en feraient meilleure justice que les tribunaux. Ils ne voulurent pas, et ils eurent raison, accorder

à de si pitoyables choses les honneurs de la cour d'assises ; ils pensèrent qu'un gouvernement qui fait des procès travaille pour le compte de ses ennemis, et court le risque de rendre intéressantes les causes les plus méprisables. — « La nation m'a mis sur le trône, disait Henri ; elle saura bien m'y maintenir. Que m'importent leurs insultes ? Laissez-les faire. Ils auront vite fini, si personne ne prend garde à eux. Les punir, serait vouloir les multiplier. »

Il arriva pourtant qu'un pamphlet fut poursuivi.

Jacques Bonval, vivement sollicité par la reine-mère, venait d'accepter la place de concierge du château de Versailles, qui allait devenir l'hôtel des Invalides. Le vieux Vendéen avait eu bien de la peine à se décider. — « J'ai fini ma tâche, disait-

il à la reine; le fils de mes anciens maîtres est assis sur le trône de ses ancêtres. La France est heureuse et respectée. Bonval n'a plus rien à faire. Laissez-le partir. Qu'il aille mourir aux lieux où son père est mort. »

Et le brave homme avait le cœur serré en parlant ainsi. Car il n'était pas heureux, lui. Son fils, celui qui devait épouser Jeanne l'orpheline, remplissait d'amertume ses vieux jours. Tandis que, fidèle et dévoué, Jacques allait de France en Écosse, et d'Écosse en France, travailler au triomphe de sa cause chérie, ce fils égaré, perdu par des conseils perfides, trahissait les devoirs de sa race; il rendait les armes aux soldats de Louis-Philippe; il faisait humblement sa soumission, et se vendait, corps et âme, aux oppresseurs de la Vendée. Oubliant son père et sa mère,

foulant aux pieds ses sermens, abjurant ses fiançailles avec la fille de Denis Constant, il osait, le malheureux! il osait, comme un vil transfuge, divulguer les secrets dont une confiance trop aveugle l'avait rendu dépositaire... Il se faisait lâche et traître à plaisir, pour un peu d'or, pour une mince proie jetée à ses passions!

Il avait eu des remords pourtant. Il avait frémi plus d'une fois, et senti ses cheveux se dresser, lorsque devant lui, l'infâme appellation de *brigands* allait frapper ceux que son père lui apprenait jadis à nommer des héros..... Mais l'ambition l'obsédait. Elle lui brûlait les yeux de ses lueurs fantastiques et menteuses. Un brillant avenir était promis à sa trahison; il allait, il allait toujours... Et comment s'arrêter d'ailleurs? Comment revenir? Au premier pas rétrograde, la prison se fût

ouverte pour lui. Il secoua donc son reste de honte ; il n'en garda que ce qu'il lui fallait pour changer de nom.

A la faveur de ce changement de nom, il resta long-temps caché. Long-temps sa mère et sa fiancée crurent, en se désolant, qu'il était mort ou prisonnier. Trois fois Jacques reçut à Édimbourg des lettres où on lui disait : *Notre fils n'est pas encore retrouvé*... Alors il levait au ciel ses yeux baignés de pleurs, et priait Dieu pour son fils qu'il lui semblait voir assis sur les nuages, à côté des Lescure et des Bonchamp.

Puis, tout ce qui devait arriver arriva. Le gouvernement changea. La nation se fit un autre Roi. Le Vendéen trouvait dans son bonheur politique une sorte de consolation pour ses malheurs privés, quand sa femme vint à Paris avec Jeanne lui

apprendre que son fils vivait, mais qu'il était devenu indigne du nom de Bonval.

Quel coup affreux pour ce pauvre père!

Le jour où la commune d'Andrezé avait institué sa municipalité provisoire, un homme enveloppé d'un manteau, la tête couverte d'un chapeau qui lui tombait sur les yeux, s'était présenté dans la chaumière de Bonval. Les deux femmes allaient prendre leur repas du soir. Il avait soigneusement fermé la porte, et se découvrant, avait dit : — « Ma mère et ma fiancée, me reconnaissez-vous? »

Les deux femmes s'étaient jetées dans ses bras, à demi-mortes de saisissement et de bonheur. Il les avait doucement repoussées, et toujours debout, sans leur permettre la moindre interruption, il leur avait raconté toute son histoire avec une inconcevable volubilité. Alors, comme

dégagé d'un poids énorme, il avait poussé un profond soupir; et voyant dans leurs regards une expression de chagrin qu'il prenait pour de l'horreur, il avait saisi la bouteille, s'était versé un plein verre de vin, et le tenant élevé, il avait dit : — « Maintenant, je suis perdu ! S'ils me prennent, ils me tueront... ils sont les plus forts ! Je bois à l'extinction de leur race ! » Il avait bu !! Puis, souriant d'un sourire de réprouvé, il avait brisé le verre vide contre un portrait de Henri V attaché à la muraille, et s'était échappé... On n'avait pas su ce qu'il était devenu.

La mère du Roi avait voulu connaître les peines de son vieil ami, et Jacques Bonval n'avait pu lui rien cacher.

— « Malheureux jeune homme ! s'était écriée Caroline, il nous connaît bien mal. Des représailles !... Nous ! »

Toutes les démarches du Vendéen pour retrouver son fils étaient demeurées sans résultat. Il avait écrit à ses amis. Il était allé dans le pays. Personne n'avait pu lui rien apprendre.

Il devait le revoir pourtant, ce fils, son malheur et sa honte. Mais de quelle manière, grand Dieu!

Un abominable pamphlet venait de paraître, reproduisant l'absurde et scandaleuse histoire dont un mois après la révolution de 1830 des journaux n'avaient pas rougi de souiller leurs colonnes. Ce pamphlet destituait la reine-mère, déclarait Henri V fils de je ne sais quelle pauvre femme qui l'avait vendu à la duchesse de Berri, faisait, enfin, de la nuit du 29 septembre 1820 la plus dégoûtante comédie que l'on pût imaginer. Tout cela était dit avec une espèce de talent.

Ce pamphlet ne passa point comme les autres. Trop de personnes s'y trouvaient compromises. Ce qui restait de témoins vivans de la scène, objet de tant de calomnies se porta partie civile, et le ministère public instruisit.

La brochure n'était pas signée. On interrogea l'imprimeur, qui déclara avoir reçu le manuscrit d'un nommé Morin, demeurant aux Batignolles.

La police chercha monsieur Morin et ne le trouva point.

Au bout de quelque temps, Henri revenait à cheval de Versailles à Saint-Cloud, accompagné du capitaine de La Villatte. Il était allé visiter les travaux que l'on faisait au château pour la translation des militaires invalides qui devaient céder leur hôtel de Paris aux malades de l'Hôtel-Dieu. Il traversait les bois de Ville-d'Avray, quand

un coup de fusil frappa son cheval au poitrail, et le fit tomber mort.

Le Roi, renversé, se releva bientôt. Il n'avait aucun mal; mais son émotion était grande. — « Que leur ai-je donc fait, disait-il, pour qu'ils veuillent me tuer? »

Deux gardes-chasses amenèrent un homme évanoui et baigné dans son sang. Ils l'avaient trouvé dans les halliers, une carabine à côté de lui, et tenant à la main un poignard dont il venait de se percer au moment où les gardes-chasses étaient arrivés.

Des villageois qui avaient entendu le coup de feu, et vu le Roi tomber, s'étaient enfuis en s'écriant : *Le Roi est mort!* Ce cri courut de Sèvres à Saint-Cloud, et de Saint-Cloud à Paris, vite comme une mauvaise nouvelle, vite comme la pensée.

La consternation fut impossible à décrire.

Deux heures après, le Roi était aux Tuileries, au balcon de l'horloge; il se montrait au peuple. De ce jour-là, Henri fut l'idole des Français.

Cependant on avait fouillé l'assassin. On avait trouvé sur lui un porte-feuille contenant deux ou trois lettres adressées *à monsieur Morin, homme de lettres, aux Batignolles*, et un paquet cacheté, avec cette suscription : *Pour remettre, après ma mort, à monsieur Bonval, concierge du château de Versailles.*

Un chirurgien fut appelé. Il visita la blessure. Elle était horrible. Le chirurgien suivit le blessé dans une salle basse du château de Saint-Cloud, et resta près de lui jusqu'au lendemain matin. Ce fut alors seulement qu'il put dire : — « Ce soir,

nous verrons. » Car l'homme s'était frappé d'une main ferme.

Au bout de quinze jours, le meurtrier, à peu près guéri, put entendre les questions du juge et y répondre. Il avoua tout, brochure et coup de fusil. Il dit qu'il n'avait pas de complice, et comme le juge paraissait en douter, il le répéta. Interrogé plusieurs fois sur le nom de Morin, il déclara ne s'être jamais appelé autrement. Il défiait le juge de lui prouver le contraire; lorsque celui-ci tira de son portefeuille le paquet à l'adresse de monsieur Bonval, de Versailles. A cette vue le meurtrier pâlit, il pleura, il se jeta aux genoux du juge, le conjurant, le suppliant, lui demandant comme grâce infinie d'être condamné sous le nom de Morin, de peur que le coup qui frapperait Charles Bonval, disait-il, ne frappât

aussi son père, Jacques, le meilleur et le plus pur de tous les hommes.

Mais le père savait tout déjà. On l'avait fait venir mystérieusement. On lui avait dit le crime.... à lui seul. Horrible révélation !

Les débats ne furent pas longs. L'accusé, décidé à mourir, répondait *oui* à presque toutes les questions. Il allait audevant des témoins, il les aidait dans leur témoignage! Son avocat, nommé d'office, voulut le faire passer pour fou ; mais Charles le regarda en souriant et lui dit : — « Quelle opinion avez-vous donc de ces messieurs ? » Il montrait les juges.

Le procureur-général se leva et fit son réquisitoire. Il parla du père de l'accusé. Charles fondit d'abord en larmes, puis, comme le magistrat charmé de faire de l'éloquence, poussait aussi loin que pos-

sible la magnificence des contrastes, l'accusé le regardant, lui dit d'une voix tonnante : — « Qu'avez-vous à faire de mon père ici? Personne ne vous dispute ma tête, prenez-la et taisez-vous! »

L'auditoire et les juges frémirent. Le procureur-général se tut.

Le jugement fut ensuite prononcé, solennel et terrible. Charles, debout pour l'entendre, et la tête baissée, releva fièrement son front, quand le président eut fini. — « C'est bien, dit-il; c'est juste! Que le ciel et les hommes me pardonnent maintenant, car j'étais fou! Mon avocat avait raison en vous disant que j'étais fou! Puisse ma mort servir d'exemple à ceux qui, comme moi, seraient tentés de se faire les instrumens d'un parti! »

On le reconduisit en prison, faible,

pâle, n'ayant presque plus de sang à donner au bourreau.

Son père l'attendait!! Il était là, dans un coin du cachot, assis sur la paille de son fils.

Malheureux père! Après avoir, acteur infatigable, parcouru cinquante ans durant le drame immense qui venait de se dénouer; au bout de sa longue vie toute de sacrifices, de zèle et de dévouement; quand il venait à peine d'assister au couronnement de son œuvre chérie : fallait-il qu'au soir de la journée, à l'heure du repos, une si horrible catastrophe vînt le frapper! Etait-ce juste, cela? et la main de Dieu n'était-elle point trop lourde sur cet homme? Voir son fils coupable! son fils assassin! son fils régicide! Lui, un Vendéen, avait osé porter la main sur un

Bourbon ! sur le Roi ! Et ce Vendéen s'appelait Bonval ! et le nom de Bonval était à jamais flétri, à jamais déshonoré ! Ce nom si beau, si pur jusque-là, ce nom qui faisait ôter le chapeau quand on le prononçait, ce nom que chacun bénissait encore hier... il sera maudit demain ! Car demain tous les Vendéens sauront que le régicide s'appelait Bonval... Et l'on ne dira plus Bonval tout seul ; on dira *Bonval-Ravaillac!* Quelle horreur !

Ces terribles pensées pesaient comme du plomb sur le cœur du vieillard. Il se leva, la rougeur au front, les lèvres frémissantes, l'œil en feu... L'anathème, la malédiction peut-être allaient s'échapper de sa bouche... Un regard suppliant de Charles conjura la foudre prête à tonner. A genoux devant son père, le malheureux jeune homme demandait pardon.

Jacques sentit s'évanouir sa colère : ses entrailles paternelles s'émurent... il releva son fils... il l'embrassa... et se mit à pleurer amèrement.

Le soldat de l'armée royale avait disparu! Le père seul était resté. Son Charles, son unique héritier, l'enfant bien-aimé de la vertueuse Elisabeth, allait mourir ! On l'avait condamné! Quel malheur ! Plus de fils au vieux Vendéen ! Plus de main pour lui fermer les yeux! Et comment l'apprendre à Élisabeth, à Jeanne ? Comment dire à l'une :—« Mère, tu n'as plus de fils !» à l'autre : — « Jeune fille, tu n'as plus de fiancé ! » Puis, quand elles seraient toutes deux tombées sous l'horrible poids de ces paroles, comment achever de les tuer en ajoutant : — « C'est lui qui a tiré sur le Roi ! »

Car elles ne savaient rien encore, les

pauvres femmes! Qui donc aurait osé leur dire quelque chose?

— « Mon Dieu ! mon Dieu ! que vous ai-je fait pour mériter tant de malheurs, s'écria l'infortuné Jacques. » Et désolé, presque fou, il s'arrachait les cheveux, il se frappait la poitrine, il se cognait la tête aux murs de la prison.

Charles ne souffrait pas moins que Jacques. Mais ce n'était pas son destin qui lui déchirait l'âme, c'était le désespoir de son père. Quant à lui, à bout de tout, chargé d'un crime énorme, ayant ruiné l'honneur de sa famille, il se résignait. Il regardait la mort comme un bien : il l'appelait de tous ses vœux. Que faire désormais de la vie? Comment cacher la tache sanglante de son front? D'ailleurs, son problème n'était-il pas résolu? La carrière dans laquelle il s'était si funestement jeté avait deux buts.

Manquant l'un, il devait se heurter à l'autre..., et l'autre, c'était l'échafaud !

La journée se passa d'une manière affreuse.

Le soir venu, Jacques était plus calme. Il avait entendu la confession de Charles. Il avait pardonné. Son pauvre fils lui semblait maintenant bien plus à plaindre qu'à blâmer. C'était un autre que maintenant le Vendéen chargeait de ses malédictions... Car, vraiment, Charles n'avait été qu'un instrument dans tout cela..... car ce n'était pas Charles qui avait écrit, qui avait frappé..... On avait écrit par sa main, frappé par sa main.

— « J'irai ! dit le père, après avoir tout entendu. Je me jeterai aux pieds du Roi ! Je lui demanderai la grâce de mon fils ! Je lui dirai tout ! »

— « Vous ne le ferez pas, mon père !

s'écria Charles. Ce que je vous ai dit, je n'ai pas voulu le dire aux juges. C'était mon secret. C'est le vôtre maintenant. J'avais besoin de faire cet aveu à vous seul, afin de n'être pas maudit de vous, afin que mon crime fût moins grand à vos yeux. Mais acheter la vie à ce prix ! Cela serait trop infâme ! »

Jacques ne répondit rien.

Il y eut un moment de silence qui fut bien solennel. Ils se regardaient l'un l'autre, ces deux hommes ! Ils comparaient leurs positions, et se demandaient de quel côté la Providence avait mis la plus grande somme de douleurs !

Dieu était leur seul refuge.

Ils s'agenouillèrent et prièrent.

Ce fut à genoux que le geôlier les trouva tous deux lorsqu'il entra, conduisant monsieur de Barande, qui venait

apporter à Jacques Bonval la grâce de son fils.

Dans la journée, le Roi avait fait présenter aux chambres, par le ministre de la justice, un projet de loi portant abolition de la peine de mort.

Le Vendéen s'évanouit.

CHAPITRE XV.

Vision.

—

(FIN DU CHAPITRE I.)

Quand il revint à lui, éperdu, pris de vertige, il sentit comme un cercle magique le ceindre et le presser. Il lui sembla qu'entraîné par une puissance irrésistible hors des murs de la prison, il courait avec une

incroyable vélocité à travers un chaos de figures, un pêle-mêle de tableaux tour à tour bouffons et lugubres, effrayans et pleins de charme. Cette étourdissante fantasmagorie s'éclaircit peu à peu ; la course devint moins rapide ; et le plus étonnant, le plus admirable spectacle que l'imagination puisse créer, s'offrit réel, animé, palpable, aux regards de Bonval émerveillé.

C'était la France, la France belle, riche, joyeuse, pleine de force et d'avenir ; la France libre, fière, imposante, reine de l'Europe ; la France heureuse enfin, comme ses enfans les plus tendres ne l'ont jamais rêvée.

Que c'était beau !

Cette pauvre France, naguère encore si souffrante, si déchirée, si saignante, comme le Vendéen la voyait vive, rajeu-

nie, pleine de vigueur et de santé! C'est sa province qu'il reconnut d'abord. Quel changement! Au lieu de ces ruines affreuses, déplorables décombres amoncelés par les guerres civiles; au lieu de ces champs saccagés, brûlés par les soldats; au lieu de ces moissons piétinées, dévorées par la cavalerie, de ces chemins enfoncés par le passage des canons... le Vendéen trouvait un pays magnifique, coupé de routes et de canaux; planté avec une richesse inouïe; peuplé de maisons neuves et de châteaux neufs, de fermes, de fabriques; animé de figures paisibles, qui témoignaient le contentement et la sécurité!

Et plus de soldats sur la route pour crier *qui vive* au laboureur revenant de sa journée, et pour le fusiller quand il ne répondait pas à l'instant. Plus de garnisaires pour

s'établir dix, vingt, trente chez un pauvre père de famille accusé de cacher ses enfans; pour faire de sa maison la leur, de sa chambre leur chambre, de son lit leur lit; pour manger, boire, gaspiller, vendre ses vivres, ses hardes, ses meubles, ses bestiaux : et le laisser au bout d'un mois, ruiné, misérable, mendiant! Plus de brûleurs, plus d'atroces brûleurs pour envelopper un château, l'assiéger en vain, l'affamer en vain, et l'incendier de fond en comble, et rire et danser à l'horrible son des cris, des hurlemens, des malédictions de cent personnes brûlant toutes vives au milieu de cette épouvantable fournaise! Plus d'assassins pour s'emparer d'un homme, lui faire rendre les armes en lui promettant la vie sauve; puis, l'attacher à un arbre, cet homme! et faire de son corps une cible pour leurs carabines!

De la Vendée, Bonval porta ses regards sur Lyon, jadis sombre, inquiet, tremblant; maintenant resplendissant de prospérité commerciale, plein de confiance dans l'avenir, multipliant ses entreprises industrielles avec une audace jusqu'alors inconnue. Il vit les faubourgs lyonnais, avec leurs rues à pic, avec leurs grandes maisons noires, avec leurs milliers de familles ouvrières comme jadis : mais ces rues n'étaient plus sales, ni boueuses, ni puantes; mais dans ces maisons on ne trouvait plus les habitans agglomérés, entassés, père, mère, enfans, dans la même chambre : n'ayant point de meubles, point de vaisselle, point de lit; couchant côte à côte, bout à bout, sur le pavé; le fils empruntant la veste du père, le frère les souliers du frère, pour aller porter ou demander de l'ouvrage; ne

mangeant rien avec le pain, ne buvant rien avec l'eau : vivant enfin six, sept ou huit moyennant cinquante sous par jour de gain, dont un quart était pour le propriétaire, un autre quart pour le fisc. Bonval ne vit plus toutes ces misères : l'ouvrier lyonnais, le *canut*, avait un lit et des vêtemens; il gagnait largement de quoi vivre, et faisait des économies; la journée d'une femme la nourrissait, et son enfant avec elle; la journée d'un enfant nourrissait sa mère et lui. Le fabricant lyonnais n'avait plus peur du *canut*; il était libre et familier avec lui, au contraire; il s'informait de sa famille; il osait même quelquefois lui faire des avances, sachant bien qu'elles lui rentreraient plus tard. Aussi, plus d'émeutes à Lyon, plus de *Guerre du Tarif*, plus de l'effrayante devise *vivre en travaillant ou mourir en combattant* !

Les intérêts du fabricant et de l'ouvrier se tenaient désormais et ne se heurtaient plus. Sûr de vendre tous ses produits à bénéfice convenable, l'un faisait faire beaucoup et payait bien ; sûr que tous les bras étaient occupés, ne craignant ni rabais, ni ligue de maîtres, l'autre avait le cœur à l'ouvrage, travaillait double et vivait joyeux.

Une ville maritime apparut ensuite au Vendéen. Quel mouvement ! quelle vie ! quelle majesté ! C'était plaisir de voir cette forêt de mâts aux mille pavillons, ces quais couverts de marchandises à cacher les navires et le port ; ces négocians, ces capitaines, ces courtiers, ces commis incessamment agités ; ce tumulte de voix, d'idiomes, de cris ; ces chargeurs, ces porteurs, ces peseurs, tous actifs, gais, rians, bruyans... Et tous les cafés du port, et

tous les cabarets du port, pleins jusqu'aux portes et hors les portes, et les chants, et les rires, et l'argent, et l'or sonnant, sautant, roulant de toutes parts..... Et la Bourse, trop étroite pour les groupes qui s'y foulaient, en se jetant et se disputant des marchés immenses, des chargemens, des affrétemens de bricks et de trois-mâts, en se criant de vingt pas au loin: — « J'ai cent tierçons de café! — deux cents balles de coton! — deux cents barriques de sucre! — cinquante surons d'indigo! — Les prenez-vous? » — « Oui! oui! » — la Bourse, où cent mille francs de valeurs sur Paris, sur Londres, sur Francfort, se plaçaient, s'échangeaient, se replaçaient en dix minutes; où l'honnête consignataire, embarrassé par l'échéance du lendemain, trouvait le double de ses besoins sur sa simple signature; où la faillite de

bonne foi n'était plus possible, parce que les négocians étaient unis, et forts d'une confiance mutuelle.

Quelle différence de cet état prospère à celui que l'on déplorait jadis! Alors que tout cela était désert, ennuyeux, ennuyé, mort; quand la mousse couvrait les flancs des navires, si vieux dans le port qu'ils semblaient faire pièce avec lui; quand l'herbe poussait sur les quais et dans les rues; quand, à l'exception de deux ou trois flammes aux couleurs britanniques, pas un pavillon étranger ne venait rompre la monotonie des bouts des mâts; quand les échoppes de la douane et les cabanes à roulettes des consignataires ne s'ouvraient que par événement; quand les habitans se mettaient aux croisées pour regarder passer un capitaine américain;

quand les enfans allaient jouer aux billes ou aux quilles dans les allées de la Bourse; quand les ouvriers se faisaient matelots, et les matelots ouvriers!

Et promenant ainsi ses regards de ville en ville, du nord au sud, de l'est à l'ouest, le Vendéen vit partout bonheur, plaisir et fortune. Partout la concorde régnait, la production florissait. Partout, de la grande ville à l'humble hameau, s'étendait la bienfaisante influence du nouvel ordre de choses. Partout, le travail était en honneur; la propriété devenait un but possible à l'artisan laborieux; le mérite trouvait de l'aide et de l'encouragement; on commençait même à lui donner le pas sur la richesse! L'émancipation des communes était une œuvre à peu près consommée. La capitale ne dévorait plus les provinces;

et la centralisation tombait en ruines. L'action unique, cette monstrueuse organisation gouvernementale qui fait dépendre le bien et le mal de tout un peuple du caprice bon ou mauvais d'un ministre ; l'action unique n'était plus qu'un rêve féodal, qu'une utopie absolutiste. Maintenant les préfets administraient de concert avec les maires, et ne référaient aux ministres que pour des choses graves. On n'avait plus d'exemples de cette dépendance scandaleusement absurde qui faisait autrefois attendre du roi, et du roi seul, l'autorisation par ordonnance de bâtir la moindre usine ou le plus petit moulin, de creuser un puits, d'abattre un arbre. La garde nationale relevait de l'autorité municipale, et non de l'administration civile ou militaire du département. Aussi n'avait-on

plus à craindre ces discussions, ces divisions, ces collisions si fâcheuses, et jadis si fréquentes, entre la partie du peuple armé et celle qui ne l'était pas.

La politique ne faisait plus la triste base, le thême éternel des conversations : on avait, grâce au ciel, à parler d'autre chose. Aussi voyait-on les mœurs s'adoucir sensiblement, les familles rester unies, les pères garder leurs enfans auprès d'eux, et les enfans aider leurs pères. Plus d'émigrations, plus d'abandons, plus de délaissemens mutuels. On restait dans sa ville, parce qu'on s'y trouvait bien ; parce qu'on y avait une existence honorable et honorée ; parce que Paris offrait moins de ressources et la province davantage ; parce que les emplois publics, moins rétribués, excitaient moins d'ambitions.

C'était admirable !

Puis, de tous ces points divers, l'attention de Bonval se concentra sur un point unique, sur Paris. Oh! la magnifique vision! Paris! Paris! ma ville natale, ma ville bien-aimée, que le Vendéen fut heureux de te voir si belle!

Ce n'était plus Paris, c'était une autre ville, une autre capitale de la France, une capitale toute neuve. On avait gardé du vieux Paris seulement Notre-Dame, les Tuileries, le Louvre, la Bourse, quelques églises, quelques palais, quelques rues; le reste était neuf. Bonval vit à la barrière de Neuilly un arc de triomphe; il vit passer du monde dessous; il passa dessous lui-même! Au rond-point des Champs-Élysées une fontaine versait de l'eau par ses quatre têtes de lion. A la place de la Concorde, un groupe superbe consacrait le souvenir de 1789. Deux grandes ailes, rêve ina-

chevé de l'Empire, unissaient les Tuileries au Louvre, et dans la cour immense, unique en Europe, qu'elles dessinaient, vingt mille hommes de troupes pouvaient manœuvrer à l'aise. La statue de l'empereur Napoléon était sur la colonne de la place Vendôme, et ses cendres dessous, et celles de son fils à côté des siennes. La rue Lafayette avait gardé son nom : mais ses arbres étaient devenus grands ; derrière eux, s'élevaient deux lignes de maisons élégantes, habitées, meublées, riantes, ayant toutes un jardin, et ne rappelant pas le moins du monde l'autre rue Lafayette avec ses précipices de chaque côté, ses casse-cous et ses voleurs de nuit. A la place de la Bastille, on voyait un éléphant qui n'était pas de plâtre, mais de bronze. Debout sur un piédestal en marbre, il faisait jaillir de sa trompe une gerbe d'eau qui retombait

dans un grand bassin, de marbre aussi. A la place du Panthéon, il y avait un panthéon véritable, et non plus une aire à battre le plâtre, un hangar à scier des pierres et des poutres. Sur le quai d'Orsay, là où vous voyez aujourd'hui l'inutile commencement d'un palais à colonnes engagées, toutes laides et toutes noires, entouré de planches vermoulues, et tapissé d'herbes, de lichens et de mousses, il y avait un superbe hôtel pour les savans et les artistes étrangers qui venaient visiter la capitale.

Plus loin, Bonval aperçut l'église Notre-Dame débarrassée de son ancien voisinage; l'Hôtel-Dieu rasé; la Cité tout entière refaite. Ainsi isolée, ainsi baignée d'air de toutes parts, la cathédrale apparaissait plus grande, plus divine. Le cœur ne se gonflait plus, les yeux ne se détournaient plus de dégoût au hideux aspect de ces

sales maisons d'autrefois, pourrissant dans les rues des Ursins, Saint-Landry, de la Lanterne, de la Calandre et autres rues empoisonnées, où languissaient et mouraient de notre temps vingt mille pauvres familles du peuple! Non. La Cité était propre et blanche maintenant; l'eau, sortant de mille petites fontaines, courait limpide sur son pavé; l'air, trouvant de plus larges passages, circulait plus puissant et plus pur.

Les bas quartiers Saint-Martin et Saint-Denis, certaines parties du faubourg Saint-Marcel et du quartier de l'Hôtel-de-Ville, avaient subi les mêmes changemens que la Cité.

A vrai dire c'était de même en tout et partout. Il y avait eu transformation complète dans ce Paris. Au lieu de la misère, de l'inaction, du marasme, c'était l'aisance, l'activité, la vigueur qui régnaient.

Qui voulait aller chez un marchand ne courait plus le risque de trouver, en arrivant, la boutique de ce marchand fermée, avec le fatal écriteau pendu au-dessus de la porte. Qui lisait la *France nouvelle* n'y voyait plus annoncées vingt ou trente ventes par autorité de justice. Qui voulait vivre vivait. Il n'y avait que les fainéans de pauvres. Aussi plus de mendians dans les rues, chose incroyable à Paris! Du travail à tous, de toute sorte, à tous prix; les comptoirs des négocians pleins; les magasins de l'entrepôt de la Halle-aux-Vins, de la Villette, de la Chapelle, de Bercy, de partout, pleins; les boutiques de la rue Vivienne, du Palais-Royal, de la rue Saint-Honoré, de la rue Richelieu, toutes les boutiques de Paris, pleines; les boulevards mouvans de monde; les passages plus éblouissans

que jamais. Et les rues, pauvre piéton! et les rues! Comment passer sain et sauf à travers cette continuelle irruption de fiacres, de cabriolets, de camions, de haquets, de charrettes, d'omnibus et d'équipages qui s'accrochent, et vous accrochent, et vous éclaboussent, avec une foule, un tapage, des chocs, des heurts, des cris, des jurons à devenir aveugle et sourd! Et les ateliers! quel plaisir de les visiter! quel bonheur de voir agir et travailler ces millions de bras d'hommes, de femmes, d'enfans; tous en mesure, tous au bruit de quelque refrain joyeux que l'on répète malgré soi!

Au milieu de tous ces tumultes de prospérité, d'activité, d'industrie, Bonval chercha des opinions politiques. Il n'y en avait pas. On ne les voyait pas du moins, faute de place. Tout le monde paraissait

désirer la conservation, le maintien de ce qui était, et avec raison; car où trouver mieux, s'il vous plaît? Partant, plus d'émeutes, plus de rappel, plus de générale, plus de prise d'armes, de tocsin, de ces choses qui effraient l'industrie, qui assassinent le commerce. La vue d'un garde national en uniforme recommençait à devenir une chose rare et curieuse, qui faisait dire : « Celui-là est sans doute un rentier ; on voit bien qu'il n'a rien à faire. »

Au-dessus de l'entrée monumentale d'un bâtiment immense, majestueux, sévère, entouré de jardins et circonscrit de hautes murailles comme un couvent, le Vendéen lut : *Prison*. Une grande pensée philanthropique avait présidé à la fondation de cette maison, où le régime pénitentiaire était porté à un degré de perfec-

tion inconnu même chez les Américains. Sainte-Pélagie, la Force, et autres lieux infâmes n'existaient plus.

Et Bonval ayant parcouru la ville, se trouva tout à coup transporté dans un temple que l'on venait de consacrer à Dieu. C'était l'église de la Madeleine. On chantait le *Te Deum*. Aux délicieuses voix des enfans-de-chœur, l'orgue mariait ses graves et sublimes accens. Tout était religion, bonheur, éclat, pompe, autour du Vendéen agenouillé sur la mosaïque du pavé. Plein d'une sainte extase, il priait avec ferveur; il remerciait de tous les élans de son cœur le Dieu protecteur de son beau pays pour tant de biens à la fois répandus sur la France..... et les prêtres, et les chantres, et l'orgue, et le peuple chantaient; et l'encens fumait, et le soleil se reflétait brillant sur les marbres de

l'église..... Quand le bruit que fit une chaise en tombant tira Bonval de sa contemplation.....

Il s'était éveillé.....

— « Mon fils ! Charles !..... où es-tu? dit-il ; car il sentait autour de lui les murs froids d'un cachot, sous lui la paille humide et pourrie d'un cachot.

Personne ne lui répondit..... Il était seul...

Il prêta l'oreille... On venait... on ouvrait la porte... Il vit le procureur du roi avec deux gendarmes de Cholet.

— « Ah ! dit-il en se levant..... C'ÉTAIT UN RÊVE !!!

Fin.

TABLE.

FIN DE TABLE.

LIBRAIRIES

DE ADOLPHE GUYOT,

PLACE DU LOUVRE, N° 18;

ET

D'URBAIN CANEL,

RUE DU BAC, N° 104.

BIBLIOTHÈQUE DE LA FIDÉLITÉ.

Ce qui marque le plus la différence qui existe entre la barbarie et la civilisation, c'est que dans les temps de barbarie le malheur est un crime, sans que pour cela le crime soit toujours un malheur, tandis que dans les temps de civilisation réelle, le malheur, lorsque surtout il frappe l'innocence et la vertu, fait naître d'irrésistibles sympathies dans tous les cœurs généreux. Ainsi l'antiquité nous montre Pyrrhus vainqueur prêt à défendre le fils d'Hector vaincu. On a beau s'entourer d'illusions, on ne détruit pas un sentiment que proclame la conscience humaine, et auquel on rend hommage même en l'attaquant. La légitimité, par exemple, n'est pas un vain mot; ce ne peut être une puissance morte à toujours; et sa signification matérielle seule suffirait pour le prouver. Qu'est-ce autre chose, en effet, que la traduction française en un seul mot magique de ces deux mots : *lex intima*, loi intime, charte gravée dans toutes les consciences pour l'éternel désespoir des méchans. Si les premières de ces réflexions sont justes, on peut à bon droit demander si nous sommes dans un temps de barbarie, si nous sommes dans un temps de civilisation? A cette question complexe la réponse est facile : nous sommes tout à la fois dans un temps de barbarie et dans un temps de civilisation; chacun peut faire le siècle à sa guise, selon son opinion, selon son caractère, selon ses affections.

Voulez-vous être dans l'état de barbarie? rayez le droit de votre vocabulaire pour y substituer la force, hâtez-vous d'encenser tous les pouvoirs nouveaux, placez-vous sur un pivot mobile où vous puissiez tourner au gré des oscillations de la fortune; à l'exemple des Romains, ouvrez votre Panthéon à tous les dieux. Voulez-vous au contraire appartenir au siècle civilisé, vous n'avez qu'un dieu, qu'un culte; un seul conseil, votre conscience; un seul guide, l'honneur; une seule devise, la fidélité. C'est dans le but d'offrir un hommage digne d'elle à cette élite morale de la société que nous avons réuni sous le titre général de *Bibliothèque de la fidélité* une série de volumes, tous du même format, imprimés sur beau papier, ornés de vignettes et de portraits exécutés par les meilleurs artistes et que recommandent puissamment les noms de leurs auteurs. Voici maintenant quels sont les volumes actuellement en vente et que peuvent se procurer séparément les personnes qui ne pourraient souscrire pour toute la collection.

D'abord ce sont deux recueils de morceaux choisis de littérature moderne, ayant pour titre l'*Emeraude* et le *Saphir*, enrichis l'un du portrait du duc de Bordeaux, l'autre du portrait de Mademoiselle, gravés sur acier.

Viennent ensuite deux autres volumes: *Les Veillées écossaises* et l'*Amarante*, par M. Albert de Calvimont, ornés tous deux d'une jolie vignette.

M. Merle, si honorablement connu par son esprit et son bon esprit, et par la dédicace de ses *notes sur Alger* au maréchal comte de Bourmont, dont il était le secrétaire pendant notre glorieuse expédition d'Afrique, a fourni à cette collection, en attendant un volume sur Rosny, un volume intitulé *Chambord*, orné de vignettes.

Deux ouvrages de la collection ne portent point de nom d'auteur: ce sont *Louise* et l'*Elysée-Bourbon*; mais, dans ce dernier volume, qui ne croira reconnaître et probablement sans se tromper, la touche originale, le style spécial, l'esprit piquant de l'auteur à la mode qui débuta si brillamment par l'*Ane mort et la Femme guillotinée*.

Enfin, dans un volume non moins intéressant que ceux qui précèdent, M. Adolphe Jadin, ancien garde du corps du roi, et dont le nom est justement célèbre dans les arts, a payé un honorable tribut à la *Bibliothèque de la fidélité*, en recueillant dans un volume des *Souvenirs de France et d'Ecosse.*

Tels sont jusqu'à présent les ouvrages dont se compose la *Bibliothèque de la fidélité*, destinée sans doute à un grand succès. En effet, précieuse dès à présent, un temps peut venir où cette collection recevra un grand prix de son millésime, puisqu'elle sera datée de l'ère du malheur; peut-être un jour sera-t-on justement fier d'en posséder une édition de 1832, comme les amateurs de gravure s'enorgueillissent d'une épreuve avant la lettre.

EN VENTE.

BIBLIOTHÈQUE DE LA FIDÉLITÉ.

	PRIX.	
L'ÉMERAUDE, Recueil de Morceaux de Littérature moderne	5 fr.	» c.
LA SAPHIR, Recueil de Morceaux de Littérature moderne	6	»
LES VEILLÉES ÉCOSSAISES, par M. de Calvimont.	4	»
L'AMARANTE, par le même auteur.	4	»
CHAMBORD, par M. Merle.	5	»
L'ÉLYSÉE BOURBON, par J. J.	4	»
LOUISE, par Mme la duchesse de G***.	4	»
SOUVENIRS DE FRANCE ET D'ÉCOSSE. .	4	»

OUVRAGES PUREMENT LITTÉRAIRES.

CONTES BRUNS, par une tête à l'envers, 1 vol. in-8°.	7	50
SCÈNES MÉRIDIONALES, par Méry, 1 v. in-8°.	7	50
IAMBES, par Auguste Barbier, auteur de la *Curée*, 1 vol. in-8°.	6	»
LA COUCARATCHA, par Eugène Sue, auteur de *Plik et Plok*, etc., 2 vol. in-8°.	15	»

SOUS PRESSE.

	PRIX. fr.	c.
HISTOIRE GÉNÉRALE ET PITTORESQUE DE LA MARINE EN FRANCE, par M. Eug. Sue, 8 vol. in-8°.	11	»

Cet ouvrage, véritable monument élevé aux sciences et aux lettres, et dédié à M. de Rigny, ministre de la marine, paraîtra, sous les auspices du gouvernement, par livraisons de 2 volumes, de mois en mois. Les deux premiers volumes seront en vente à la fin de septembre.

LE DERNIER CONDÉ, 1 vol in-8°.	7	50
LE CHATEAU DES TUILERIES, Souvenirs de la Restauration, par M. Mennechet, ancien lecteur de Charles X, et secrétaire de la Chambre, 2 vol. in-8°.	15	»
LA MALMAISON, Souvenirs de l'Empire, par M. Merle, auteur de *Chambord*, 1 vol. in-8°. .	7	50
SAINT-CLOUD ET FONTAINEBLEAU, 1 vol. in-18.	4	»
JACQUES LE CHOUAN, par M. Th. de Muret, 1 vol. in-8°.	7	50

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5.

